

PH 77

3792



A DE PANIAGUA

De l'Institut ethnographique international de Paris.

LES MONUMENTS MÉGALITHIQUES

DESTINATION — SIGNIFICATION

PRÉFACE

DE

Jacques DE MORGAN



PARIS

ÉDITIONS DE DOCUMENTS D'HISTOIRE

PAUL CATIN, ADMINISTRATEUR

13, RUE LACÉPÈDE, 13

1912

Tous droits de reproduction et de traduction réservés pour tous pays.

77

PH

Bibliothèque Maison de l'Orient

132634

Vient de paraître :

ÉTAT DE LA MAISON DU ROI LOUIS XIII,

DE CELLES DE SA MÈRE, MARIE DE MÉDICIS ; DE SES SŒURS,
CHRÉTIENNE, ÉLISABETH ET HENRIETTE DE FRANCE ;
DE SON FRÈRE, GASTON D'ORLÉANS ;
DE SA FEMME, ANNE D'AUTRICHE ; DE SES FILS, LE DAUPHIN
(LOUIS XIV) ET PHILIPPE D'ORLÉANS

comprenant les années 1601 à 1665

publié par Eugène GRISSELLE, docteur ès lettres, lauréat de l'Académie française, directeur de Documents d'histoire. — Un fort volume 22/14 cm, broché..... 10 fr.

Il a été tiré en outre, pour les Bibliophiles, 60 exemplaires numérotés, sur papier à la forme des Manufactures d'Arches.

Chaque exemplaire, broché..... 20 fr.

Ni les « Officiers Domestiques » de la Maison du roi, de celles de la reine mère et des princes et princesses du sang royal, ni ceux qui composèrent, sitôt le mariage de Louis XIII, la Maison de la reine Anne d'Autriche, ne figurent dans des recueils imprimés, comme il arriva plus tard sous Louis XIV, lorsque fut publié l'*Almanach royal*.

La publication des énormes manuscrits inédits qui conservent seuls ces listes sera donc utile aux historiens, pour qui l'on ne saurait trop multiplier les instruments de travail de ce genre. Accompagnée surtout d'un index alphabétique permettant de se retrouver dans ce dédale, cette nomenclature ne peut qu'être bien accueillie des lecteurs de *Mémoires* ou récits historiques relatifs à l'époque de Louis XIII, et qu'intéresser aussi les familles qui retrouveront, dans les noms de terres ou de domaines portés par des aïeux, le témoignage de l'ancienneté de leur maison.

Quant à la table alphabétique qui rendra facile l'usage de cette série de noms, elle permettra d'établir la monographie des personnages ici successivement indiqués. L'essentiel était tout d'abord d'imprimer ces nomenclatures inédites, puis de les pourvoir d'un index minutieusement complet, renvoyant pour chaque nom ou chaque office au numéro correspondant.

Puisse cet aride relevé, grâce à l'index et aux notes qui l'accompagnent, servir les travailleurs et contribuer au développement des recherches historiques plus vivantes que jamais de nos jours.

LES MONUMENTS MÉGALITHIQUES

DESTINATION — SIGNIFICATION

Il a été tiré de cet ouvrage :

*60 Exemplaires numérotés, sur papier à la forme
des Manufactures d'Arches.*



A. de P.

Dolmen de Kerkado, avec son teritre (Carnac).

PH 77
PH 73

A. DE PANIAGUA

de l'Institut ethnographique international de Paris.



LES
MONUMENTS MÉGALITHIQUES

DESTINATION — SIGNIFICATION

PRÉFACE

DE

Jacques DE MORGAN



PARIS

EDITIONS DE DOCUMENTS D'HISTOIRE

PAUL CATIN, ADMINISTRATEUR

13, RUE LACÉPÈDE, 13

1912

Tous droits de reproduction et de traduction réservés pour tous pays.

PRÉFACE

M. A. de Paniagua nous offre aujourd'hui une étude très originale et remplie de vues nouvelles sur l'origine des monuments mégalithiques, sur leur destination et leur signification. Dans ce travail, l'auteur non seulement fait preuve d'une connaissance approfondie des nombreux écrits sur la matière, mais aussi montre un esprit méticuleux dans l'observation des monuments sur le terrain. Ces éléments, joints aux déductions résultant d'une érudition générale fort étendue, donnent au livre de M. de Paniagua un vif intérêt.

Il n'est pas douteux que les hypothèses souvent hardies dont ce travail fourmille, rencontreront une vive opposition de la part des spécialistes de la préhistoire et particulièrement de ceux qui, trop souvent hélas! ne savent marcher que dans les sentiers battus; mais il importe peu; car, parmi les idées qu'exprime l'auteur, il en est beaucoup qui méritent très sérieuse considération.

Rien n'est plus obscur encore que l'origine des dolmens, que leur époque et que les causes de leur construction. Il s'en trouve presque dans le monde entier et ce ne sont certainement pas les mêmes conceptions philosophiques qui ont été partout le mobile de leur construction. Les divers groupes se présentent si éloignés les uns des autres qu'il est impossible d'admettre qu'ils sont dus à la propagation d'une même pensée initiale.

Le Japon, Madagascar, l'Amérique du Sud possèdent leurs dolmens et ces monuments n'ont certainement pas été inspirés par ceux qui s'élèvent dans notre vieux monde. Ils n'ont pas d'origine commune et cependant offrent la même forme et présentent les mêmes caractères.

Tous, jusqu'à ce jour, ont été considérés comme des sépultures, alors que bon nombre d'entre eux répondaient aux débuts à des besoins religieux dont, la plupart du temps, nous ignorons les causes.

Dans certaines localités, en Asie entre autres, les dolmens recouverts d'un tumulus, cerclés de grosses pierres, étaient, sans aucun doute, des sépultures. Ils existent en vastes nécropoles aux alentours de l'opidum où demeurait la population. Ils se présentent alors sous forme de vastes cistes dont l'origine funéraire est indiscutable. Ailleurs, tant en Asie qu'en Europe, ces chambres possèdent une galerie permettant d'y pénétrer en tout temps. Ceux-là, qui, dans la suite, ont été utilisés comme sépultures, n'ont probablement pas été construits dans ce but; il faut leur chercher une autre origine, et ce sont ces derniers surtout dont se préoccupe M. de Paniagua et qui font l'objet de ses recherches.

On ne saurait trop féliciter l'auteur de son initiative, car elle ouvre des horizons qui, très différents des vues généralement admises, permettront de se lancer dans des voies nouvelles. Les conceptions qui, au premier abord, semblent être hasardeuses, prennent souvent corps peu à peu et, en quelques années, se transforment en vérités, qu'on admet après les avoir combattues.

Paris, 9 juin 1912.

J. DE MORGAN.

INTRODUCTION

Pour bien faire comprendre et suivre le développement des démonstrations qui vont être exposées dans les pages qui suivent, il est nécessaire de condenser, en quelques brèves propositions, l'histoire, telle que nous la comprenons, des origines de la civilisation indienne qui, à un moment donné, pénétra dans le monde occidental, aux époques obscures du passé préhistorique.

Placés dans un milieu particulièrement favorable et sélectif, les Mélanien de l'Inde, plus tôt que les autres groupes ethniques, avaient franchi les premières étapes du progrès.

Sous la direction des tribus nobles sacerdotales, lesquelles, ayant monopolisé, dans un but de lucre, les industries naissantes, cherchaient, en un double effort, des débouchés nouveaux pour écouler leurs produits et aussi vendre les oracles de leurs dieux, les Hindoustaniques, par une pénétration lente, mais progressive et continue, se répandirent dans les contrées situées à l'ouest de l'Inde, allant toujours plus loin dans l'inconnu des terres nouvelles pour eux.

Ils s'accumulèrent d'abord dans l'isthme ponto-caspien, occupèrent le littoral septentrional de la mer Axène et la presqu'île de Taman, puis, ayant franchi le Caucase, ils entrèrent en contact avec les pasteurs de rennes, nomades finnois de l'Altaï, de l'Oural et des steppes de la Scythie, qui eux-mêmes étaient déjà arrivés à un degré relativement élevé de civilisation.

La langue, primitivement une de l'Inde noire, dont on retrouve

les traces indiscutables et évidentes partout dans les langues qui, de près ou de loin, peuvent se prévaloir de cette parenté originelle philologique, se fusionna avec les dialectes indigènes, et l'idiome disparate qui résulta de cette fusion, en se particularisant ensuite, au hasard des migrations des divers essais qui abandonnèrent le centre actif de gestation civilisatrice où se forma l'âme aryenne, donna naissance aux langues du groupe indo-européen.

Les divinités primordiales se confondirent et s'unifièrent. Une liaison intime s'affirma entre les dieux du nord touraniens et les dieux du midi indiens. Le Ciel étoilé, tonitruant et flamboyant d'éclairs devint le parèdre du dieu du Soleil et du Feu bon aux hommes, géniteur et puissant. La grande Terre, également adorée par les septentrionaux et les méridionaux, servit de trait d'union entre les deux panthéons. Par une théogamie profonde, les principes créateurs, l'un masculin actif, l'autre féminin passif, finirent par s'unir à un tel point qu'ils formèrent une entité divine double et synchrétique, un seul être en deux personnes, dont le dieu connectif d'Émèse, l'androgyne Élagabale, par sa forme et son signe, donne une idée très nette.

Les Indiens, en possession de connaissances plus complètes au point de vue social, industriel et religieux, tout en s'adaptant dans une très large mesure aux idées et aux mœurs des pasteurs de rennes, tout en se mêlant intimement avec eux, « car les fils de Dieu ayant vu que les filles des hommes étaient belles les prirent pour épouses, » n'en affirmèrent pas moins leur supériorité, et ils imposèrent la marque de leur esprit lumineux sur les œuvres premières du génie aryen en formation.

Ils avaient apporté de l'Inde antique la passion sacrée d'interroger une divinité cachée et d'écouter sa voix prophétique répercutée dans les galeries mystérieuses des antres spéléens. Ils construisirent donc des dolmens et les semèrent depuis les monts du Côorg et de Maisour jusqu'au fond de l'Armorique. Ils adoraient un dieu géniteur et fécondateur inépuisable, qu'ils ne pouvaient mieux représenter, d'après la conception simpliste de leur jeune mentalité, que par un phalle, emblème immédiat de la création et ils plantèrent son image lithique tout le long de la route parcourue, allant enfin la dresser orgueilleusement sur les derniers

promontoires de l'extrême occident, au bord de cette mer sans limite qui, seule, pouvait arrêter leur course aventureuse.

Ce n'est pas dire que ce sont des Indiens proprement dits qui sont venus, dans l'Occident et le nord de l'Europe, aussi bien que dans l'Afrique septentrionale et jusque dans la lointaine Abyssinie des Roms, édifier des dolmens et dresser des menhirs, mais c'est entendre que ce sont des hommes de l'Europe orientale, pour la grande masse, éduqués et mieux armés par eux, pénétrés de leurs idées sociales et religieuses, possédant leurs secrets industriels et peut-être même conduits et dirigés par eux, qui s'avancèrent hardiment, sans doute alors en guerriers conquérants, jusqu'aux dernières limites du couchant et du nord, et apportèrent aux habitants de ces régions l'évangile des dieux itypshalliques.

Un mot encore : les mythes primitifs mythologiques, fort enjolivés par l'imagination des poètes, exagérés ou déformés par l'intérêt des prêtres, dénaturés par les superstitions de la foule, défigurés par la tradition orale, n'en constituent pas moins l'histoire obscure, mais certaine, des temps néolithiques.

LES DOLMENS

I

Les dolmens à galerie d'accès n'étaient pas des tombeaux, mais des sanctuaires, où, à côté de la divinité présumée présente, habitaient les prêtres sorciers.

La principale raison, ou, pour mieux dire, la seule raison qui a suggéré l'idée de faire des dolmens des sépultures, c'est que, dans presque tous, on a trouvé des débris osseux humains. Au moyen âge, on enterrait dans les églises les grands seigneurs et les prêtres d'un rang élevé, et cependant, les églises n'en restaient pas moins des sanctuaires que l'on n'a jamais considérés comme des charniers. Dans nombre de dolmens on a constaté des traces de feu sur les pierres formant les parois des chambres, et dans certains, les dalles de la toiture sont percées d'un trou de part en part (1), trou qui ne pouvait servir qu'au dégagement de la fumée, malgré la destination rituelle funéraire que l'on a prétendu lui donner pour se conformer toujours à la théorie enracinée des dolmens-tombeaux. C'est une démonstration de plus qu'ils ont été habités. On n'a pas besoin de feu dans les demeures des morts. Dans le dolmen d'Ermenonville fouillé par le docteur Verneau, la fumée a laissé des traces très apparentes sur les murailles intérieures; des charbons jonchaient le sol de la *cella*, au milieu de laquelle on pouvait

(1) Georg. WILKE, *Südwesteuropäische Megalithkultur und ihre Beziehungen zum Orient.*

voir deux dalles de calcaire, placées de champ, qui présentaient une de leurs faces complètement noircie par l'action du feu. Ce dolmen a servi postérieurement d'ossuaire, la chambre et la galerie étaient remplies d'ossements. En effet, il est certain que plusieurs dolmens ont servi d'ossuaires pour des sépultures en masse, mais il semble bien que, dans ces cas, assez rares d'ailleurs, on doive soupçonner qu'on se trouve en présence d'un fait spécial ayant produit l'ensevelissement d'un certain nombre d'individus par suite d'une circonstance en dehors de l'habitude constante. Le dolmen, dans ces occasions, n'est devenu un ossuaire que pour une cause exceptionnelle. Peut-être a-t-on voulu réserver les honneurs du temple à des guerriers tombés pour la défense de la tribu. Mais peut-être aussi, ces restes ne sont-ils que les ossements des victimes humaines immolées dans un grand sacrifice et jetées en offrande dans le sanctuaire de la divinité.

A Port-Blanc, près de Quiberon, on a trouvé de nombreux squelettes qui, suivant l'opinion de M. de Closmadeuc, ne peuvent être regardés comme datant de l'époque dolménique. Ils proviennent soit d'un combat, soit d'un naufrage ultérieurs. Il devient impossible d'assigner une date à ce dépôt d'ossements. Est-ce à l'époque romaine; est-ce au moyen âge? Sont-ce là les restes de Bretons morts dans un combat naval livré contre César, ou bien les restes de marins ayant péri dans une rencontre contre les Anglais, pendant la guerre de Cent ans? Bien certainement ce n'est pas pendant la période primitive de l'édification du dolmen que ces corps ont été déposés, car dans les nombreux dolmens voisins, on aurait, par force, trouvé des accumulations semblables d'ossements, si ce mode de sépulture eût été pratiqué par les Vénètes néolithiques. De ce que les crânes brachycéphales indiquent la race celtique à laquelle appartenaient les hommes des dolmens, on ne peut tirer aucun argument. Les Celtiques purs ont encore, de nos jours, nécessairement, le crâne globuleux, puisque c'est l'indice de la race. Cette caractéristique ostéologique ne peut donc être invoquée pour dater les squelettes de Port-Blanc. Dans certains dolmens de la Scandinavie, on constate que de nombreux cadavres ont été déposés dans des cistes de pierre. Ce dépôt des cadavres dans des cistes ne paraît pas être un mode de sépulture employé par les dolméniques. On trouve, à la vérité, des cistes à Karnak, en Armorique, mais autour des dolmens et non à l'intérieur. On peut considérer ces cistes comme bien plus récentes que les dolmens, puisque dans certaines on a mis au jour des objets en fer, par exemple à Quiberon, où on a trouvé

un poignard de bronze dans un fourreau de fer. De ce que, pour le plus grand nombre, elles sont situées autour des dolmens, on a déduit qu'elles devaient être contemporaines de ces monuments. Ce n'est pas une raison convaincante. Le peuple qui les a construites avait une vague connaissance de la destination sacrée primitive des dolmens, et il a choisi pour enterrer ses morts le terrain qui avoisinait ces monuments dans la pensée qu'il était sanctifié, pensée qui, au moyen âge, et même de nos jours encore, a présidé à la création des cimetières autour des églises. Une hypothèse très soutenable, c'est que l'usage des cistes funéraires postérieures même aux sépultures circulaires kymriques, aurait été importé de la Scandinavie, où on en trouve une assez grande quantité, par les Vikings ou Northmen qui faisaient, même dès les temps hors histoire, de nombreuses incursions sur les côtes bretonnes, incursions prouvées par des fragments d'ambre importés des rivages de la Baltique et par des haches-marteaux en roche septentrionale, que l'on trouve en Bretagne. Les Kymris utilisèrent, sans aucun doute, certains dolmens pour la sépulture de leurs chefs. C'est pourquoi, dans ces dolmens ainsi transformés en tombeaux, on rencontre des objets de bronze et de fer, métaux radicalement inconnus des hommes néolithiques constructeurs des dolmens.

On a trouvé des squelettes dans les chambres souterraines de l'Algérie et dans des monuments microlithiques. M. Féraud, dans une chambre, a trouvé un squelette à côté duquel on a ramassé les dents d'un cheval, un mors de fer, un anneau de même métal, divers objets en bronze, des fragments de poterie, des silex ouvrés et une médaille de l'impératrice Faustine. Ne voit-on pas dans ces objets la succession des âges? D'abord le silex taillé et la pierre polie de l'époque néolithique; puis, successivement, le bronze, le fer et une médaille romaine. Primitivement, à l'âge mégalithique, dans la chambre du dolmen, les constructeurs ont abandonné leurs armes et leurs instruments de pierre; d'autres peuples sont venus; le premier qui connaissait l'usage du bronze a converti la crypte sacrée dolménique en sépulcre et a laissé des objets fabriqués par lui, et à leur tour, des hommes en possession du fer ont continué à déposer leurs morts dans l'antique abri. Des colons romains y ont même placé une médaille d'une de leurs impératrices, viatique du mort dont on a retrouvé le squelette, car, sans doute, à mesure qu'une sépulture succédait à une autre, les dépouilles mortelles des morts précédents étaient retirées pour faire place aux nouvelles. Quant aux objets des divers âges, dédaignés, ils sont restés dans la chambre, attestant

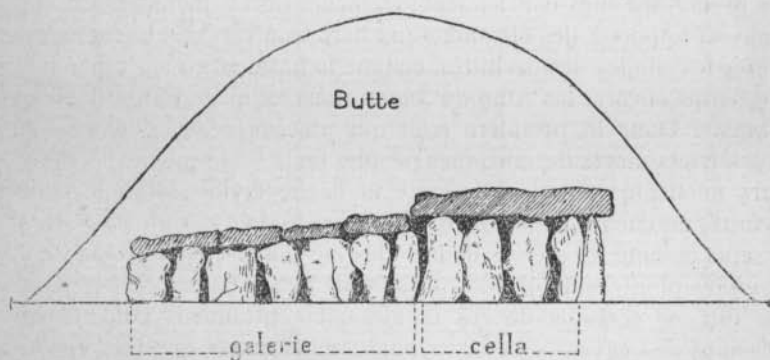
les différentes époques où eurent lieu les funérailles des morts des peuples successifs.

Certains dolmens de l'Aveyròn, où, notamment à Sauclière et au Bosquet, les chambres dolméniques sont au sommet d'un tertre artificiel au lieu de se trouver à l'intérieur de ce tertre et sont entourées de cercles cromlechiques, ont bien plutôt l'apparence caractéristique de temples en plein air, pareils au tertre aryaque surmonté de l'autel rustique entouré de mottes de gazon, où le *grahapati* invoquait Agni (1), que l'aspect de tombeaux. La supposition des dolmens sépulcraux ne peut résoudre la question des chambres en plein air, au faite des tertres, ouvertes à tous les vents et dans la construction desquelles on ne peut constater une fermeture complète, ce qui aurait dû exister, si elles avaient été destinées à recevoir des dépouilles humaines. Comment concilier que ces dépouilles aient été déposées dans des chambres sépulcrales accessibles à tous, aussi bien aux hommes qu'aux animaux, avec le respect profond pour les défunts que ces grands monuments, s'ils avaient été des tombeaux, devraient faire supposer chez ceux qui les ont construits?

Dans des dolmens à galerie de la Grande-Bretagne, par exemple dans celui d'Uley, on a découvert de nombreux squelettes, mais aussi des poteries romaines et des monnaies à l'effigie de Constantin. Dans celui de New-Grange en Irlande, des traces de sépultures ont été constatées, mais l'on sait qu'il fut ouvert par les Danois en 1009; dans celui de Lough-Crew, restes de funérailles encore et une épingle en bronze. Revenons en Suède : dolmen d'Axevalle dans lequel on a trouvé, en 1805, 19 corps repliés sur eux-mêmes, dans des cistes; celui de Kivik, remarquable par des sculptures qui, par leur fini, n'accusent pas une très haute antiquité, et qui contenait plusieurs cistes avec ossements. Or, il est constant que dans tous les dolmens sûrement inviolés contenant des squelettes, ceux-ci n'ont jamais été trouvés dans des cistes. Les découvertes faites en Angleterre et en Suède prouvent simplement que les Scandinaves d'époque ultérieure qui plaçaient leurs morts dans des cistes, que les Romains, les Danois, utilisèrent les chambres souterraines des sanctuaires dolméniques comme lieux de sépulture. Comment expliquer autrement la présence de poteries et de monnaies romaines, d'instruments de bronze et de fer, objets dont les hommes de l'âge néolithique n'avaient aucune idée?

(1) « L'autel du sacrifice, où le père de famille fait jaillir Agni, est un tertre de gazon, une petite colline. » (L. DE MILLOUÉ, *Hist. des Relig. de l'Inde*, p. 27.)

On a beaucoup épilogué sur les difficultés qu'a dû présenter la construction des dolmens. Pourtant cette édification était loin d'être aussi laborieuse qu'on a bien voulu le prétendre. Tout d'abord on dressait les supports du couloir et des chambres et l'on entassait à l'extérieur de la terre piétinée jusqu'au rebord supérieur des dalles dressées en ayant soin, sans doute, pour éviter leur rapprochement pendant le travail, de placer entre elles, horizontalement, des étais qui maintenaient l'écartement. La butte ainsi établie formait un plan incliné sur lequel au moyen de rouleaux on poussait les grandes dalles du toit. Celles-ci étant en place, on enlevait les étais de bois devenus inutiles car le poids des tables faitières assurait la solidité des supports, et l'on recouvrait tout l'édifice et même tout le terre d'une couche de terre argileuse qui, étant imperméable à l'eau, assurait la parfaite étanchéité du temple. Puis on recouvrait



Coupe d'un dolmen.

Les pierres portant des hachures sont les dalles faitières formant le toit.

de terre ordinaire; le temple était édifié (1). Le dolmen le mieux conservé dans son état premier que nous puissions voir est celui de Kerkado, à Karnak.

Les dolméniques, dans les régions où les grandes dalles nécessaires à l'édification des sanctuaires mégalithiques faisaient défaut, ou bien occupaient des cavernes naturelles comme dans la Tripolitaine, les Karpathes, les Ardennes belges, ou bien creusaient les masses

(1) Au sujet de la construction des dolmens telle que nous la définissons, le roi de Danemark, Frédéric VII, a pensé de même. Il lut à la Société des Antiquaires du Nord une notice sur ce sujet qui a été publiée en 1861, en tête des mémoires de la société.

terrestres assez tendres pour se laisser attaquer par les outils en silex et en bois de cerf, ainsi qu'ils firent, en Champagne, dans les bancs de craie. On a prétendu que les chambres souterraines de cette manière ont été des lieux de sépulture familiale. Que, suivant la coutume primitive, on y ait déposé les cadavres de grands chefs ou de nobles guerriers tombés pour la défense de la tribu et qui auraient eu ainsi, en une certaine façon, les honneurs d'un Panthéon archaïque, en étant inhumés dans les sanctuaires, cela est certain et résulte de l'examen des ossements mêmes dont quelques-uns portent encore plantées des flèches ennemies. Il n'en est pas moins très évident que ces chapelles funéraires, analogues aux ossuaires modernes qui renferment les restes de soldats tombés sur un champ de bataille, étaient tout d'abord, dans le principe, des temples, au même titre que les églises chrétiennes, malgré les tombes des princes et des prélats qu'elles contiennent; chapelles où les membres du clan venaient apporter des offrandes aux héros morts, et en même temps adorer les effigies des divinités, comme le faisaient, il n'y a pas bien longtemps encore, les Aïno du Japon dans les anticryptes de leurs dolmens. Dans la première *cella* qui précède celle où dormaient les guerriers morts des antiques peuples de la Champagne, les sculpteurs néolithiques ont représenté la hache divine, symbole de la divinité, ou encore la grande déesse Terre figurée par un $\chi\sigma\nu\omega\iota$ muni de seins comme les pierres de la Palestine signalées par Hérodote et les idoles plantées à côté des nuraghi de la Sardaigne. Mais, encore une fois, si certains de ces monuments chthoniens étaient, par occasion, des caveaux réservés aux grands morts que l'on voulait honorer, ils n'en restaient pas moins et véritablement des sanctuaires consacrés.

Certes, de véritables sépultures néolithiques ont existé, et c'est un point sur lequel nous reviendrons plus loin. Il convient cependant de signaler ici celle de Vendrest (Seine-et-Marne), explorée par les soins de la Société préhistorique française. Cette sépulture, qui n'était pas un dolmen, mais une excavation à flanc de colline consolidée et fermée par des murs en pierres sèches, renfermait un nombre relativement élevé de sujets ensevelis, environ une vingtaine. Cette fouille ne présenterait qu'un intérêt ordinaire, si l'étude des ossements consciencieusement faite par le D^r Marcel Baudouin et plusieurs de ses collègues (1) n'avait révélé certaines particularités

(1) *La Sépulture néolithique de Belleville, à Vendrest (S.-et-M.)*. Rapport général par le D^r Marcel BAUDOUIN.

de nature à fournir une contribution précieuse à la détermination du lieu d'origine des allophyles dolméniques qui apparaissent en Occident à la fin des temps paléolithiques. Nous n'avons pas la prétention de résoudre cette grave question, mais simplement d'exposer quelques constatations positives et de les placer en regard de faits de nature identique, que l'on retrouve en tous points semblables, justement dans la région d'où, suivant toutes les apparences, durent venir les néolithiques, soit les pays du sud de la Russie. Les ossements de Vendrest portent les traces évidentes d'une décarnisation opérée *post mortem*. Les Mordva, peut-être la plus ancienne population finnoise de la Russie, qui vivent aujourd'hui dispersés dans le bassin moyen de la Volga, des pentes de l'Oural aux sources de l'Oka, mais qui, dans les temps archaïques, résidaient bien plus au sud, n'enterrent leurs morts que le quarantième jour après le décès, c'est-à-dire lorsque la décomposition a détaché les chairs des os (1). Presque tous les crânes exhumés à Vendrest présentent une déformation artificielle annulaire (2). Or, bien avant la découverte de l'ossuaire de Vendrest, P. Broca avait soutenu que cette déformation résultant d'une compression circulaire du crâne, dans le jeune âge, ne devait être autre que celle des microcéphales *Cimmériens* que cite Hippocrate, et constituait ainsi une preuve de la migration vers notre Occident de populations euxiques parties de la Russie méridionale.

On peut dire que si, dans des dolmens qui ont été manifestement violés à diverses époques, on a trouvé de véritables ossuaires ou bien un nombre assez élevé de squelettes, par contre, dans la plus grande partie de ceux qui ont été respectés, on n'a découvert qu'une quantité relativement minime de restes humains : Vic-sur-Aisne, sept squelettes ou crânes; Méudon (Seine-et-Oise), trois; divers dolmens de la Lozère, en tout vingt-cinq; Le Castellet à Fontvieille (Bouches-du-Rhône), trois; allée couverte du Val (Seine-et-Oise), cinq; Chamant (Seine-et-Oise), quatre; Crécy-en-Brie (Seine-et-Marne), seize; Vauréal (Seine-et-Oise), neuf; Oviédo en Espagne, un; Étang-la-Ville (Seine-et-Oise), trois; Curton à Lugasson (Gironde), sept; etc.

M. A. Bertrand fait cette remarque fort juste que le grand dolmen

(1) Elisée RECLUS, *Géo. univ.*, tome V, p. 741.

(2) En 1908, M. le D^r Marcel Baudouin, chargé d'explorer la Grotte de Jammes, à Martiel (Aveyron), recueillit trois crânes présentant la déformation artificielle dite *toulousaine*.

de Gavr'inis pourrait bien avoir été l'ancre d'un sorcier devenu le lieu de sa sépulture après sa mort. Effectivement, dans le dolmen devait être enterré le hiérophante qui en avait fait pendant sa vie son habitation (1) et le sanctuaire de ses dieux dont il faisait retentir, à son gré, les voix prophétiques. Avec lui, dans la mort, il entraînait des femmes et des serviteurs sacrifiés pour lui faire un cortège d'outre-tombe et qui dormaient leur dernier sommeil couchés à ses côtés. Une pratique semblable était suivie par les Scythes, lors des funérailles de leurs rois, et récemment encore, par les Dahoméens pour les obsèques de leurs souverains. Sans doute aussi, au moment de la consécration du dolmen, des victimes humaines tombaient sous la hache des sacrificateurs pour rendre les dieux propices et allaient reposer sous les dalles des *cellæ*, en témoignage que les rites sanglants avaient été accomplis. Suivant la croyance primitive conservée par les Gaulois, la victime humaine étant la plus précieuse, c'était celle qui plaisait le plus à la divinité (2). On retrouve là l'idée molochiste des premières religions, idée qui s'est répercutée si longtemps et qui a fait couler tant de sang sur les autels de tant de peuples, qui a survécu dans la conception de l'envie des dieux que l'on retrouve au fond de la religion des Grecs et des Romains et même dans la donnée bien plus moderne d'un dieu altéré de vengeance, qui, sous cet angle, rappelle, de triste façon, le Jéhovah hébraïque réclamant le sang des premiers nés (3), le Marnas des Philistins, l'Esmoun des Karthaginois, dont les flancs de fer rougis au feu s'emplissaient de victimes propitiatoires.

Malgré des sépultures occasionnelles, les dolmens à galerie, avant comme après, restaient des temples où vivaient des sorciers guérisseurs, faiseurs de prodiges, diseurs de bonne aventure, artisans,

(1) Dans les temps primitifs, à Rome, les morts étaient ensevelis sous le foyer familial (S. REINACH, *Orpheus*, p. 143).

* A Orchomène, la plus ancienne des villes grecques connues, des tombes remontent jusqu'à l'âge de pierre. Les morts étaient enterrés *sous le sol pavé* des pauvres cabanes. ... A Ægine, on a observé des tombes de très petites dimensions, à l'intérieur des murs des maisons. (ZABOROWSKI, *Quelques monuments de l'âge de la pierre en Grèce*; Bull. de la Soc. préh. française, année 1911, p. 158.)

A Baoussè-Roussé, on a constaté que la caverne avait encore servi d'habitation après le dépôt du mort dont on a retrouvé les ossements.

(2) Pomponius Mela, *De situ orbis*; liv. III, par. 2.

(3) *Exode*, ch. xxxiv, v. 19; ch. xxii, v. 29. — Le rabbin Siméon rapporte que les Hébreux sacrifiaient leurs enfants de la même manière que les Karthaginois.

magiciens serviteurs des premières divinités et aussi, peut-être, princes sacerdotaux, car la théocratie est apparue d'une manière constante à l'aurore des civilisations initiales.

Si les dolmens n'avaient pas été des temples et s'ils avaient été des tombeaux, pourquoi seraient-ils si souvent accompagnés de l'image de la divinité à laquelle ils étaient, sans aucun doute, consacrés? En effet, à proximité d'un grand nombre de dolmens, et généralement en avant de l'entrée de la galerie, à une distance plus ou moins grande, se dresse un menhir, qui n'est que l'effigie du dieu complexif ithyphallique des Néolithiques. On ne peut tirer aucune conclusion contraire de ce que certains dolmens manquent de menhir parce que beaucoup de ces derniers, monuments isolés, dans une position qui facilitait la chute, ont été brisés et enlevés pour servir à des constructions, pour l'empierrement des routes, et aussi détruits à cause de la gêne qu'ils occasionnaient pour les travaux agricoles. Il faut tenir compte aussi des édits de Charlemagne et des conciles qui ordonnaient leur destruction.

Dans l'intérieur d'un dolmen de la commune de Crach (Morbihan), au Parc-Guéren, on a trouvé un menhir. Cette idole, plus grande que la hauteur du plafond du monument dolménique, était couchée dans la galerie, la tête dans la chambre. Or ce menhir, par sa position, indique qu'il devait se dresser à l'entrée de la galerie, puisqu'il ne pouvait se tenir debout dans ce boyau, étant, pour cela, d'une dimension trop grande en hauteur. Le dieu lithique, dont la tête arrondie porte une entaille transversale pour bien marquer le symbolisme ithyphallique (1), s'élevait à l'entrée et au dehors de la galerie, au fond d'un atrium formé par un quadrilatère de grandes pierres dressées. C'était le vestibule du temple. Pour bien saisir la valeur de cette observation, il faut se reporter aux dispositions que présentent les dolmens du pays des Aïno dans lesquels, souvent, la galerie d'accès est coupée en avant par un mur. C'est dans cette anticrypte qu'avaient lieu les prières et les

(1) M. Den Dauw, de Renaix (Belgique) possède un silex fort grand du poids de 34 kilos, qui affecte très positivement la forme d'un phalle. Il a été découvert, en 1840, sur le plateau de la montagne de la Musique à Renaix, non loin de l'endroit où l'archéologue Joly a constaté la présence de dolmens et d'autres menhirs.

M. Didon, de Périgueux, en effectuant des fouilles dans un gisement aurignacien, l'abri Blanchard, à Sergeac (Dordogne), a découvert un superbe phallus, bien caractérisé, en bois de renne.

dances sacrées. Ces rites se sont perpétués pendant la période japonaise, mais le culte des ancêtres a remplacé celui des anciens dieux (1).

Les trous dont sont percées, dans certains dolmens, les dalles qui en défendent l'accès ou celles qui coupent la galerie en avant de la *cella* terminale, n'avaient pas d'autre usage que celui de laisser pénétrer dans l'intérieur du sanctuaire les hiérophantes chargés de jouer le rôle de la divinité fatidique. Dans la *cella* enténébrée, ils pouvaient, à l'aise, se livrer à toutes les jongleries fantasmagoriques et emprunter, pour rendre les oracles, la voix des dieux qu'ils devaient enfler à plaisir, peut-être au moyen d'instruments appropriés comme le faisaient les prêtres égyptiens (2). Ces trous sont assez petits et un homme d'une corpulence ordinaire n'y pourrait passer qu'avec une certaine difficulté, mais il est bien permis de supposer que les individus qui remplissaient le rôle de vaticinateurs chthoniens étaient de fort petite taille (3). Sans doute, ce rôle était rempli par des femmes pythoïsses ou des adolescents. Mais encore G. Hervé a mis au jour, dans un dolmen de Bretagne, les ossements de deux nains parfaitement constitués; Schenk a signalé la découverte d'ossements de même nature à Chamblandes, près de Lausanne. Nüesch en découvre dans la caverne de Dachsenbulh, près de Schaafhouse. Là légende ne parle-t-elle pas de nombreux génies de stature excessivement petite, aux habitudes souterraines,

(1) L'allée couverte des Cartesières, à Saint-Symphorien-du-Teilleul (Manche), décrite par M. L. Coutil, présente une disposition semblable. La première partie du monument, où se trouve l'entrée, forme un atrium allongé où vient se souder, à gauche, au milieu et perpendiculairement, une seconde allée en cul-de-sac qui, selon nos vues, constituait le sanctuaire proprement dit, réservé aux prêtres, tandis que la première galerie, formant vestibule, était accessible aux profanes qui venaient consulter l'oracle.

(2) Derrière la statue de la déesse, dans le temple de Diane, à Nîmes, débouche un conduit acoustique que l'on voit encore, et qui communique avec un réduit caché où se tenait le prêtre chargé de rendre les oracles. — Dans le temple de la forêt de Halatte, près de Senlis (Oise), fouillé en 1873, « le mur du fond du sanctuaire était doublé d'un autre mur distant seulement de *quarante centimètres*, où se cachait le prêtre qui rendait les oracles. » (D^r Félix REGNAUL), *Les ex-voto médicaux du Musée de Senlis*; L'Homme préhistorique, sept. 1910.)

(3) Les huttes des Todas hindoustaniques sont divisées en deux compartiments. Pour passer de l'un dans l'autre, il n'existe qu'une très étroite ouverture, si basse qu'il faut ramper pour la franchir (DE QUATREFAGES, *Les Hommes fossiles et les Hommes sauvages*). — L'entrée des huttes des Lapons est excessivement basse et étroite; pour pénétrer à l'intérieur, il faut se mettre à quatre pattes et se glisser en se faisant aussi petit que possible.]

que la tradition populaire associé toujours et dans tous les pays, aux superstitions relatives aux dolmens et aux cavernes : les Dvergars des Ases, les Gnômes de Germanie, les Trols scandinaves, les Bergfolk des Lapons, les Sirtjes des Samoyèdes, les Nutons des Ardennes, les Kourils d'Irlande, les Kairions de Bretagne?

Dans certaines régions où n'existent pas de grottes naturelles et où des dalles de pierre de forte dimension font défaut, on rencontre des dolmens d'une petitesse extrême. Sans aucun doute, dans certains, il était impossible à une créature humaine d'une stature moyenne, de se blottir et, encore plus, de se dissimuler. Faut-il faire intervenir ici, à propos, les nains chthoniens sacerdotaux? Ce serait faire une hypothèse bien hasardée. Il est vraisemblable que les adroits magiciens, au moyen d'une machinerie appropriée, faisaient se produire dans l'intérieur de ces dolmens en miniature des bruits divers qu'ils interprétaient pour satisfaire leur crédule clientèle. La partie ouverte de l'édicule était bien probablement recouverte par un rideau fait de peaux de bêtes, ainsi que font encore les *angekoks* sorciers groenlandais (1). Derrière ce rideau protecteur le dieu pouvait, en sécurité, faire entendre des bruits prophétiques divers tels que, à Dodone, le bruissement des feuilles des chênes et les sons des bassins de bronze frappés par un fouet métallique.

Les trous des dolmens pouvaient aussi servir à certaines pratiques de la médecine shamanesque. A la fontaine de Sainte-Rodène, en Berry, ceux qui viennent pour se guérir de la migraine, doivent placer leur tête dans une excavation de la paroi de droite (2). Sur ce, Alex. Bertrand remarque avec beaucoup de justesse, que cela est « à rapprocher des dolmens troués » (3). Mais, avec la thèse des dolmens-sépulcres, que signifie ce rapprochement? Dans plusieurs localités de France, on fait passer les enfants malades ou malingres par les trous de certaines pierres. Le christianisme a remplacé l'orifice des pierres dolméniques par des dalles chargées de reliques (4), à Bordeaux notamment, sur le tombeau du soi-disant saint Fort; et ce qui prouve bien que cette coutume tra-

(1) GRAAH, *Voy. to Greenland*, p. 123. — Voir p. 13, note 2.

(2) GAIBOZ, *Un vieux rite médical*, p. 22.

(3) Alex. BERTRAND, *La rel. des Gaulois*, p. 209.

(4) A ce sujet, voir la lettre de saint Grégoire aux missionnaires anglais (Alex. BERTRAND, *La rel. des Gaulois*, p. 113). — Voir p. 40, note 1.

ditionnelle remonte au delà de l'introduction du christianisme en Gaule, c'est que ce saint, au nom singulièrement bien trouvé, n'a jamais existé. Remarquons ce que dit Alex. Bertrand au sujet du sanctuaire à ciel ouvert de la Roche-Pertuse (percée) près Vélaux, dans les Bouches-du-Rhône, et où ont été découvertes deux statues archaïques de divinités assises à la mode indienne, portant un pectoral sur lequel sont sculptées de nombreuses croix swastika : « Là, sur une esplanade, qui paraît avoir été une enceinte sacrée, dans laquelle on pénètre par une *tranchée* taillée dans le roc, pour le passage *d'un seul homme...* »

Les prêtres des antiques religions de l'Inde et de l'Égypte ont affectionné les temples souterrains et il est certain qu'ils habitaient dans ces sanctuaires. Dans l'Inde, dans les gorges de l'Ourwhaï, le jaïnisme, une des religions primitives de l'Inde, a creusé toute une série de temples effrayants dans une vallée sombre et humide, entre deux murs de rochers à pic de trente mètres de haut, sur les parois desquels sont sculptées les statues colossales des Tirthankars (1); un peu plus loin, se trouvent les cavernes sacrées des saints jaïnas. A Ellora, quatre temples existent sous la montagne; un autre, monolithe, est taillé en entier dans un seul roc (2). Dans la vallée de Bhilsa, à Oudjhiri, on rencontre les sanctuaires souterrains consacrés au soleil Sourya; un de ces temples est monolithe; celui de Mahadéva est le plus grand. Les portes des temples chthoniens d'Ellora sont étroites et basses, tandis que le couloir d'accès va en s'élargissant de l'atrium vers l'intérieur. C'est très exactement la disposition des entrées et des galeries des dolmens. On rencontre d'autres souterrains sacrés dans l'Inde : le grand chaitya de Karli qui est une véritable cave, les temples pris dans l'épaisseur des rochers de Mahabalipour (3). En Égypte, on voit les deux temples d'Ipsamboul, dont le plus grand est dédié à Hâthor; d'autres sanctuaires souterrains datant de la XVIII^e dynastie sont creusés à Gêbel-Silsileh. Comme dans l'Inde, les portes, relativement à la grandeur des façades, sont basses et étroites. Ce mode architectural qui se montre bien défini dans l'Inde, en Égypte et dans les dolmens, indique, à n'en pas douter, que les constructeurs ont adopté

(1) L. ROUSSELET, *L'Inde des Rajahs*, Tour du Monde, tome XXII, p. 188.

(2) L. ROUSSELET, *L'Inde des Rajahs*, Tour du Monde, tome XXII, p. 227.

(3) AL. GRANDIDIER, *Voy. dans les prov. mérid. de l'Inde*. Tour du Monde, tome XIX, p. 15.

cette disposition en raison d'une règle hiératique qui s'imposait. L'étroitesse des portes constituait un moyen de défense et empêchait une foule indiscreète de pénétrer dans un sanctuaire où les prêtres préparaient dans le plus grand secret les machinations de leurs sortilèges (1). Les fidèles crédules étaient introduits un à un à l'entrée du couloir sombre d'où ils ne pouvaient voir que ce que les adroits sorciers voulaient bien leur montrer (2). L'exiguïté de l'ouverture d'entrée assurait la sécurité dans des temps où la loi du plus fort était toujours la meilleure. De là à devenir une disposition de construction consacrée par la loi religieuse, il n'y avait qu'un pas à franchir, car les prêtres ne manquaient jamais de déclarer nécessaire ou agréable à la divinité tout ce qui importait à leur intérêt ou à leur sécurité.

Les dieux des shamans, dont les paroles prophétiques, grossies par la résonance des galeries, terrifiaient les consultants tout en donnant satisfaction à leurs interrogations, étaient bien défendus contre les curiosités indiscreètes des profanes. Une déesse terrible, à la voix formidable, flanquée de chiens enragés, Diane la Janitric (3), défendait l'entrée des sanctuaires d'où, au milieu des hurlements des prêtres, se faisaient entendre les oracles divins, de même que les prophéties sibyllines étaient entendues au milieu des

(1) Voir ce que dit V. Duruy au sujet des machinations de l'autre de Trophonios, à Libadeia (*Histoire des Grecs*, tome 1, pp. 736 et suiv.).

(2) Une scène de samanisme, chez les Groenlandais, rapportée par Graah (*Voy. to Greenland*, p. 123), peut donner une idée de ce que devaient être les séances fantastiques que donnaient les antiques sorciers dolméniques dans les sanctuaires chthoniens. « L'angekok arriva le soir, puis, les lampes éteintes et des peaux tendues devant les ouvertures, car il préfère l'obscurité la plus complète, il s'assit sur le sol auprès d'une peau de veau marin desséchée, l'agita, tout en battant du tambourin, et en chantant. Tous les indigènes présents chantaient avec lui. De temps en temps, ce chant était interrompu par le cri de « goie, goie, goie, goie ! » dont je ne comprenais pas la signification et qui partait tantôt d'un coin de la hutte, tantôt de l'autre. Puis tout retomba dans le silence et l'on n'entendit plus que la respiration haletante de l'angekok qui semblait lutter avec quelque chose de plus fort que lui. On entendit bientôt un bruit ressemblant à celui des castagnettes; alors recommença le même chant et le même cri perçant de « goie, goie, goie ! » Une heure s'écoula de cette façon avant que le magicien pût forcer le torngak ou esprit, à obéir à son appel. Cependant, il vint enfin, annonçant son arrivée par un bruit étrange, ressemblant beaucoup au bruit que ferait un gros oiseau en volant au-dessous du toit. L'angekok chantant toujours, lui fit des questions auxquelles l'esprit répondit d'une voix tout à fait étrangère à mes oreilles, mais qui semblait provenir du passage à l'entrée duquel l'angekok était assis ». (LUBBOCK, *Orig. de la civil.* p. 338.)

(3) ΟΡΦΗΕΣ. *Argonautique*.

bruits sourds qui sortaient des cavernes profondes, ainsi que le dit Virgile. Les Romains avaient pour défendre et garder les entrées, en outre de *Di-Jana* et de *Janus Janitor*, deux autres divinités : *Carna*, amante de Janus qui lui confia la garde des gonds des portes, et *Lima* ou *Limencia* qui défendait les seuils. Les Grecs avaient Athéné *Clédouchos*. Et toujours les voix sortent des entrailles de la Terre. L'imperturbable runoïa finnois Waïnamoïnen part pour arracher des paroles magiques du ventre du vieux Wipunen mort depuis longtemps. Il le trouve couché sous la terre avec ses chants; un peuplier croît sur ses épaules, un bouleau sur ses tempes, un aulne sur ses joues, un saule sur sa barbe, un sapin sur son front, un pin sauvage entre ses dents (1). Il est difficile de mieux définir l'aspect d'un dolmen abandonné depuis longtemps, et tel qu'il devait se présenter aux yeux des runoïas finlandais, lorsqu'ils composèrent, avec les souvenirs obscurs d'un passé légendaire, leurs rustiques runots. Et plus loin le Kalevala chante encore : « J'ai entendu cent paroles, dit le runoïa Waïnamoïnen, qui vient de forcer le géant sorcier Antero Wipunen (2) à lui révéler ses secrètes incantations, j'ai entendu mille matières de chant; j'ai tiré les paroles de leur retraite, j'ai arraché les chants magiques de leur caverne. »

Le mobilier des dolmens était simple : quelques celtœ, des pointes de flèches, des marteaux d'armes : tous objets destinés au commerce cultuel des prêtres ou employés pour les cérémonies rituelles, avec des coquillages, des grains d'ambre, de calaïs, de jadéite, percés d'un trou pour être enfilés et former des colliers, des anneaux de néphrite, puis des vases. Pour ces derniers, rarement intacts, les uns sont vides : ils servaient aux besoins journaliers des prêtres; quelques-uns contiennent des cendres et des ossements humains incinérés, restes des parents ou de victimes offertes au phalle dévotant. Enfin, dans la plupart des dolmens, on découvre en grande quantité des fragments de poteries. Il est difficile de voir dans ces dépôts autre chose que des débris de vases brisés par suite des accidents de casse occasionnés au cours d'un séjour continu, et abandonnés sur place en raison de la négligence invétérée qui se montre partout chez les peuples primitifs. Cette transformation de

(1) *Kalevala*, runo XVII. (Trad. Léouzon-le-Duc.)

(2) Si l'on veut rechercher l'étymologie du nom d'Antero Wipunen dans le sanscrit, on a le sens de « purificateur chthonien », de *antare* « dedans, en dessous » pour Antero et de *wipunami* « purifier » pour Wipunen.

sépulcres en lieux de dépôt pour des tessons de poteries hors d'usage, s'allierait bien mal avec le respect pour les morts qui aurait dû tenir les Néolithiques, si réellement ils avaient édifié les dolmens dans le but d'y déposer des cadavres vénérés.

L'immense dolmen de l'île de Gavrinis semble bien avoir été un temple consacré à la déesse Terre. N'est-ce pas, bien probablement, celui dont parle Artémidore, lorsqu'il affirme que dans une île située sur les côtes de la Bretagne, au pays des Vénètes, on célèbre des fêtes religieuses rappelant exactement les rites de Cérès, et de Proserpine à Samothrace (1)? Un détail de construction de ce temple est une confirmation éclatante de ce que dit Artémidore. « Les larges dalles de la galerie sur lesquelles on chemine pour arriver à la chambre du fond, dit M. de Closmadeuc (2), sont placées de façon à former un système d'escalier constitué par quatre ou cinq marches inégalement espacées. » Les prêtres avaient adopté cette disposition pour que, dans certaines cérémonies, la chambre terminale puisse être aperçue, dans un lointain mystérieux, par des personnages placés dans la galerie en pente. Ces cérémonies ne pouvaient être, dans ces conditions, que la célébration d'un mystère de l'autopsie : telle l'autopsie qui, à Éleusis, terminait les mystères de l'initiation, et pendant laquelle les portes de l'Adyte, s'ouvrant tout à coup avec fracas, laissaient voir la statue de Déméter éleusienne environnée de flammes, pendant que le grand hiérophante prononçait des mots barbares et incompréhensibles consacrés par le rite. Il convient d'ajouter que la disposition en pente du couloir d'accès de Gavrinis, se retrouve identiquement la même dans les sombres sanctuaires de la célèbre pagode de Chillambaran, sur la côte de Koromandel (3). L'intérieur de la pagode royale de Bassac, en Indo-Chine, est disposé de même (4).

La pierre du fond du dolmen de la Table-des-Marchands, à Locmariaker, qui bien certainement a été façonnée dans l'intention de

(1) Strabon, liv. IV, ch. iv, par. 6. — « Ajoutons, dit Alex. Bertrand en parlant des chambres dolméniques, que des cérémonies magiques s'accomplissaient dans ces cavernes. Les sagaces observations de M. Abel Maitre nous ont permis de conjecturer que l'allée couverte de Gavrinis était la tombe d'un chiromancien, après avoir été, peut-être, sa demeure, celle au moins d'un magicien. » (*La Relig. des Gaulois*, p. 218.)

(2) D^r DE CLOSMADÉUC, *Gavrinis*, p. 11.

(3) Contre-amiral PARIS, *La pagode de Chillambaran*, Tour du Monde, t. XVI, p. 48.

(4) FRANCIS GARNIER, *Voy. d'expl. en Indo-Chine*, Tour du Monde, t. XXII, p. 72.

lui donner la forme qu'elle affecte, ou qui, tout au moins, a été soigneusement choisie, parmi d'autres, à cause de sa silhouette conforme aux vues des édificateurs, est un cône parfait, identique comme faciès, à la pierre du dieu Élagabale d'Émèse. Le champ de la pierre est occupé par plusieurs séries de signes figurant des bâtons croisés disposés symétriquement sur quatre rangs. On retrouve ces signes et cette disposition sur la pierre principale du dolmen de Kivik, en Suède. Ces bâtons sont des *litui* ou bâtons auguraux. Le *lituus* des Romains, recourbé à l'un de ses bouts (1) et court, *brevis* (2), servait à désigner les régions du ciel où devaient paraître les oiseaux dont le vol était interprété pour prédire l'avenir et aussi à faire des évolutions cabalistiques dans l'air pendant les incantations magiques. Le caducée de Mercure était un *lituus* orné de serpents; les Lévités juifs portaient le bâton sacré comme signe distinctif (3); les brahmanes de l'Inde doivent en avoir un assez long pour atteindre leurs cheveux (4); les péliki Toda « fils de Dieu » bénissent les troupeaux avec une verge blanche (5). Les pharaons et certains dieux égyptiens tiennent en main des bâtons recourbés. Enfin les évêques chrétiens ont la crosse pastorale recourbée comme le *lituus* des augures romains. Sur le cône de Paphos figurant Aphrodite, au centre, on remarque l'image d'un *lituus* indiquant le pouvoir fatidique de la déesse. Cette pierre blanche et pyramidale (6) ne prend, dans une certaine mesure, la forme d'un obélisque rond qu'à partir de la moitié de sa hauteur; la partie inférieure est bien conique. Pour que la signification ithyphallique soit précisée, le cône est surmonté d'une pomme de pin, fruit phalloïde, à la base de laquelle se dressent trois excroissances que l'on a prises pour des rayons et qui sont de petits phallos. L'édicule renfermant l'idole est entouré par les flots de la mer. Le champ où se trouvent les *litui* sur l'idole de Locmariaker est entouré d'une rainure figurant un littoral contre lequel viennent mourir des vagues, représentées par une suite de moulures en forme de demi-cercles superposés (7).

(1) VIRGILE, *Enéide*, VII, v. 187; CICÉRON, *De divinatione*, I, 17, 37, 42.

(2) AÛLU-GELLE, V, 8.

(3) *Nombres*, ch. xvii, v. 2, 3.

(4) *Lois de Manou*, liv. 11, v. 46.

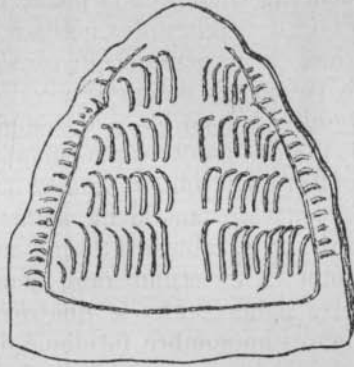
(5) ELISÉE RECLUS, *Géo. univ.*, tome VIII, p. 539.

(6) *Herculanum et Pompéi* : tom. III, 3^e série, pl. 7. — MAXIME DE TYR, XXXVIII. — TACITE, *His.* II, 2.

(7) Sur une pierre sculptée de Gavr'inis, un cône formé de rainures concentriques avec une entaille à la base est figuré. Cette gravure se rapproche singulièrement du cône d'Émèse avec un $\chi\tau\alpha\iota\varsigma$ à la partie inférieure. Le cône de

Le sanctuaire de la Table-des-Marchands devait être spécialement consacré à une divinité protectrice des marins, à une Vénus d'essence tellurique particularisée en une Aphrodite-Euploia (1). Comme contribution : *Locmariaker* vient du breton *lech, mor, ker* « le lieu où réside la mer ». Les Romains, conservant *ker*, traduisirent *lechmor* par *locus maris*, très correctement, que les prêtres chrétiens transformèrent en *locus Mariæ*.

Il faut encore, pour bien spécifier la réalité de la représentation de litui, dénombrant eux-mêmes, à notre sens, les membres d'un collège de prêtres augures, dont parle d'ailleurs Strabon (2), considérer la disposition et le nombre des crosses divinatoirees figurées sur la grande pierre de la Table-des-Marchands. En allant de bas en haut, on compte quatre rangées de signes crossés séparés dans le sens vertical et au milieu par un champ libre de gravures. La première rangée du bas donne neuf signes à droite et neuf signes à gauche; en remontant, la seconde rangée présente huit signes à droite et autant à gauche; troisième ran-



Pierre du fond
du dolmen de la Table-des-Marchands.

Gavr'inis est entouré de lignes brisées qui ne peuvent être que des vagues. Le temple d'Aphrodite paphienne est entouré d'eau. Vénus ne naquit-elle pas de l'écume de la mer, comme sa grande aïeule, la Terre, issue des eaux primordiales? On remarque des ornements au trait reproduisant cette disposition hiératique sur des poteries apodes découvertes dans le dolmen de Conguel, à Quiberon. (F. GAILLARD, *Dolmen de Conguel*, p. 5.)

(1) Une fresque de Pompéï, malheureusement fort dégradée (*Herculanum et Pompéï*, tome III, 2^e série, pl. 147), représente deux petits génies qui s'efforcent de dresser une longue perche ornementée, sans doute la hampe d'une lance consacrée à Mars, amant de Vénus. Un troisième génie tient en sa main l'image de la pierre conique de l'Aphrodite de Paphos. L'autel, qui est à l'arrière-plan, est un autel ni grec ni romain; il offre, à s'y méprendre, l'aspect d'une table dolménique placée sur des supports; cette pierre n'est pas taillée. Derrière, se dresse une autre pierre qui semble bien, d'après ce qu'on en peut voir, figurer une stèle conique dans le genre de la grande dalle gravée de la Table-des-Marchands.

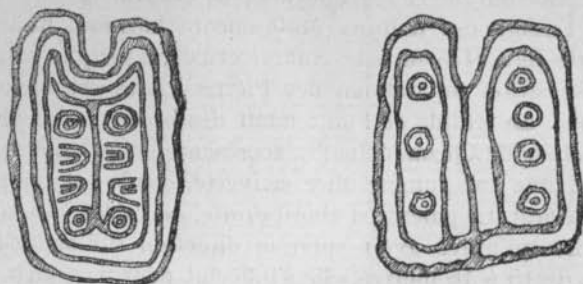
(2) STRABON, liv. IV, ch., iv, par. 6. A la vérité, Strabon parle de *corbeaux* qui, en mangeant ou en culbutant des gâteaux déposés au préalable, résolvait les différends. Or, dans l'antiquité première, les prêtres vaticinateurs étaient des *corbeaux*. En Roumanie, les Tchinganés qui disent la bonne aventure sont désignés sous des noms ayant le sens de « corbeau » : *ciora, cioriu, cioroica*.

gée, sept signes à droite, six à gauche; enfin, quatrième et dernière rangée du haut, cinq signes à droite et quatre à gauche. On voit, tout d'abord que les litui du bas sont en plus grande quantité et que les signes vont en diminuant de nombre à mesure qu'ils sont figurés plus haut sur la pierre. On peut répondre que cette diminution a été imposée par l'étroitesse graduelle du champ de la pierre. C'est peu probable, car on aurait pu graver des signes plus petits à mesure que la surface devenait plus exigüe. Nous pensons que ces signes lituiques représentent les diverses catégories des prêtres vaticinateurs attachés au service de la divinité adorée dans le temple de Locmariaker. Les augures les plus inférieurs et les plus nombreux sont en bas, — neuf et neuf — *numero Deus impari gaudet*. Les diverses classes, de plus en plus haut placées dans la hiérarchie sacerdotale, se succèdent en s'élevant sur le tableau lithique, mais naturellement en diminuant en nombre; le second rang compte seize signes, le troisième rang treize signes, enfin le quatrième représentant les grands hiérophantes au nombre fatidique de neuf, comme chacune des deux sections des augures inférieurs, clôturera la série. A notre avis donc, la figuration des signes crossés de la pierre de la Table-des-Marchands n'est autre chose, très vraisemblablement, que le dénombrement, par catégorie, des prêtres magiciens (προπῆδοι) qui rendaient les oracles dans le temple chthonien de la divinité armoricaine des temps néolithiques (1).

M. de Closmadeuc a été frappé par l'aspect *scutiforme* des figurations gravées sur diverses pierres du dolmen des Pierres-Plates, à l'extrémité de la presqu'île de Locmariaker. Il est difficile, en effet, de ne pas voir dans ces intailles la reproduction de boucliers. La forme est celle d'un écu allongé; les rebords renflés sont indiqués, l'arête médiane, formant dos d'âne, également. Le bouclier était vénéré à Platée, à Thèbes de Béotie; à Rome, un bouclier sacré, l'*ancile*, tomba du ciel; les oracles y attachèrent les destinées de la ville éternelle; un bouclier d'or était aussi tombé du ciel en Colchide, patrie des magiciens, d'après les traditions des

(1) Si la figuration d'un soleil au centre de l'écusson, entre les deux séries de crosses de la deuxième rangée, en partant du bas, est réelle, il deviendrait très probable que le collège pontifical, que représentent les signes crossés de la pierre, aurait été composé de prêtres du Soleil. Cela, d'ailleurs, est fort admissible; des études récentes tendent à démontrer que les Néolithiques adoraient le Soleil. — Cette figuration solaire a été signalée par MM. Z. Le Rouzic et Ch. Keller (*La Table-des-Marchands*, etc., 1910.)

bohémiens Roms. Les parois de la caverne d'Altamira, décorées par les hommes de l'âge du renne, présentent des figurations presque semblables, avec ornements, allongées, aux arêtes vigoureusement marquées comme pour indiquer une bordure. M. l'abbé



Gravures scutiformes du dolmen des Pierres-Plates.

Breuil et M. Cartailhac ne peuvent s'empêcher de comparer ces figures à des boucliers (1).

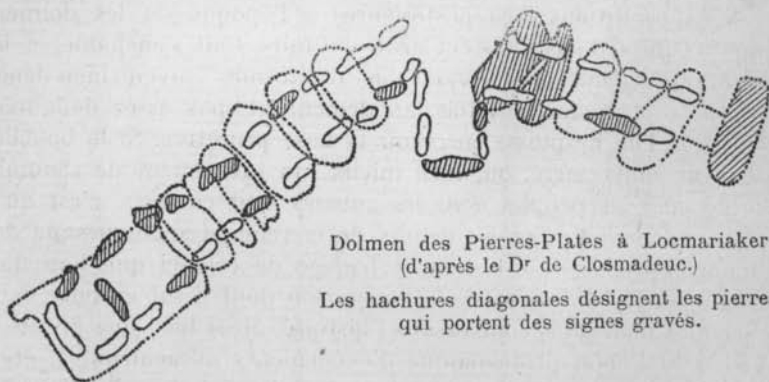
Certes, ces rapprochements, pour une bonne part, se rapportent à des superstitions bien postérieures à l'époque où les dolmens furent édifiés; mais dans cet ordre de faits, tout s'enchaîne, et les traditions originelles survivent sous des formes souvent bien dénaturées et obscures, toutefois, au demeurant, pas assez défigurées pour que l'on ne puisse entrevoir la base primitive. Si le bouclier a été un objet sacré, ou, bien mieux, un instrument de thaumaturgie pour les peuples dont les annales sont connues, c'est qu'il avait été employé dès les débuts de la religion shamanesque des premiers jours, et c'est dans le bagage de celle-ci que l'on doit rechercher le fondement de la vénération dont il fut entouré dans les temps dont nous connaissons l'histoire, aussi bien que la raison qui en fit l'objet protagonique d'événements miraculeux. Il était divin dès le principe, il resta tel, non seulement dans les légendes subséquentes, mais encore dans les pratiques fatidiques primitives perpétuées à travers les âges dans le culte des dieux classiques.

A notre sens, il ne peut y avoir aucun doute sur la réalité de la figuration scutiforme des gravures des Pierres-Plates. Tout paraît bien démontrer que nous avons sous les yeux des anciles

(1) E. CARTAILHAC et abbé BREUIL, *Les peintures et gravures murales des grottes*, etc. L'Anthropologie, tomes XV et XVI.

fatidiques, analogues aux bassins boucliers d'airain de Dodone qui servaient à rendre les oracles de Zeus Pélasgicos, d'après les sons qu'ils rendaient lorsque le vent faisait frapper contre eux la chaîne d'un fouet placé dans la main d'une statue d'enfant (1). Certainement, à Locmariaker, les boucliers ne pouvaient être en airain puisque l'usage des métaux était encore inconnu, mais ils pouvaient très bien être en bois, comme ceux des peuples sauvages.

La disposition du dolmen des Pierres-Plates est bien celle qui convenait à un temple où l'on rendait des oracles. « Le monument, dit le docteur de Closmadeuc (2), représente actuellement, dans son ensemble, une très longue allée couverte, coudée et pourvue d'un cabinet latéral. La galerie, d'abord droite, est brisée vers son milieu, c'est-à-dire qu'après avoir suivi la direction sud-sud-est sur un parcours de 15 à 16 mètres, elle s'infléchit pour parcourir une douzaine de mètres dans la direction sud-sud-ouest. Au lieu d'une vaste chambre, la chambre terminale n'est qu'une légère dilatation de l'allée qui en est séparée par une haute et large dalle debout, formant cloison. Entre le bord droit de la cloison et la paroi correspondante de l'allée, il y a un intervalle qui permet le passage



Dolmen des Pierres-Plates à Locmariaker
(d'après le Dr de Closmadeuc.)

Les hachures diagonales désignent les pierres
qui portent des signes gravés.

à un homme dans la chambre. Le *cabinet* s'abouche directement avec la galerie, dans l'angle de la partie coudée. » Ce sanctuaire était parfaitement approprié, et tous les détails de sa construction concouraient à assurer le secret des machinations des oracles. Il faut remarquer que la galerie d'entrée est plus longue que l'autre

(1) Les Galles de Rome frappaient sur des tympanons avec des fouets à triples lanières. (MURATORI, *Inscript.*, I, 31.)

(2) Dr DE CLOSMADÉUC, *Le dolmen des Pierres-Plates*, p. 7.

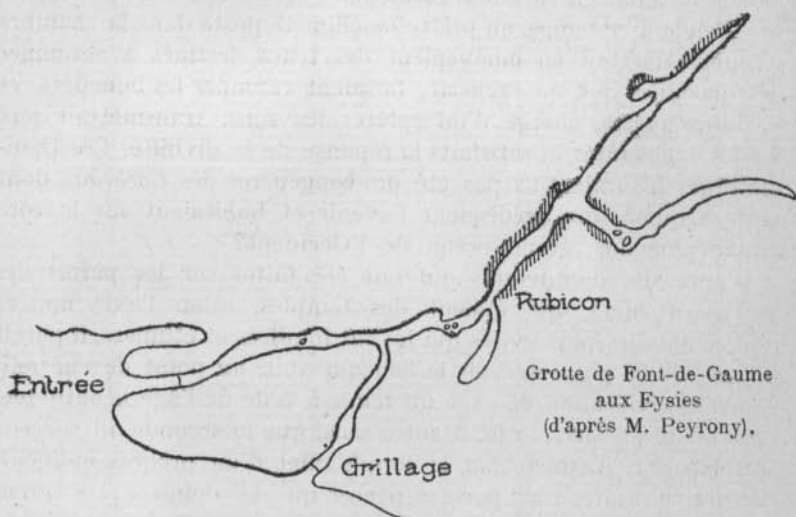
galerie qui, après le coude médian, conduit au réduit terminal, et observer que le débouché de la première, à hauteur de la *cella*, est situé de façon à ce que le regard d'un observateur placé en ce point ne puisse plonger dans l'enfilade de la deuxième galerie. Le souci de cacher ce qui se passait au fond de ce dernier couloir explique le coude du monument. La seconde galerie va en se rétrécissant depuis la *cella* du fond (1^m,80 de large) jusqu'au milieu du monument (0^m,85), à son arrivée à hauteur du cabinet central. Nouvelle et bonne précaution pour empêcher de surprendre les supercheries des thaumaturges.

Les consultants pénétraient dans la galerie d'avant et étaient conduits jusqu'à la *cella* médiane, qui était un *chresmographion* primitif, bien probablement, au milieu de prodiges terrifiants analogues à ceux qui terrorisaient les malades qui venaient consulter le sombre dieu de l'ancre de Trophonios. Là, ils devaient se tenir immobiles sans chercher à pénétrer les arcanes du sanctuaire-*naos* et sans essayer de voir autre chose que les boucliers de bois suspendus devant eux, dans le carrefour formé par l'intersection des deux galeries. Pendant ce temps, un prêtre machiniste posté dans la chambre terminale mettait en mouvement des trucs destinés à actionner des machines qui, en cachette, faisaient résonner les boucliers, et un autre prêtre, chargé d'interpréter les sons, transmettait aux fidèles épouvantés et satisfaits la réponse de la divinité. Ces thaumaturges n'auraient-ils pas été des congénères des *Corbeaux* dont parle Strabon, qui prédisaient l'avenir et habitaient sur la côte armoricaine du grand océan de l'Occident?

D'après les découvertes qui ont été faites sur les parois des grottes décorées, qui étaient des temples, selon l'avis motivé des savants les plus avisés qui les ont fouillées et étudiées, il paraît difficile de ne pas entrevoir le lien qui unit, au point de vue religieux, la civilisation de l'âge du renne à celle de l'âge néolithique. Ce n'est pas à dire par là, à notre sens, que la seconde ait succédé sur place à la première par le simple effet d'un progrès indigène, car, au contraire, tout porte à penser que les dolméniques furent des envahisseurs qui vinrent se superposer à une première couche ethnique, allophyle elle-même et éducatrice perfectionnée des autochtones occidentaux, vers la fin du moustérien (1). C'est vouloir dire, bien plutôt, que ces deux civilisations, successives mais sépa-

1) A. DE PANIAGUA, *Les origines celtiques*.

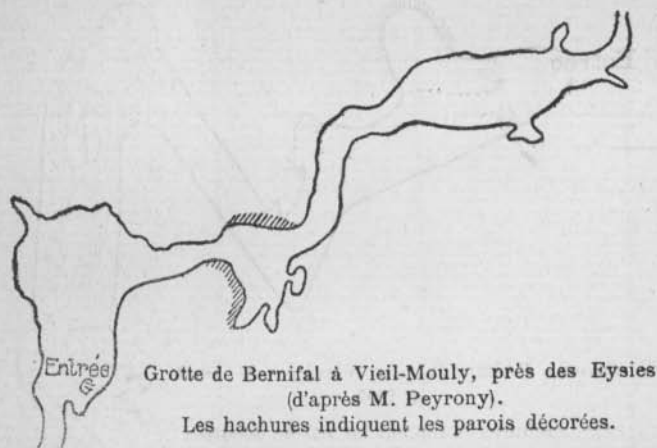
rées par des millénaires, ont été véhiculées vers le couchant de l'Europe à deux reprises différentes. Les individus importateurs, d'abord les uns, ensuite les autres, s'étaient imprégnés, à des degrés plus ou moins accentués, d'une culture religieuse à peu près identique dans un centre de progrès géographiquement un, mais varié au point de vue ethnique. Il se trouva que l'idée fondamentale divine de la première de ces deux civilisations ne différait pas sensiblement de l'idée de la seconde. C'est ce qui a permis de penser, malgré que l'esprit clairvoyant de G. de Mortillet ait indiqué un hiatus, que la culture néolithique née sur place avait, tout naturellement, par le simple jeu de l'hérédité, succédé à la culture du dernier âge paléolithique. Il n'en fut pas ainsi. A la fin du moustérien, on peut préciser l'arrivée en Occident d'une race allogène, d'après tout ce que prouvent les différences profondes que l'on constate entre les œuvres de cet âge et celles de l'âge du renne, et, bien mieux, d'après l'apparition subite en Occident d'individus à crâne globuleux alors que les indigènes, tous à faciès néandertha-



loïde, étaient dolichocéphales. On peut de même affirmer l'invasion des Néolithiques ou hommes de la pierre polie, d'après les monuments nouveaux qu'ils vinrent planter dans l'Ouest du monde et d'après les armes et les instruments importés par eux et inconnus dans les régions qu'ils vinrent occuper, jusqu'au moment de leur venue. Mais, nous l'avons dit, l'initium religieux des allophyles des deux

migrations ne pouvait pas différer d'une manière tranchée par suite des promiscuités imposées dans le foyer commun où s'étaient élaborés les éléments des croyances des premiers et des seconds civilisateurs. A des stades différents et sous des influences d'abord indigènes, plus tard adventices, ces éléments, au demeurant étroitement reliés par une idée religieuse définie et parallèle en un point capital, et, pour ainsi dire, sporadiquement née dans l'esprit des deux groupes humains, sans doute d'une façon simultanée par l'action naturelle des mêmes besoins et des mêmes appétits initiaux, s'étaient condensés, à deux moments psychologiques, en une somme de conceptions tout d'abord très simplistes, puis plus compliquées, mais qui toutefois portaient, toutes, une empreinte formelle décelant le centre commun d'origine. C'est pourquoi, au point de vue religieux, ces deux civilisations paraissent offrir tant de points de contact et de concordance, alors que leur principe ne fut pas semblable dans sa formation et ne fut pas identique dans le temps.

A n'en pas douter, les cavernes à parois peintes ou gravées de



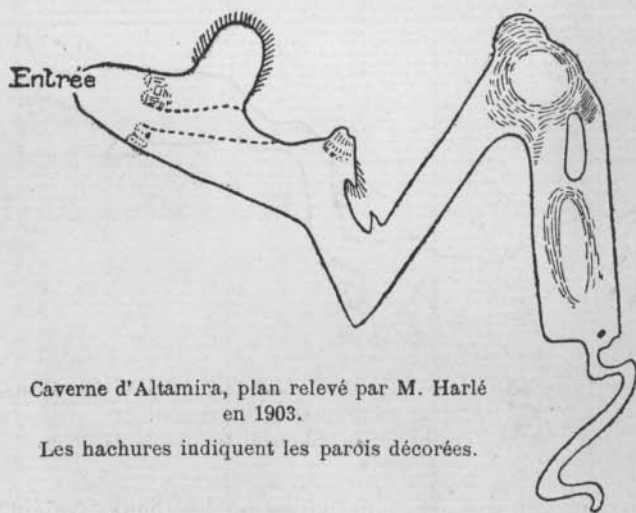
Grotte de Bernifal à Vieil-Mouly, près des Eysies
(d'après M. Peyrony).

Les hachures indiquent les parois décorées.

l'âge du renne étaient des sanctuaires où les dieux avaient leurs sombres autels et où habitaient leurs prêtres sorciers, ouvriers comme Héphaïstos, guérisseurs et artistes comme Apollon, commerçants comme Hermès, thaumaturges comme Hékate, toutes divinités chthoniennes qui ne furent que les dédoublements subséquents des deux entités divines initiales, le Soleil et la Terre, le principe actif masculin et le principe passif féminin confondus par les Phry-

giens en un même dieu complexe portant les preuves des deux sexes, le dieu Élagabale d'Émèse, réplique du dieu de Biblos, Adonis-Tamoutz, amant de la Grande Mère.

Eh bien, le dolmen des Pierres-Plates reproduit artificiellement les dispositions naturelles des grottes de l'âge du renne d'Altamira, de Font-de-Gaume, de Bernifal, de Marsoulas. A Altamira, une excavation, sur le flanc gauche du couloir, à une certaine distance de l'entrée, forme une véritable cella, tout comme le cabinet des Pierres-Plates, et, plus loin, un diverticule aux murailles décorées semble répondre à la cella extrême du dolmen. A Font-de-Gaume, vers le milieu de la galerie, un étranglement, auquel on a donné, assez bizarrement, le nom de Rubicon, divise la grotte en deux parties et une galerie sans issue qui se détache un peu en avant du Rubicon et sur la droite, peut bien avoir servi au même usage que la cella centrale des Pierres-Plates. Un autre boyau qui s'enfoncé encore sur la droite, après le Rubicon, dans une situation analogue à celle de l'arrière-chambre du dolmen breton séparée de



Caverne d'Altamira, plan relevé par M. Harlé en 1903.

Les hachures indiquent les parois décorées.

la galerie par la dalle en travers, paraît bien avoir eu la même destination que cette chambre terminale du monument de Locmaria-ker. La partie antérieure de Font-de-Gaume où il n'y a pas de peintures, peut très bien être comparée à la première portion de la galerie des Pierres-Plates, avant le coude, à hauteur du cabinet

latéral, et devait être, d'après nos vues, une sorte d'atrium dans lequel les profanes pouvaient pénétrer.

La partie au delà de l'étranglement, où se montre un grand nombre de peintures pariétales, était vraisemblablement le sanctuaire caché où seuls les prêtres avaient accès. Un rétrécissement semblable à celui du Rubicon de la caverne de Font-de-Gaume existe dans celle de Marsoulas, à une distance de 36 mètres de l'entrée (1). A Bernifal, ne peut-on retrouver le modèle du cabinet central des Pierres-Plates dans l'élargissement profond qui constitue la partie gauche de la salle d'entrée, et le type de la chambre terminale dans la deuxième salle, plus petite et sur les parois de laquelle se trouvent tous les dessins de la grotte (2)?

La recherche et la découverte, pour les besoins d'un culte shamanique, de cavernes présentant de semblables dispositions naturelles ne devaient pas être très faciles, et c'est ce qui peut expliquer pourquoi les grottes à peintures et à gravures de l'âge du renne sont relativement assez rares. Pour en faire des temples convenant aux exigences des sortilèges, il était assez difficile de découvrir des cavernes disposées par la nature de façon à répondre aux nécessités du culte thaumaturgique et aux desiderata des sorciers. Lorsque ceux-ci n'en trouvaient pas à leur gré, ils étaient forcés d'occuper celles qu'ils trouvaient sur les lieux où ils voulaient fonder un sanctuaire et ils tâchaient de suppléer au manque de commodités naturelles, sans doute, par des adaptations artificielles. Mais ils ne devaient pas en abuser dans la crainte que les secrets de leurs pratiques charlatanesques ne fussent surpris, étant donnée la pénurie des moyens dont ils pouvaient se servir. De là, la rareté des grottes décorées.

(1) « La bouche de l'ancre de Trophonios se trouvait dans une grotte haute de moins de trois mètres et qui n'en avait pas deux de large. On y descendait la nuit, à l'aide d'une échelle; à une certaine profondeur, il n'y avait plus qu'une ouverture extrêmement étroite par où on passait les pieds; alors on était entraîné avec une extrême rapidité jusqu'au fond du gouffre, au bord d'un abîme. Pris de vertige, on entendait des sons effrayants, des mugissements confus et des voix qui, au milieu de ces bruits, répondaient aux questions; ou bien l'on voyait des apparitions étranges, des lueurs traversant les ténèbres, des images qui, elles aussi, étaient une réponse. » (V. DURUY, *Hist. des Grecs*, tom. I, p. 736.)

(2) L'allée couverte de la Grotte-des-Fées, à la Sauvagère (Orne), présente une disposition à peu près analogue à celle des Pierres-Plates. Une *cella* terminale est nettement séparée du couloir par deux supports qui ne laissent entre eux qu'un passage étroit. (L. COUTIL, *Les Monuments mégalithiques de la Normandie*. Congrès d'Autun, 1907.)

Les constructeurs du dolmen de Locmariaker ont eu le souci apparent de reconstituer, en les copiant, des accidents de la nature parfaitement propres, par hasard, à faciliter les machinations des magiciens et à assurer le mystère dont ils avaient l'impérieux besoin de s'entourer.

Si donc le dolmen des Pierres-Plates, reproduit avec une exactitude qui ne peut être fortuite tant elle est précise, les dispositions favorables des grottes de l'âge du renne que l'on s'accorde aujourd'hui à considérer comme des temples, c'est qu'il était un temple lui-même !

II

Certes, la philologie est trop souvent décevante, et les preuves que l'on croit trouver avec son aide peuvent parfois conduire à des déductions erronées et à des conclusions spécieuses et tout à fait à côté de la vérité. Est-ce à dire que l'on doit repousser tous les arguments qu'elle peut fournir et mettre systématiquement sous le boisseau la lumière dont elle peut quelquefois éclairer un mythe, une légende, une donnée dénaturée et obscure? Nous ne le pensons pas, mais nous estimons qu'il convient de s'imposer une grande circonspection et de s'efforcer de retenir seulement les éléments qui, par leur origine linguistique, paraissent présenter toutes les garanties et qui, par leur concordance et leur adaptation adéquate, viennent se juxtaposer aussi exactement que possible au sujet dont on cherche les bases.

Lorsque toutes les parties radicales d'une étymologie ne sortent pas du cercle bien défini occupé par une famille de langues dont les divers rameaux, aujourd'hui diversifiés, sont issus d'un tronc commun et connu, on est en droit de supposer que l'on suit la bonne voie. Lorsque la signification donnée par cette étymologie vient, pour ainsi dire, se coïncider dans le sens précis que l'on soupçonne et corroborer encore les autres preuves qu'apportent les traditions, les fables, les auteurs, on est encore fondé à se croire toujours en marche sur la route directe qui conduit au but entrevu et recherché.

Ceci dit, nous aborderons l'étude de la signification du mot *dolmen*. Nous prendrons pour base initiale de démonstration le nom d'un dolmen de la Vendée décrit et étudié par MM. le D^r Marcel Baudouin et J. Lacouloumère. Ce nom est *Savatole*.

Savatole : dans ce nom, on trouve deux termes radicaux, *sava* et *tole*.

Sava est pour *cava*, et veut dire « cave, creux ». La base ultime est le dravidien *gavi* « souterrain » qui a donné le latin *cavus*, le breton *kav*, *kavik*, le français *cave* et aussi *caverne*. Le mute du *g* dravidien et sanscrit en *s* est courant pour les langues occidentales : phonétiquement, le lithuanien le change en *z*; le vieux slave en *s*; le *c* latin répond à l'*s* sanscrite (1).

Tous les peuples ayant subi l'influence de la civilisation dite dolménique, appellent les dolmens des « demeures » ou des « caves », et ce dernier vocable doit être pris ici dans le sens de « souterrain habité ». Dans le Midi de la France, ils sont des *oustals*, et ce mot symptomatique est l'équivalent de « demeure familiale ». Strabon dit que les dieux résidaient, la nuit, dans les monuments de pierre qui se dressaient au Cap-Sacré, à l'extrémité sud-occidentale de l'Espagne (2). Les Indiens autochtones nomment les dolmens « maisons de Pandiyan », les Aïno, « maisons du diable », les Tartares Mongols, « cavernes du diable ». En Allemagne, ils sont les « caves du diable »; les runot finlandaises dénomment la demeure du dieu suprême « cave de Jumala ». Les Dravidiens primitifs donnaient aux temples chthoniens de leurs dieux la désignation générale de *kôil*, « maisons des dieux », dit Caldwell (3).

Tol est du pur dravidien : *tól* « peau, cuir », littéralement, « ce qui couvre ». Comparez le canarais *togalu* en regard du latin *toga* « toge ». Les premiers vêtements furent des peaux de bêtes, *tunicæ pellicæ*, dit la Bible (4).

Mais aussi les peaux servaient à confectionner des tentes et, par cela même, formaient la « couverture d'un abri ». Les tentes sont inventées depuis longtemps : Hiram fils d'Hénoc, lequel était fils de Kain, engendra Lémec qui enfanta Jabal qui fut le père de « ceux qui demeurent sous les tentes » (5).

Le sens tout primitif du dravidien *tól* « peau », mot qui a pris le sens secondaire de « couverture », est « ce qui est soulevé ». En effet, pour avoir une peau, il faut la détacher du corps de l'animal en la soulevant. Cette signification est confirmée par le correspondant sanscrit *tul*, *tólami* « lever en prenant » qui a fourni *tólana* « action de soulever ». Comme pour couvrir la « cave » il fallait soulever la grande

(1) F. Bopp, *Grammaire comparée*, t. I, pp. 61, 154.

(2) STRABON, liv. III, ch. I, par. 4.

(3) CALDWELL, *Comparative grammar*.

(4) *Genèse*, ch. III, v. 21.

(5) *Genèse*, ch. IV, v. 17 à 20.

dalle faîtière, l'image qui avait produit le sens de « peau » pour *tól* conduisit à l'idée de « couverture » protégeant contre les intempéries et, en conséquence, par déduction, amena une dénomination semblable pour la pierre qui, d'abord *soulevée* pour la mise en place, *recouvrait* la cavité dolménique. Cette double origine de sens « soulever » et « couvrir » a fourni une lignée philologique qui est une confirmation : en grec, *θολεω* « soulever l'enthousiasme » et *θόλος* « voûte », puis *θολίζ* « chapeau de femme »; en latin, *tollere* « soulever » et *tholus* « voûte »; en breton, *toli* ou *taoli* « pousser » et *tol* ou *taol* « table »; en français *tolérer* et *tôle* (1).

Or *tól* répond exactement à la première syllabe *dol* de *dolmen*, simplement par la mutation du *t* en *d* (2), d'autant plus que le sanscrit, comme dans le cas qui nous occupe, donne *dul*, *dôlayâmi* « soulever » et *duli* « tortue », proprement, « animal recouvert d'une carapace ». On peut donc, semble-t-il, d'après ces prémisses, traduire *savatole* ou *cavatole* ou *cavadole* par « cave couverte », soit un « abri ». Et il s'ensuit que la syllabe *dol* de « dolmen », similaire à *tól*, signifie « couverture » et, par extension, « abri » protecteur.

La recherche du sens de la deuxième syllabe du mot *dolmen*, soit *men*, apparaît très complexe et, pour bien faire la lumière sur ce sens qui est enfoui dans les ténèbres des mythes primitifs, généralement si mal interprétés, il devient indispensable de fournir de multiples explications.

Je prends le passage de Strabon où il est dit que, « quelque part, » dans l'Averne, *plutonium* italiote, se trouvait un *manleum* chthonien où l'oracle faisait ses redoutables prophéties (3). Le géographe ne donne pas le nom de cet oracle, Orphée nous l'indique. C'est le terrible Thanatos, fils de la Nuit et de l'Érèbe, s'abreuvant du sang des victimes, dieu de la Mort, d'une puissance incomparable, puisque c'était par sa volonté que Pluton, prototype des prêtres infernaux et nécropompes, commandait aux mortels (4).

Ce nom, très archaïque par sa formation et par sa signification, veut dire le « tisserand du feu », du védique *tan* « étendre » qui a fait *tanti* « tisserand », mot-à-mot : « celui du feu qui étend la trame », mot tout à fait semblable à *Thanatos* puisque sa syllabe terminale *ti*

(1) Pour ces deux derniers mots, voir le Dictionnaire de Littré, mots *tolérer* et *tôle*.

(2) Voir BURNOUF, *Diction. sansc.*, lettre D, p. 308. Voir aussi F. BOPP, *Gram. comp.*, tom. I, p. 202.

(3) STRABON, liv. V., ch. IV, par. 5.

(4) ORPHÉE, *Les Parfums*, hym. XVII, LXXXIII.

qui répond à la forme grécisée *tos* est le dravidien *ti* signifiant « feu ». Les premiers pontifes du Feu et de la Terre avaient monopolisé tous les métiers lucratifs et créé, pour protéger ces métiers, des divinités secondaires, émanations des deux grands principes théogéniques initiaux. Une divinité de ce genre fut Athéna, *mille dea operum*, dont une des principales fonctions était de protéger les prêtres tisseurs. Comme patronne de ces ouvriers sacrés, qui étaient les mystérieux et industriels Telchines, Titans inventeurs des arts utiles, elle tisse, Τελεχίτινα, la tunique de pourpre que Jason donne à Pélée vainqueur au jeu du stade par la rapidité de ses pieds (1). D'après Homère, elle tissait la toile (2). Or *Thanatos* est identiquement le même mot que *Athéna* pour *Tathéna* avec la chute si fréquente de l'initiale; c'est une manière d'anagramme par le changement de la syllabe finale en pénultième. *Thanatos* et *Athéna* issus du même principe, créés pour les mêmes besoins sacerdotaux, avec des destinations diverses répondant à des monopoles différents de la caste des prêtres, ne sont que des dédoublements subséquents de la divinité originelle complexive, comportant les deux sexes, « *sive deus sive dea*, » selon l'expression invocatoire des Romains. C'est ce qui explique pourquoi les deux noms ont les mêmes radicaux et une même signification bien que différant par la forme, signification rappelant précisément les attributions lucratives des sorciers qui avaient inventé les entités qui les portaient et dont l'une était un mâle et l'autre une femelle, ce qui était en rapport étroit avec la dualité sexuelle de la première conception divine.

Cette déesse Athéna (3) devait sa venue au monde aux prêtres du Feu et de la Terre, origine prouvée par l'époète Platon, lorsqu'il dit, en s'entourant de toutes les précautions de vague et d'obscurité qu'imposait le secret redoutable des mystères, que l'Athènes pélasgique, qui portait le nom de la déesse, « fut formée d'une semence empruntée à la Terre et au Feu ».

Il semble bien qu'une civilisation antépélasgique a pénétré en Italie avant que de se répandre en Grèce, ce qui revient à dire que les Pélasges doivent avoir occupé tout d'abord la péninsule

(1) ORPHÉE, *Argonautique*.

(2) HOMÈRE, *Iliade*, ch. VIII, v. 386.

(3) Le surnom d'Athéna, γλαυκῶπις indique bien une divinité infernale des antres de sorciers, une déesse de l'empire de la nuit. Le radical est γλαυξ « chouette », l'oiseau nocturne des incantations magiques. En sanscrit la « chouette » est *nicādarśin*, mot-à-mot : « qui voit la nuit », ou *nyctalope*. La couleur des yeux de la chouette a fait γλαυκός, teinte verdâtre bleutée.

italique avant que d'aller s'établir au sud de la chaîne du Pinde. On ne peut entrevoir leur établissement, très limité, qu'en Arcadie. Tout cela pour beaucoup de raisons trop longues à énumérer ici. Mais on peut cependant, à l'appui de cette manière de voir, remarquer que la langue des Italiotes Latins est bien plus près que le grec des sources dravido-védiques et que les monuments mégalithiques, nombreux en Italie, font presque complètement défaut en Grèce. Jusqu'ici on n'a signalé qu'un groupe dolménique dans toute l'Hellade, en Morée, dans le pays de ces Arcadiens, les plus anciens habitants de la Grèce, au dire de Pausanias, qui se nourrissaient de glands et adoraient le Feu (1). Si les Italiotes ont gardé plus pures les origines philologiques, il devient clair que les noms de leurs divinités, répondant par leur essence et leurs attributions divines aux déités grecques similaires, doivent reproduire le plus exactement les appellations initiales des entités originelles. Et il en est vraiment ainsi.

La réplique italo-étrusque d'Athéna est *Minerva* pour les Latins, *Mênerja* pour les Étrusques. *Min* ou *Mên*, premier terme de ces noms, est le dravidien *mîn* « briller », qui est une désignation glorieuse dont les primitifs illustrèrent leur grande déesse Terre « mère des dieux et des hommes (2) ». La seconde partie du nom, *er*, prouve que cette *Mên* initiale était bien la Terre : c'est le dravidien *ér* « charrue ». En breton, *éro*, anciennement *erj* ou *erv*, est le « sillon tracé par la charrue ». Il faut remarquer ces anciennes formes répondant, la première, avec l'*f*, à la terminaison *ja* des Étrusques et la seconde, avec le *v*, à la terminaison *va* des Latins.

Les premiers adorateurs de la Terre, en effet, ne conçurent pas cette divinité tellurique au point de vue cosmique, mais au point de vue de sa force de production. Pour eux, sa fonction était de produire et de nourrir; elle était « la nourrice du genre humain, à la large matrice », ainsi que les Indiens comprennent le rôle de la Cérés indouiste, Parvati-Dourga. Elle était le sol fécond travaillé par la charrue, idée rendue par Orphée : « déesse large, fertile en toutes choses »; et par Ovide : « Cérés a, la première, labouré la terre avec la charrue recourbée; la première, elle donna aux peuples des fruits et des aliments plus doux. » C'est l'Ops des Italiotes. Pour les Mœotiques galactophages, elle devint la « vache » généreuse nourrice

(1) Dans le temple de Pan arcadien, à Acacésium, un feu perpétuel brûlait, comme dans le sanctuaire de Vesta, à Rome.

(2) ORPHÉE, *Les Parfums*, hym. XXV.

qui donne son lait, la Gô des Védiques, la Γῆ μητηρ d'Éleusis et de Thèbes, la Gaïa hésiodique. Une de ses filles, par dédoublement, fut, chez les Grecs, *Héra* dont le nom reproduit la racine dravidienne *ér* (1), la Junon (2) des Latins, « la femme mère des dieux et des hommes », comme la grande Mère des hymnes orphiques. Héra Boôtis « aux yeux de vache » était représentée, à Mycènes, par une tête de vache (3) et figurée par un cône de pierre, rappel de l'ithyphallisme complexe originel, sur les monnaies de Céos (4).

La Cybèle phrygienne, à Pessinunte, était une pierre noire de forme conique, que les Romains transportèrent dans leur cité, avec sa suite de prêtres galls débauchés. Les Germaniques et les Kimrys conservèrent l'épithète des origines dans sa pureté en appelant la Terre *Herth* (5); l'allemand moderne donne *erde*, l'anglais *hearth*.

Minerve, fille immédiate de Men, dans le principe, fut bien assimilée à la « Terre » dont elle avait les attributions : c'est elle, *agraulos*, qui, se substituant à ses créateurs et prêtres Telchines, invente la charrue de bois et, plus tard, au soc de fer, lorsque « la race du blanc acier fut née », à la période kronienne (6). Après cet exposé, nous pensons être en droit de traduire *Minerva* par « la brillante labourée » et par extension « la brillante qui nourrit (7) ». Quant à la syllabe *fa* pour la forme étrusque et à la syllabe *va* pour la forme latine, c'est le suffixe védique *va* qui spécifie l'origine (8).

Donc, si on enlève du nom de la déesse la deuxième partie qui est qualificative, reste l'appellation radicalement primitive qui servait, tout d'abord, à la désigner, soit *Mên* « la brillante ».

Les mythes relatifs à la Terre, la Cybèle des Phrygiens, la Déméter des Grecs, la Rhéa des Italiotes, la Cérés des Latins, dernier

(1) En dravidien, le nom des bovidés est *ér*.

(2) Le nom de *Junon* n'est autre chose que la transcription du sanscrit *yonî*. La traduction en français est décevantement impossible. Le latin donne *cunnius*.

(3) SCHLIEMANN *Mycènes*, p. 329.

(4) QUATREMÈRE DE QUINCY, *Jup. olymp.* p. 11.

(5) TACITE, *Germania*, XI.

(6) HÉSIODE, *Théogonie*.

(7) Il semble bien que cette conception de fécondité, de production et d'alimentation ait été comprise et rendue, dès les temps lointains de l'âge du renne, par les artistes qui sculptèrent des figurines féminines au ventre proéminent, indiquant un état de grossesse, aux parties sexuelles exagérément accusées et aux seins rebondis gonflés de lait. (A. DE PANIAGUA, *Les origines celtiques*.)

(8) Remarquer la forme latine archaïque *arva* pour *arvum* « terre labourée ».

nom qui, sous une autre forme, reproduit le sens de *Mên* « la brillante », venant du dravidien *sêr* « briller (1) », indiquent, avec précision, que cette déesse tellurique était, au début, essentiellement spéléenne. Tout d'abord, nous signalons ce fait précis que le nom de *cavernes* où elle vit et agit ne veut pas dire autre chose que « cave de la charrue » ou mieux de la « Terre », sens étendu que l'on saisira très facilement après les explications étymologiques que nous venons de donner.

Examinons maintenant les aventures mythiques de la déesse Terre à laquelle les auteurs anciens donnent le surnom de *chthonia* (2), aventures qui, pour la plupart, se déroulent dans des cavernes, j'allais dire des dolmens.

Cybèle *Profunda*, amante désespérée, traîne dans son antre caverneux le pin sous lequel Attis s'est émasculé (3). Gaïa enfante les Cyclopes Brontès, Stéropès et Argès qui habitent les cavernes des monts de la Foudre (4). Cérès violée par Neptune quitte l'Olympe et va cacher sa honte dans une caverne. Gaïa cache le fils de sa fille Rhéa, Zeus, qui vient de naître, dans une caverne du mont Argaios, pour le soustraire à la voracité du Kronos. Déméter résidait dans un abri souterrain au sommet du Thaumasion où seules ses prêtresses pouvaient pénétrer (5). Pausanias (6) nous dit qu'à Mégare, existait le plus ancien sanctuaire de Déméter, en Grèce, au dire des habitants de cette ville, un *mégaron*. Et F. Lenormand ajoute que *mégara* était le terme consacré pour désigner les sanctuaires souterrains des divinités chthoniennes (7). On pourrait multiplier les exemples. En définitive, cette entité divine primordiale a été adorée, sous un angle très déformé, dans l'antiquité historique par les Lydiens de l'Anatolie phrygienne qui la changèrent en un dieu lunaire mâle, mais, par un rappel de l'idée initiale, conçurent ce dieu Mên comme dispensateur des richesses terrestres. Dans la mythologie protohistorique la déesse Terre n'était-elle pas la déité de cette mystérieuse ville de *Méné* qu'on regardait comme sacrée

(1) L's dravidienne se mute en *c* latin; ex. : dravid. *sêl* « courir », latin *celer* « rapide ». En grec elle se mute en *x*; ex. : *κῆλη*; « course ».

(2) Une déesse du Schlesvig, que l'on a identifiée avec la Terre, s'appelait *Nerthus* la « Souterraine ». (S. REINACH, *Orpheus*, p. 192.)

(3) ARNOBE, *Adv. nat.*, V., 7.

(4) HÉSIODE, *Théogonie*.

(5) PAUSANIAS, VIII, 36, 3.

(6) PAUSANIAS, I, 39, 4.

(7) *Dict. des ant. gr. et rom.*, mot *Cérès*.

et que respectèrent les farouches guerrières amazones (1)? *Men*, « la brillante » qui finit par représenter l'éclat lunaire et par se confondre dans la mythologie grecque avec Séléné, lorsque les croyances primitives se furent transformées, avait pour sanctuaire des antres souterrains, avant qu'on eut commencé à construire des temples (2) dans cette Arcadie qui paraît bien avoir été un des premiers habitats des Pélasges « fils du chêne » qui vinrent s'établir dans la Morée.

Les divinités primitives, d'une façon générale, ont habité des demeures chthoniennes. Le Pan grec, réplique du Pennu des Dravidiens, du Pen des Celtiques, n'avait pour s'abriter que les grottes des montagnes (3), et Apollon Païan, prophétique et médicastre, aux deux cornes, agreste (4), qui présidait aux épouvantements de l'autre de Trophonios, avait, comme Pan, une grotte pour demeure, au flanc de l'Acropole d'Athènes (5). L'antique Diane, la Janitrix des demeures sacrées des magiciens de la Colchide, était adorée, sous l'aspect d'Hékate *canicida*, dans le Zérinthion caverneux de Samothrace, au milieu des hurlements de douleur des chiens sacrifiés. Vénus Zérinthia résidait dans le même sanctuaire souterrain ébranlé jusqu'en ses assises profondes par les retentissants éclats des sombres mystères kabiriques. C'est dans une caverne de Taman que Vénus (6) Apaturos (7) cache Hercule qui tue un à un les Titans qui poursuivent la déesse (8).

Mais les divinités n'habitaient pas seules les antres. Leurs serviteurs, leurs *προπολοί*, en un mot, leurs prêtres y habitaient aussi.

(1) DIODORE DE SICILE, liv. III, par. 53.

(2) PORPHYRE, *De antr. nymph.*, 20.

(3) ORPHÉE, *Les parfums*, hym. X.

(4) ORPHÉE, *Les parfums*, hym. XXXIII.

(5) CAVVADIAS, *Revue encyclop.*, 15 mars 1897.

(6) *Vénus* a le sens de la « brillante »; *ven* est le dravidien *vin*, *vél* conjoint de *min* « briller ». En tamoul, *Velli* est le nom de la planète Vénus.

(7) *Apaturos* veut dire « celle du fromage », ou, plus explicitement, « celle qui protège la fabrication du fromage ». *Ἀπα* est euphoniement pour *ἀπό*, préposition ayant le sens de « du genre de, de telle profession »; la seconde partie du nom est simplement *τυρός* « fromage ». Quelque singulière que puisse paraître cette épithète de la déesse, elle s'explique très rationnellement si l'on veut bien considérer que le sanctuaire où on l'adorait était situé en plein pays des Galactophages scythiques qui se nourrissaient de lait et de fromage. D'ailleurs, cette interprétation est nettement confirmée par le nom de la ville où s'élevait le temple de cette divinité : *Phanagoria*. Ce nom est purement sanscrit et signifie la ville « de la bergère qui écrème le lait ». Les radicaux sanscrits sont : *phāna-yāmi*, causatif de *phān* « écrémer le lait », et *gīraz* « bergère qui garde les vaches ».

(8) STRABON, liv. XI, ch. 11, par. 10.

Les Kurètes « sauvages et prophétiques compagnons de la Mère de la montagne » « qui se réjouissait des hurlements horribles des hommes » (1), résidaient dans des demeures souterraines (2) comme les nymphes, « qui se réjouissaient d'habiter des antres et des cavernes » (3), telles la prestigieuse magicienne Circé et la grande amoureuse Calypso. Les Koribantes « fils de la Terre », d'après Strabon, servaient Cybèle, la déesse des cavernes (4) et mère des monts. Les cyclopes hiérodoules d'Héphaistos, le forgeron chthonien, avaient pour abris les antres des monts Cérauniens (5). Platon, dans le dialogue de Critias, dit que les prêtres de la primitive Athènes pélasgique résidaient dans des habitations construites autour des sanctuaires de Minerve et de Vulcain. Diodore de Sicile en dit autant en parlant des pontifes de Zeus Triphylien, dans l'île de Panchéa (6). Les sorciers médicastres d'Épidaure et de l'antre de Trophonios avaient leurs demeures dans l'enceinte sacrée.

Cette habitude générale propre aux dieux primordiaux d'avoir pour temples des cavernes, ne peut trouver son initium que dans une très vieille croyance fondée sur des coutumes culturelles spéleennes très archaïques elles-mêmes, et remontant aux époques reculées où la première religion shamanesque s'imposa à l'esprit superstitieux des hommes, et qui fut conservée à travers les âges par une survivance mythique que rien ne put détruire, ni les fables enjolivées des mythologies antiques, ni le raisonnement des philosophies de la Grèce et de Rome.

Toutes ces explications indispensables étant données, nous arrivons à notre conclusion qui est que la deuxième partie du mot *dol-men*, soit *men*, est le nom de la déesse Terre toute primitive, et, avec les bases étymologiques fournies pour le premier membre

(1) ORPHÉE : *Les parfums*, hym. XXX. — Les hurlements, qui réjouissaient la grande déesse tellurique, n'étaient pas les hurlements des mortels, mais ceux de ses prêtres-chiens *Kurètes*. Ce nom vient du dravidien *kura*, qui veut dire « pousser des hurlements », qui a produit le sanscrit *kurkura* « chien hurleur », de la racine dravidienne *kur* « crier » redoublée intensivement. Les premiers sorciers étaient de grands vociférateurs, et, notamment, les Kurètes.

(2) Rhéa confie aux Kurètes, Zeus, qu'elle cache dans un antre du mont Argaios.

(3) ORPHÉE, *Les parfums*, XLVIII.

(4) *Dict. des antiq. grec. et rom.*, p. 1679, tom. I.

(5) ESCHYLE, *Prométhée enchaîné*, v. 450-453. — PLATON, *des Lois*, liv. III.

— HOMÈRE, *Odyssée*, v. 270-276.

(6) *Pan-chéa*, Παν-χέα, « retraite cachée de Pan ».

du mot, soit *dol*, que le vocable entier signifie « abri de Mén ». Dans le cas particulier des dolmens du *plutonium* de Karnak, ces monuments sont assimilables aux δόμοι homériques d'Aïdès et aux *argilla* de l'Averne, autre *plutonium* italote : « demeures » de la Terre envisagée sous son aspect infernal et psychopompe et, par extension, de ses prêtres préposés aux funérailles et aux rites du culte mortuaire en même temps que vaticinateurs de son oracle. Car la Terre fut, à l'origine, la diseuse de bonne aventure par excellence, la première divinité fatidique du temple de Delphes, « nombril du monde », dont, plus tard, Apollon s'empara. Malgré, d'ailleurs, les multiples transformations que subit la divinité de l'aurore de la pensée religieuse se dégageant du fétichisme et de l'animisme totémique, déité qui présidait à tout, à la fécondité, à la vie et à la mort, elle conserva à travers les âges, par certains côtés de son tempérament divin, des attributions funèbres (1). Certains des sacrifices que l'on offrait à Gaïa accusent nettement un caractère de commémoration des morts (2).

On a soutenu que le mot *dolmen* était un mot moderne. Moderne au point de vue scientifique, soit, puisque les études préhistoriques sont récentes. Il n'en est pas moins vrai que Legrand l'emploie dans un mémoire lu à l'Académie des Arts et des Sciences, le 7 ventôse an VII, en s'appuyant sur le texte de Théophile Malot Corret de la Tour d'Auvergne; que du Cange, au xvii^e siècle, donne *dolumen* (3); que le *Glossaire d'Isidore de Séville*, au viii^e siècle, mentionne *dolumen* traduit par *delubrum* qui veut dire « temple » (4); que, enfin, Roget de Belloguet confirme l'âge du mot qu'il assimile à *dolmen* (5).

Isidore de Séville, en donnant au vocable *dolumen* la signification de « temple », était vraiment dans la vérité. S'inspirant d'une survivance plus jeune, et, sans doute, non encore trop obscurcie, il

(1) PRELLER, *Grec. Myths.*, tom. I, p. 501.

(2) HÉSYCHIUS, *Genesisia*. — De petites statues plates d'une déesse nue, en marbre, ont été découvertes dans des tombes datant de l'an 2500 av. J.-C. S. Reinach (*Orpheus*, p. 113) dit que ces figurines, qui ramènent la pensée vers les statuette de Beaulieu et de Brasempouy, sont peut-être des images de la Terre-Mère hospitalière aux morts.

(3) Du Cange, se trompant, transforme *dolumen* en *dolamen* et corrige *delubrum* en *dolabrum* « hache ». Le terme *dolumen* n'en existait pas moins puisqu'il était discuté.

(4) CICERO, *De nat. deorum*, III, 48. — VIRGILIUS, *Æneidos*, ch. IV, v. 563.

(5) ROGET DE BELLOGUET, *Glossaire gaulois*. Appendice, p. 240, mot : *dolumen*.

donnait aux dolmens leur véritable destination de sanctuaires. Les modernes, ayant perdu le fil de la tradition et ayant découvert dans ces monuments des ossements de magiciens ensevelis dans les demeures sacrées, comme les prélats chrétiens dans les églises, ou bien encore les restes des victimes de consécration, ont coupé au plus court et se sont hâtés d'en induire que les dolmens étaient des sépulcres.

Quoi qu'il en soit, est-il possible d'admettre que les Armoricains de toutes les époques n'aient pas eu un vocable pour désigner des monuments aussi apparents que les dolmens couverts de leur terre ou dégagés, lesquels devaient forcément arrêter les regards des hommes qui vivaient dans leur voisinage et, bien mieux, sollicitaient, sous l'effort impérieux de l'attraction du merveilleux, l'attention de l'esprit de ces hommes naïfs, par toutes les légendes qu'ils comportaient et toutes les superstitions dont ils étaient le principe? Ces légendes et ces superstitions sont, d'ailleurs, comme autant de preuves de l'intérêt et de l'importance que l'on devait attacher aux dolmens. Comment, dès lors, n'y aurait-il pas eu un nom pour les désigner? Elles prouvent, en outre, la destination religieuse des édifices dolméniques sacrés comme sanctuaires chthoniens et demeures sacerdotales où, à côté de ses prêtres, résidait une divinité à laquelle l'invincible ténacité des croyances primitives force encore à rendre un hommage posthume et vivace, pour ainsi dire culturel par les formes qu'il revêt et les pratiques bizarres qu'il impose, hommage dont les religions subséquentes n'ont pu arriver à anéantir la coutume, persistant à travers les siècles accumulés, malgré les rigueurs, les objurgations et tous les efforts répétés (1).

(1) En Bretagne, pour acquérir une grande vigueur amoureuse, les hommes placent leur appareil viril dans des pierres creusées antiques qui portent dans le pays le nom de « pierres à bassins ». — « Dans les vallées pyrénéennes on trouve ces pierres sacrées le plus souvent au bord des fontaines, simples blocs de granit porphyroïde ou amphibolifère, abandonnés sur la montagne par le glacier quaternaire, et ayant autrefois servi à des usages qu'il n'est plus possible de préciser. Quelques-uns de ces blocs sont des pierres à bassins. Elles sont, toutefois, presque toujours brutes, présentant rarement quelque chose qui les distingue des autres grosses pierres éparses sur l'Espiaut. Il en est beaucoup parmi elles qui passeraient inaperçues de l'observateur, si les traditions locales et la vénération des habitants ne les signalaient à son attention. Dans la profonde vallée de Labroust, creusée au cœur de la chaîne des Pyrénées, loin de tous les courants de civilisation, ces superstitions des âges évanouis se sont maintenues avec une énergie telle que, dans plusieurs villages, notamment à Portet, à Jurevielle, elles se mêlent intimement aux croyances

Certainement donc les Celtes avaient un nom pour désigner le monument dolménique et ce nom que les vieux paysans de Bretagne emploient encore est *tolmine*. Or, sans qu'il soit besoin d'insister, on peut facilement se rendre compte que cette forme, bien mieux encore que celle de *dolmen*, correspond très exactement à notre étymologie. *Tol* pour *dol* « abri couvert » répond à la racine dravidienne *tol*, et *mine*, à son tour, répond très immédiatement à l'autre racine dravidienne *mîn* « briller ». Il est facile de saisir que cette forme celtique *mine*, si elle se juxtapose exactement à la forme dravidienne *mîn*, s'éloigne, avec évidence, du radical breton que l'on a donné comme second terme du mot *dolmen*, soit *méan* « pierre » dans le pays de Galles, *maen* et *men*, seulement dans quelques dialectes en usage hors du pays de Léon, pays où est parlé le breton le plus pur.

Strabon (1), d'après Artémidore, dit : « Une des îles situées sur les côtes de la Bretagne possède des cérémonies religieuses rappelant tout à fait les rites du culte de Cérès et de Proserpine, à Samothrace ». Cette île paraît bien être l'île de Gavr'inis où se trouve un immense dolmen dont la galerie en montée douce vers la *cella* terminale reproduit exactement le dispositif des galeries d'accès vers l'*adyte* à Éleusis et à Samothrace (2). Cette Cérès et cette Proserpine de Bretagne, mère et fille, paraissent répondre à la Mên et au Thanatos archaïques, principe et succédané.

En Grèce, près d'Hermioné, sur le mont Pron, s'élevait le temple vénéré de *Demeter chthonia*. A l'occasion des grandes fêtes que l'on y célébrait tous les ans, à époque fixe, les fidèles amenaient de nombreuses bêtes à cornes qui, en procession, étaient conduites au sanctuaire et sacrifiées (3). Cette cérémonie, avec l'offrande du bétail et la procession, n'est-elle pas reproduite tous les ans à Karnak,

du catholicisme. En vain les prêtres les combattent en chaire, ils n'ont pas réussi à les extirper de tous les cœurs. En vain ils font secrètement détruire les pierres, vestiges de ce paganisme persistant, et surtout celles près desquelles se donnent rendez-vous les jeunes gens et les jeunes filles. Les habitants, lorsqu'ils surprennent les ouvriers, s'ameutent et empêchent l'œuvre de destruction. Quand on a pu l'accomplir sans éveiller leur attention, ils rassemblent les débris, les remettent en place et continuent à les entourer de vénération. Il faut disperser au loin les débris de la pierre sacrée pour voir cesser le culte dont elle était l'objet; l'endroit où elle était demeure sacré, et quelquefois les prêtres y plantent une croix pour faire bénéficier la religion du respect traditionnel voué au lieu. » (Alex. BERTRAND, *La rel. des Gaulois*, p. 46.)

(1) STRABON, Liv. IV, ch. IV, par. 6.

(2) Alex. BERTRAND, *La rel. des Gaulois*, p. 218.

(3) PAUSANIAS, II, 35, 3-7.

depuis un temps immémorial? Les paysans des environs viennent en procession avec des vaches, des veaux, des bœufs qu'ils n'offrent plus à la Mên-Déméter « aux cornes de vache », mais à saint Cornély dont le nom est trop bien approprié pour n'avoir pas été forgé en vertu d'une survivance obscure, mais indestructible, rappelant le culte oublié des premiers pontifes de la race celtique (1)!

(1) La coutume que les pèlerins qui viennent à Karnak ont d'offrir à saint Cornély des bestiaux vendus au profit de l'église par les soins du conseil de fabrique, est bien probablement la répercussion lointaine de l'usage que les Celtiques qui se rendaient aux fêtes de la Grande Mère avaient de présenter à leur divinité des bêtes en offrande. Au sujet de cette transformation des usages, des fêtes et des rites dolméniques au profit du christianisme, voici la doctrine de Grégoire le Grand : « Quand vous serez arrivés auprès de notre frère Augustin, dites-lui qu'après avoir longtemps examiné en moi-même l'affaire des Anglais, j'ai pensé qu'il faut abattre, non pas leurs temples, mais les idoles qui y sont. Il faut faire de l'eau bénite, en arroser les sanctuaires payens, dresser des autels et y mettre des reliques; car si les temples sont bien bâtis, il faut les faire passer du culte des démons au service du vrai Dieu, afin que cette nation, voyant que l'on conserve les lieux auxquels elle est habituée, y vienne plus volontiers; et parce qu'ils ont l'habitude de tuer beaucoup de bœufs en sacrifiant aux démons, il faut leur établir des solennités à propos de la dédicace des églises ou des fêtes des martyrs. Qu'ils fassent des feuillages autour des temples changés en églises et qu'ils célèbrent la fête par des repas modestes. Au lieu d'immoler des animaux au démon, qu'ils les tuent pour les manger et rendent grâces à Dieu qui les rassasie, afin que leur laissant quelques réjouissances sensibles on puisse leur insinuer plus aisément les joies intérieures, car il est impossible d'ôter à des esprits durs toutes leurs coutumes en même temps. On ne monte point à un lieu haut en sautant, on s'y élève pas à pas. » (Lettre de saint Grégoire le Grand, Extrait de *La rel. des Gaulois*, par Alex. BERTRAND, p. 113.)

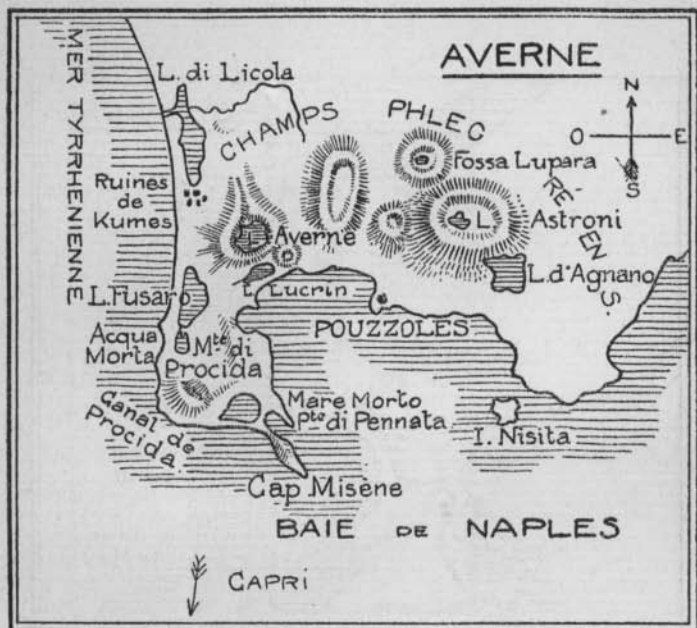
La presqu'île italienne baignée à l'est et au sud par les eaux de la baie de Naples et, à l'ouest, par la mer Tyrrhénienne, constituait, dans les temps historiques, un *plutonium* que décrit minutieusement Strabon (1). Cette presqu'île qui a été l'Averne italiote était barrée, au nord, par une zone volcanique où se creusaient de nombreux cratères, les uns encore mal éteints, d'autres transformés en lacs, tels le lac Averne où Virgile plaçait l'entrée des Enfers, le lac Astroni et un troisième plus petit dans la Fossa Lupara. D'autres lacs, celui d'Agnano et la série des grands étangs parallèles aux rivages maritimes complétaient le système lacustre des Champs phlégréens : le fameux lac Lucrin célèbre par ses huîtres si appréciées par les gourmets romains, et dans lequel se déverse un mince ruisseau dont les anciens ont voulu faire le Styx; plus au sud, à l'extrémité de la péninsule, le lac dit Mare Morto séparé du canal de Procida par une étroite bande de sable; en remontant au nord, sur le versant thyrrénien, le Fusaro dont on a fait l'Achéron et qui communique avec la mer par un ruisseau au cours lent, l'Acqua Morta qui passait pour être le Cocyte; enfin, tout au nord, le lac di Licola.

L'extrême pointe méridionale de la presqu'île est le cap Misène, et, lui faisant face, vers le nord, orienté au sud-est, resserrant la petite baie de Misène dont l'ouverture donne dans la baie plus considérable de Pouzzoles, s'avance le promontoire terminé par la pointe de Pennata.

Dans ce territoire infernal, se trouvait Cumes où la Sibylle rendait ses oracles et composa les livres fatidiques qui renfermaient les

(1) STRABON, Liv. V, chap. IV, par. 5. (Trad. A. Tardieu, t. I. p. 406-407.)

destinées de Rome. Au dire d'Éphore, c'était un ancien lieu de séjour des Cimmériens. C'est là une erreur évidente puisque les Cimmériens étaient un peuple mœotique et que l'histoire n'a conservé aucun souvenir, même mythique, d'une incursion qu'ils auraient faite en Italie. Mais cette confusion de l'historien grec s'explique par une abscence réminiscence et prouve que, tout au moins, par survivance confuse et inconsciente, les anciens avaient comme une notion de la



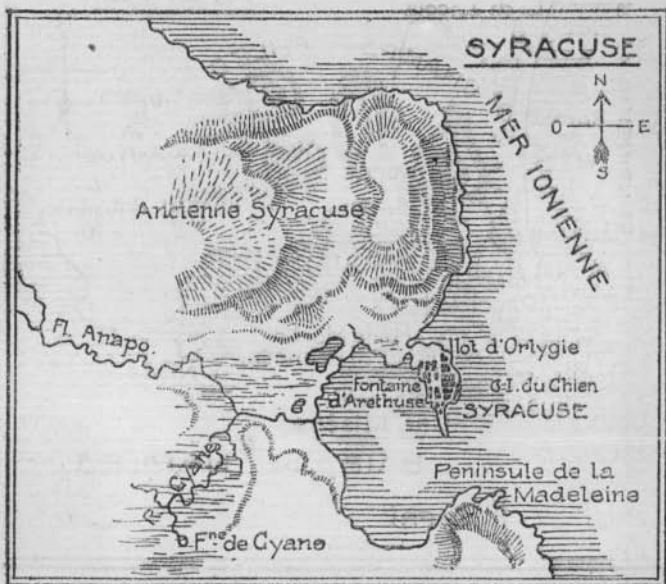
réalité d'un premier *plutonium* cimmérien abandonné dont la souvenance obscurcie avait traversé les âges millénaires.

Au sud de l'Averne, de l'autre côté de la baie de Naples, s'élevait au-dessus des eaux l'île de Caprée ou « de la Chèvre », la moderne Capri, dans les grottes de laquelle on trouva des haches polies néolithiques, des *céraunies*, que des savants de la cour d'Auguste déclarèrent être des armes des anciens héros (1).

Un autre *plutonium* existait certainement en Sicile avant la fon-

(1) SUÉTONE, *Augustus*, 72.

dation de Syracuse. Son emplacement comprenait les dernières pentes du plateau élevé où devait naître la cité dorienne et les plaines en prolongement, la longue presqu'île où coulait la fontaine Aréthuse et où se trouve aujourd'hui la cité moderne, bien petite héritière de la grandiose splendeur de son aïeule fondée par Archias. Vers le sud-ouest, le territoire plutonien englobait encore, bien sûrement pour satisfaire aux exigences topographiques consacrées, les marais traversés par la rivière Anapo, et, plus au sud, par un



cours d'eau qui prenait sa source dans la fontaine *Cyane* ou la « bleue ». Ce *plutonium*, comme celui de l'Averne, était situé sur les rives d'une baie circonscrite par deux promontoires : ici, c'est au nord, la presqu'île de Syracuse, ou îlot d'Ortygie, au sud la péninsule de la Madeleine.

Les détails de la configuration topographique répondent, point par point, à ceux qui caractérisent le *plutonium* de l'Averne. La presqu'île syracusaine qui s'allonge, vers le sud, dans la mer, correspond à la presqu'île italote qui se termine, également au sud, par le cap Misène. Les marais où coule l'Anapo, au nom tamanien,

correspondent au système de lacs, d'étangs et de lagunes qui existe dans les champs phlégréens de la Campanie.

Déjà nous saisissons que le site d'un domaine consacré à Pluton devait satisfaire, par ses dispositions spéciales et définies, à certaines exigences voulues, et nous ne pouvons entrevoir la raison d'une telle obligation, pour ainsi dire rituelle, que dans un souci impérial qui faisait que, pour créer un centre plutonien, il importait au premier chef, que la nature de l'endroit choisi reproduisît le dispositif topographique, devenu sacré, du pays où s'éleva le premier *plutonium*.

Ce premier canton infernal fut la presqu'île de Taman avec la

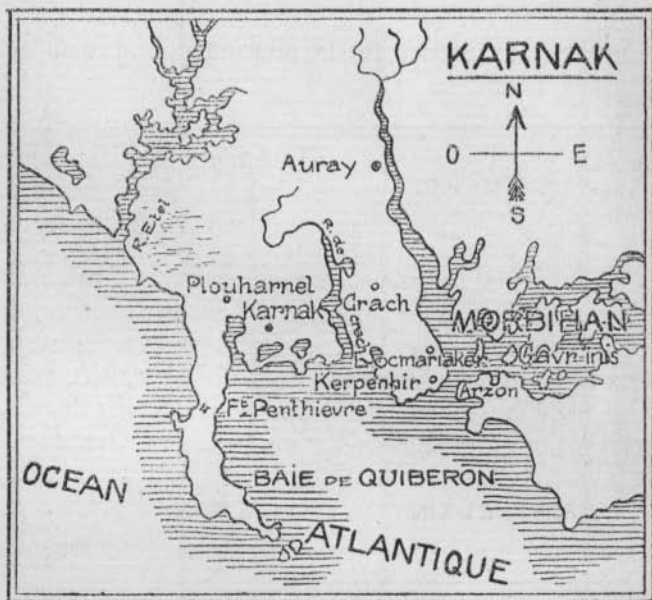


côte orientale de la mer d'Azov et les *plutonia* de l'Averne et de Syracuse n'en furent que des copies géographiques.

La grande presqu'île de Taman, région essentiellement volcanique, aux côtes profondément découpées, est parsemée de lacs et d'étangs nombreux. Elle est baignée, au sud, par le Pont-Euxin, à l'ouest, par le Bosphore cimmérien et, au nord, par le Palus Mœotis ou mer d'Azov. Elle se subdivise, au couchant, en deux presqu'îles secondaires qui s'effilent en de très minces bandes de terre enserrant étroitement la baie de Taman, comme, plus largement, en Italie, les promontoires qui se terminent, l'un par le cap Misène, l'autre par la pointe de Pennata enserrant la baie d'Averne; comme, en Sicile,

la presqu'île où s'élève Syracuse et l'avancée de la Madeleine enserrant la baie où se déverse l'Anapo. Les nombreux lacs et marais tamaniens et mœotiques traversés par les divers bras de la Kouban ont pour réplique les lacs des Champs phlégréens et les marais syracusains où coulent l'Anapo et la rivière « bleue », Cyane, qui porte un nom infernal (1).

Eh! bien, le territoire de Karnak, avec la presqu'île de Locma-



riaker reproduit exactement cette topographie consacrée. Cette dernière presqu'île et celle de Quiberon sont comme deux bras tendus des deux côtés de la baie de Quiberon. C'est donc la reproduction de la configuration des baies de Taman, de Syracuse et de l'Averne. Je retrouve les inévitables lacs et marais des *plutonia* mœotique, italien et sicilien dans le bras déchiqueté de la rivière

(1) Voir *Bulletin de la Société préhistorique de France*, t. VI, n° 9, novembre 1909.



d'Étel (1) et dans la série d'étangs marécageux qui suit la ligne Loperhet-Pénester-Étel.

Jusqu'ici je n'ai envisagé que les grandes lignes de la configuration géographique des quatre sites que l'on peut considérer comme ayant été consacrés à Pluton ou, tout au moins, à une divinité infernale initiale, lieux de rites mortuaires où résidaient des prêtres sorciers vaticinateurs et nécropompes. Il convient maintenant d'entrer dans certains détails qui feront encore mieux saisir l'affinité étroite qui unit, au point de vue de leur destination religieuse particulière, ces quatre cantons sacrés.

Les anciens ont placé le fleuve des Enfers, l'Achéron, un peu partout. Sans vouloir développer ici une thèse facile à soutenir, je me bornerai à dire que le véritable Achéron primitif était le bras méridional de la Kouban, comme le bras septentrional de ce fleuve était le Styx qui se déversait dans l'immense marais azowien, *Stygia palus*. Je n'en fournirai qu'une preuve empruntée à Orphée (2). Le poète dit que les Argonautes, après avoir visité les *Mœotiens*, les *Sauromates* et les terribles *Arismapiens* « qui habitent autour du marais mœotique », tirent leur navire à la corde, rencontrent les *Cimmériens* et arrivent à l'embouchure de l'Achéron (3). Tous ces peuples sont, sans conteste possible, des peuples scythiques et mœotiques, et puisque les Argonautes parviennent à l'embouchure de l'Achéron immédiatement après les avoir visités, c'est que ce fleuve se trouvait à proximité du pays où habitaient ces populations hyperboréennes. Si on suit la succession des territoires que leur assignent les auteurs de l'antiquité, après les Cimmériens, on trouve, par force, la Kouban qui tombe dans la baie de Kisiltasch, comme l'Anapo tombe dans la baie de Syracuse, comme la rivière de Crach tombe dans la baie de Quiberon.

Que signifie le nom du fleuve Achéron? F. Durrbach (4) donne

(1) *Etel*, sk. *atala* « profond ». Chez les Védiques c'était le nom du premier enfer.

(2) ΟΡΦΗΕΕ, *Argonautique*, v. 1074 à 1240.

(3) ΟΡΦΗΕΕ : « Nous quittâmes les Cimmériens, et, toujours en trainant avec peine notre vaisseau, nous arrivâmes à un promontoire et à un golfe où le fleuve Achéron se précipite dans la mer. Le peuple de ces contrées est une race juste entre toutes les autres (comme tous les peuples sacrés amis des dieux de l'Hyperborée). Quand un homme meurt, une barque suffit, car l'âme traverse aussitôt l'Achéron près duquel sont les cités et les portes impénétrables des Enfers et la foule des songes. »

(4) *Dictionnaire des antiquités grecques et romaines*, tome III, p. 495.

pour étymologie $\xi\chi\epsilon\zeta$ « chagrins » (1). Or le breton *Crach*, si on s'en rapporte à la source du sanscrit, père ou frère du celtique, a le même sens. N'est-il pas proche parent du sk. *kracca* « affligé » dont on peut trouver la racine dans *krad* « pousser des gémissements »? L'*Anapo*, fleuve du *plutonium* sicilien, porte une désignation absolument semblable à celle du cours d'eau qui a donné son nom à la ville turque bâtie à son embouchure et qui limitait au sud-est le domaine infernal de Taman, l'*Anapa* ou la rivière « sans eau », du sk. *an* privatif et *ap* « eau », ainsi que sont les rivières de l'Abkhasie (2).

Les enfers des Mœotiques étaient entourés d'une enceinte sacrée formidable, dont Cerbère gardait les portes, et que nul ne pouvait franchir sans avoir accompli les purifications prescrites, ou s'il n'avait payé un droit d'entrée pour aller consulter l'oracle redoutable. Je ne peux donc ici m'empêcher de comparer les alignements de Karnak à cette enceinte infernale du Tartare, qui n'est pas une allégorie, puisque Diodore de Sicile (3), dit que les Scythes avaient coutume de construire d'énormes enceintes entourant les lieux sacrés. Je ne peux m'empêcher encore de comparer les dolmens de Karnak aux $\delta\acute{o}\mu\omicron\iota$ homériques et aux « demeures » hésiodiques de $\text{'}\text{A}\iota\delta\acute{\eta}\varsigma$ (4). Une fois de plus, je maintiens que c'étaient des antres où habitaient des magiciens en même temps vaticinateurs, médicastres et surtout nécropompes. Le territoire de Karnak, analogue, comme destination funéraire, au territoire de Gerrhus, était un canton sacré de funérailles et de sépulture, un *plutonium* où, suivant la condition du mort, on brûlait son cadavre, ou bien on l'ensevelissait sous le dallage des demeures sacrées, comme on a enterré dans les églises chrétiennes, ou encore on lui réservait les honneurs suprêmes des grands tumuli. Les grands chefs, comme en Scythie, avaient droit au monument.

(1) $\xi\chi\omicron\varsigma$, $\xi\chi\epsilon\omicron\varsigma$ « douleur, chagrin », en regard du sk. *aka* « douleur ». La syllabe terminale, d' $\text{A}\chi\epsilon\rho\omega\nu$ paraît intimement liée au thème verbal $\rho\epsilon\omega$ « couler ».

(2) ÉLISÉE RECLUS, *Géographie Universelle*, t. IV, p. 92. — Les rivières d'Abkhasie ne peuvent avoir d'utilité que pour l'irrigation des jardins. La plupart s'étalent en marécages puants et se perdent dans un humus empesté fait des débris de fougères géantes.

(3) DIOD. DE SICILE, liv. III, par. 47.

(4) Pluton était un dieu essentiellement chthonien; son nom grec d' $\text{'}\text{A}\iota\delta\acute{\eta}\varsigma$ le prouve, ne signifiant pas « invisible », comme on a voulu le dire, mais « celui qui est en dessous », venant du sanscrit *adas* « en bas », qui a produit *adara*, « celui qui est en bas », d'où le latin *infra* pour *inifara* et, finalement, le français « enfer ».

Le nom lui-même de Karnak, n'est qu'une réplique de celui de l'enfer de *Taman*, « le séjour de la noire nuit » (1), d'après Hésiode, Homère et Orphée; c'est une contraction pour le dravidien *Karnâtâgam* « pays des noirs », à côté de la ville des grands pontifes « blancs », *Vannes* la « blanche », en breton *Gwenned* du dravidien *vin* « blanc ». Je pense que l'on ne trouvera pas bizarre que des prêtres infernaux d'une succursale occidentale des Enfers cimmériens aient reçu l'appellation de « noirs », d'autant plus que les légendes locales parlent de génies chthoniens qui n'apparaissent que la nuit et que l'on appelle *Kairions*, nom qui veut dire « noirs », du dravidien *karû*, *kar* « noir ».

D'après tout ce qui vient d'être exposé, les dolmens, en définitive, auraient été des sanctuaires de la divinité initiale, la Terre, adorée sous le nom archaïque de Men. Or cette grande déesse avait un compagnon avec lequel elle était si intimement liée qu'elle a fini par se fusionner avec lui, à ce point, qu'à eux deux, ils ne fournirent plus qu'une seule entité divine connective, et nous retrouvons ce compagnon toujours à proximité des temples de la Mère Sacrée des Néolithiques. Pindare dit : « Pan (2) est le compagnon de la Grande Mère, il est comme le *chien* qui la suit (3). »

Et, en effet, nous trouvons Pan toujours placé en sentinelle avancée à côté des abris dolméniques de Mên. En face des Enfers de *Taman*, de l'autre côté du Bosphore cimmérien, s'élevait *Pantikapée* « l'ancre du feu Pan (4), » la moderne Kertsch. A l'extrémité de la presqu'île de Locmariaker se dresse le menhir de *Kerpenhir* « demeure de Pen dressé (5) » et, en travers de la presqu'île de Quiberon, en son endroit le plus resserré, on trouve le point stratégique de *Penthièvre*, et ce nom paraît bien vouloir signifier « le céleste

(1) *Taman* « pays de la noire nuit », ce qui revient à dire le « nord », du sanscrit *tamâ*, « nuit », qui a fait *tamâ-praba*, « l'enfer brûlant » des Védiques. *Praba*, est le cycle infernal de Kuvéra, régent du nord.

(2) Les Dravidiens concevaient Pan comme le Soleil-feu. « D'abord fut produite Gâya accompagnée du Feu » (*Rig-Vêda*, chap. X). Les Védiques adoptèrent donc la conception primitive des autochtones de l'Inde.

(3) PINDARE, *Pythiques*, III, 77.

(4) Du dravidien : *Pan* « Pan », *li* « feu » et *kappu* « maison souterraine ».

(5) Les anciens croyaient à la présence réelle de la divinité dans ses simulacres. — *Pen*, forme celtique de *Pan*. Les habitants du Valais adoraient le dieu Pen, d'où le nom des Alpes Pennines.

Dans le Finistère, se dresse le dolmen de *Penker*, et il est bien difficile de traduire ce nom autrement que par « demeure de Pen ».

Pan feu » (1). Confirmation : la langue de terre qui resserre, à l'ouest, l'anse du Pô, dans la baie de Quiberon, porte le nom de *Pen-ar-lé*, ce dernier mot pour *leué* ou *lué* « enfant d'une vache ». Nous croyons être donc en droit de traduire l'appellation entière par « *Pen fils de la vache* », et on sait que dans l'antiquité primitive la Terre a été assimilée à la vache génitrice et nourricière, animal symbolique. Ne peut-on pas découvrir une preuve de l'étroite parenté connective des deux principes primitifs, actif et passif, masculin et féminin, *Pen* et *Men*, dans le nom de *Penmen* qui est celui d'une localité bretonne du Morbihan, près de Tudy (2)? Le gardien fidèle de la Grande Mère monte encore la garde à l'extrême pointe du promontoire qui circonscrit, vers le nord, la baie d'Averne, cette pointe porte le nom de cap *Pennata* que nous traduisons par cap de « Pan ou Pen vagabond » (3). Orphée ne chante-t-il pas, en invoquant le dieu Pan : « viens, bienheureux vagabond » (4)? Si on s'en rapporte à l'expression pindarique qui fait de Pan le *chien* compagnon de la grande déesse tellurique primordiale, ne doit-on pas trouver, tout au moins, une indication symptomatique dans la désignation de l'île du *Chien* qui flanque le promontoire de Syracuse?

Encore, ne peut-on pas faire un rapprochement démonstratif entre l'île de Caprée ou « de la Chèvre » (5), située au sud du ploutonium de l'Averne italote et l'île de Gavr'inis ou également « de la chèvre » qui se trouve à l'est du territoire sacré de Bretagne, dans le Morbihan (6)?

(1) *Pen* « Pan », *li* « feu » en dravidien, et le breton du dialecte de Vannes, *evr* ou *ebr* « ciel ».

(2) Cette association théogamique de Men et de Pan se poursuit autant que dura l'adoration des dieux du paganisme. Sur une margelle de puits, dans les environs d'Athènes, on lit cette formule invocatoire que M. A. Legrand suppose énigmatique : $\upsilon\epsilon, \chi\upsilon\epsilon, \upsilon\pi\epsilon\rho\chi\upsilon\epsilon$, après les mots : *Pan, Mén, Salut belles nymphes*, reflétant la promiscuité native des deux entités divines initiales.

Malgré les interprétations contraires et alambiquées, nous traduisons $\upsilon\epsilon, \chi\upsilon\epsilon, \upsilon\pi\epsilon\rho\chi\upsilon\epsilon$ par *Eh! sois plein, archiplein*; $\upsilon\epsilon$ est une interjection d'excitation, $\chi\upsilon\epsilon$ et $\upsilon\pi\epsilon\rho\chi\upsilon\epsilon$ avec renforcement, sont des impératifs du verbe $\chi\upsilon\epsilon\iota\eta$ « être plein », et, en parlant d'une femelle, « être enceinte ». On peut ainsi voir que la formule s'applique parfaitement à un puits que l'on désire toujours trouver plein d'eau.

(3) *Pennu*, forme khond du *Pan* dravidien et la racine *al* « errer ».

(4) ORPHÉE, *Les parfums*, hym. X.

(5) Il n'est pas sans intérêt de remarquer qu'une des dernières étapes d'Ulysse, avant qu'il ne parvienne aux Enfers, est justement une île où les chèvres abondent. (HOMÈRE, *Odyssée*, ch. IX.)

(6) La chèvre, animal soi-disant lubrique, a été consacrée à Vénus, et cette

En définitive, laissant de côté les plutonia d'Italie et de Sicile, nous comprenons les centres dolméniques de Taman et de Karnak comme deux centres religieux occupés par des prêtres à tout faire, vaticinateurs, médocastres, artisans, et aussi chargés d'accomplir les rites mortuaires, l'armoricain étant une réplique du mœotique, mais identique à celui-ci par le site général et même par certains détails topographiques et éponymiques qui sont comme autant de contributions caractéristiques tendant, par une similitude qui ne peut être à tel point fortuite, à l'identification des deux domaines sacerdotaux.

Pour nous résumer et bien expliquer la façon dont nous envisageons la destination des dolmens, nous passons la parole à Strabon décrivant la baie d'Averne et la presqu'île délimitée par les eaux de cette baie. « Il y a autour de l'Averne, dit Strabon (1), une ceinture de hautes montagnes dont les flancs étaient autrefois couverts d'une végétation sauvage, gigantesque, impénétrable, qui répandait sur les eaux du golfe une ombre épaisse rendue plus ténébreuse encore par les terreurs de la superstition. Les gens du pays ajoutaient ce détail fabuleux qu'aucun oiseau ne pouvait passer au-dessus du golfe sans y tomber aussitôt asphyxié par les vapeurs méphitiques qui s'en exhalent, comme il arrive dans les lieux connus sous le nom de *plutonium*. L'Averne n'était même, à leurs yeux, qu'un de ces *plutonium*, et précisément celui auprès duquel la tradition place le berceau des anciens Cimmériens. Si cependant quelqu'un voulait, à toute force, pénétrer dans le golfe et y naviguer, il devait, au préalable, offrir aux dieux infernaux un sacrifice propitiatoire, auquel présidaient des prêtres gardiens et fermiers du lieu (2). Près de la mer, est une source d'eau douce excellente à boire, mais où on s'abstenait généralement de puiser, parce qu'on la regardait comme l'eau même du Styx. Le siège de l'Oracle se trouvait là aussi quelque part, et, de la présence de sources thermales dans les environs, de la présence aussi du lac Achérusien, on inférait que le Périphléthéthon était proche. Ephore croit au séjour des Cimmériens en ce lieu; suivant lui, ils y habitaient dans des souterrains dits argilles (3), ils se servaient de chemins couverts pour com-

déesse n'est qu'un dédoublement consécutif de la divinité initiale féminine envisagée sous l'angle de l'excitation des désirs qui conduisent à la reproduction de l'espèce.

(1) STRABON, liv. V, ch. IV, par. 5. (Trad. A. Tardieu, tom. I, pp. 406-407.)

(2) Voir HOMÈRE, *Odyssée*, ch. XI.

(3) Grec ἀργίλλα, « chambre souterraine ».

muniquer ensemble et pour introduire les étrangers jusqu'au siège de l'oracle, placé également sous terre à une grande profondeur (1); ils vivaient là du commerce des prophéties (2), et du produit des réponses de leur oracle et aussi des subsides qu'ils recevaient des rois de la contrée. »

Il ajoute, qu'en vertu d'une coutume traditionnelle, les populations groupées autour du siège de l'oracle étaient tenues de ne jamais voir le soleil et de ne quitter leurs demeures que pendant la nuit, et que c'est là ce qui a fait dire au poète : « Jamais de ses rayons Phébus ne les éclaire. »

(1) Voir ce que nous avons dit au sujet des machinations du dolmen des Pierres-Plates. (*Compte rendu du Congrès d'Autun, 1907, p. 514.*)

(2) Je me permets de n'être pas de l'avis de M. Tardieu qui adopte la version μεταλλεία, ce qui peut donner le sens « extraction des métaux ». J'adopte la version beaucoup plus rationnelle de Coray qui lit μαντεία; « prophéties ».

LES TUMULI

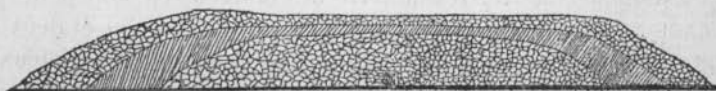
Les Celtes ont construit des monuments d'une autre sorte auxquels on a donné le nom de *tumuli*. Le tumulus est vraiment un gigantesque tombeau. Ce qui caractérise ces monuments, c'est que les chambres dissimulées dans leurs flancs n'ont pas de galerie permettant la communication avec l'extérieur, tandis que celles qui existent sous les tertres de terre des dolmens en sont pourvues. Cela est très compréhensible : pour ces dernières, qui étaient des habitations sacrées en même temps que des réduits religieux, il fallait pouvoir entrer et sortir, mais pour les premières, qui étaient des sépulcres, c'était, non seulement inutile mais encore rigoureusement en désaccord avec la pensée que les primitifs se faisaient de la sépulture à donner à leurs morts. Leur plus grand soin devait être, une fois la dépouille du défunt déposée dans le caveau mortuaire, d'en dissimuler autant que possible l'emplacement pour éviter les profanations.

Le tumulus funéraire renferme presque toujours une crypte centrale unique, rarement plusieurs, et si ce dernier cas se présente, la « cella » mortuaire, contenant les os du mort en l'honneur duquel le monument a été élevé, est généralement située au centre du monticule. C'est donc dans cette chambre que l'on déposait le cadavre, avec ses bijoux, et avec ou une femme préférée ou un serviteur fidèle pour l'accompagner dans l'autre vie; puis, un assez grand nombre de celtœ, en roches précieuses. Mais ces celtœ n'étaient pas placées au hasard; bien au contraire : on les découvre disposées en rond, le tranchant en l'air ou tourné du côté extérieur du cercle (1).

(1) M. de Mortillet parle de la *cachette* de Vannes (Loiret) où on a trouvé trois

C'était là une disposition hiératique, sans aucun doute, car il ne faut pas oublier que la hache était l'emblème de la divinité. Des colliers, des pendeloques, des anneaux étaient placés dans la crypte, soit une offrande au dieu qui devait protéger la sépulture et dont le simulacre de pierre était parfois planté sur le tertre funéraire, soit, plus simplement, des ornements et des armes ayant appartenu au mort. On retrouve les débris des grands holocaustes funèbres ou bien entassés en un point de la masse du tertre, généralement vers le centre lorsque le tumulus ne contient que la seule chambre sépulcrale, ou bien, lorsqu'il recèle deux réduits, réunis dans celui qui ne contient pas la dépouille mortelle. En effet, de nombreux animaux étaient sacrifiés et brûlés, lors des funérailles, devant le grand tombeau ou plus probablement sur le terre-plein du tumulus non encore terminé, ce qui explique que l'on trouve des couches de charbon et d'os calcinés dans le corps de la butte. On immolait aussi de fidèles serviteurs, sans doute des femmes, peut-être des guerriers comme en Scythie (1).

En septembre 1862, René Galles fouilla le tumulus de Saint-



Coupe du tumulus du mont Saint-Michel (Carnac).

Michel (2). Sous deux couches de galgal composées de pierres sèches et séparées par une couche de vase de mer, se trouvait une petite cella dont les parois étaient formées de dalles placées en encorbellement. On en retira 39 haches très belles en jadéite, chloromélanite, fibrolithe, roches rares que l'on ne trouve pas en Bretagne, ce qui, par conséquent, fait supposer un commerce d'échange avec de lointaines régions, puisque la fibrolithe se trouve en Auvergne et la jadéite

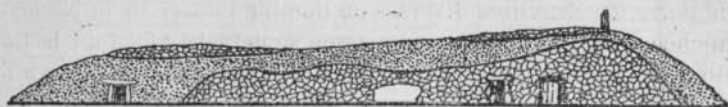
haches ensemble, plantées le tranchant en l'air, et celle de la Chapelle-Basse-Mer (Loire-Inférieure), dans laquelle se trouvaient huit haches en diorite disposées en cercle, les pointes au centre et les tranchants à la périphérie. (*Le Préhistorique*, p. 536.)

(1) Ces hécatombes d'animaux et même d'hommes persistèrent longtemps dans les mœurs des Gaulois. On empilait dans des mannequins d'osier des animaux de diverses sortes et des hommes, puis on brûlait le tout. (CESAR, *De bel. gal.* liv. VI, par. 16. — DIODORE DE SICILE, liv. VI, par. 32. — STRABON, liv. IV, ch. IV, par. 5.)

(2) *Bulletin de la Soc. polymath. du Morbihan*, 1862.

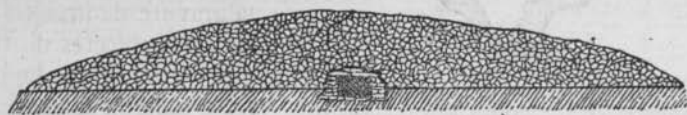
dans l'Inde. On retira aussi de la cella des pendeloques et 101 grains de collier en jaspe, ornements du mort, dont les restes vétustes étaient quelques fragments d'os calcinés mêlés à des charbons et une poussière fine et onctueuse faite de débris humains pulvérisés par l'action du feu et du temps.

Un autre tumulus, celui du Moustoir, est situé sur le territoire de Karnak (1). Il renferme une grande chambre et deux plus petites. Mais une particularité à remarquer, c'est que ces dernières sont entiè-



Tumulus du Moustoir, près Carnac.

rement noyées dans un galgal inférieur, tandis que la grande cella n'est recouverte que d'une couche de terre qui, bien que s'étendant sur toute la longueur de la butte, s'épaissit au-dessus d'elle, allant du sol naturel au sommet. Cela s'explique : une des petites cryptes est la véritable tombe du mort pour lequel le tumulus a été élevé et la grande crypte a reçu les ossements des victimes immolées lors des funérailles. Comme au mont Saint-Michel, deux couches galgaliques isolées par une strate de terre. Un menhir est dressé sur la butte. La principale des cellules qui se trouve sous le galgal contenait des ossements humains, ce qui explique le dépôt supérieur de pierres, amoncelées pour l'accomplissement d'un rite funéraire. La grande chambre de l'ouest, *sans galerie*, contenait des ossements



Coupe du tumulus de Mané-er-Hroeck (Locmariaker).

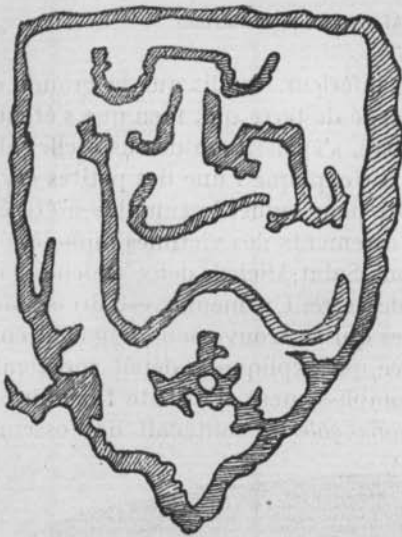
divers et des poteries : c'est là qu'on avait déposé les offrandes et les débris des sacrifices.

A Locmariaker (2), le tumulus de Mané-er-Hroeck n'a qu'une seule cellule centrale en encorbellement et, contrairement aux autres

(1) *Bull. de la Soc. polymath. du Morbihan*, 1864.

(2) *Bull. de la Soc. polymath. du Morbihan*, 1863.

monuments de même nature, la butte est composée par un énorme galgal sans couche de terre médiane. Dans la cellule gisaient, hiératiquement disposées, 90 celtœ en fébrolithe et 11 grandes haches en jadéite et chloromélanite, 2 en granit, plus un superbe anneau en jadéite, des pendeloques en calais, des grains de collier en même roche, bref un véritable trésor enfermé dans la dernière demeure du grand chef néolithique qui y dormait son dernier sommeil depuis des millénaires. Enfin Mané-er-Hroeck a livré une stèle étrange. Elle porte des gravures diverses où domine l'image de la hache emmanchée. Mais, au milieu, un écusson se détache affectant la forme d'un bouclier conique; des figures en remplissent le champ; on peut



Écusson central de la stèle gravée de Mané-er-Hroeck (Locmariaker).
(D'après Davy de Cussé).

croire que le signe du bas est un joug, mais il est bien difficile, pour ne pas dire impossible, d'expliquer les autres. Qu'il nous soit permis de présenter une hypothèse pour la figure supérieure : ne sommes-nous pas en présence d'un plan rudimentaire et assez informe de la « petite mer » du Morbihan ? C'est du moins l'impression que l'on ressent en présence de la pierre sculptée et surtout en étudiant les détails de la gravure d'après les dessins très sincères de Davy de Cussé. Les hommes néolithiques, marins sans aucun doute, qui habitaient dans la presqu'île de

Locmariaker d'où ils pouvaient contempler cette mer intérieure, n'ont-ils pu avoir l'idée d'en reproduire grossièrement les contours et les îles sur une pierre consacrée ? C'est, nous tenons à le répéter, une simple hypothèse.

En face de Locmariaker, sur la rive opposée du Morbihan, à Arzon, se dresse un autre grand tumulus à cellule intérieure sans galerie. C'est encore un tombeau.

Enfin, à Locmariaker s'élève le tumulus typique de Mané-Lud

« le tertre des cendres ». Au centre, la butte renfermait une petite cella contenant des ossements humains incinérés. A proximité de ce caveau, vers l'est, se développait une série de pierres dressées et, au pied de plusieurs de ces pierres, on a recueilli des débris de têtes de chevaux. Toute cette partie du monument, *et cette partie seule*, est sur et sous un premier galgal intérieur.

A l'ouest, un grand dolmen à galerie existe, mais qui n'est pas recouvert par un galgal. Le mort

qui reposait à Manè-Lud était d'importance, peut-être un très grand chef, aussi lui avait-on donné une garde pontificale avec un sanctuaire ; peut-être était-ce un grand faiseur d'oracles et, après sa mort, faisait-on encore parler sa voix fatidique dans le dolmen construit dans la butte de son tombeau. Cela est très possible, et les religions



Détail de la gravure supérieure de l'écusson central de la stèle sculptée de Manè-er-Hroeck (Locmariaker).
(D'après Davy de Cussé).

connues ont donné trop d'exemples de cette nature pour que l'on puisse repousser *à priori* cette dernière supposition.

Mais Manè-Lud donne encore quelques autres éclaircissements. On a vu que des pierres dressées entouraient en cercle la cella mortuaire, et qu'à côté de chacune de ces pierres on avait découvert des ossements de chevaux. Ce détail, tout d'un coup, nous reporte à une coutume très caractéristique des funérailles des rois Scythes.

Or, voici comment les Scythes enterraient leurs rois (1) : « Dès

(1) HÉRODOTE, *Melpomène*, 71, 72.

que le roi meurt, son corps est lavé, enveloppé de cire, ouvert, rempli de parfums, de graines de persil et d'anis, puis recousu. Alors, le corps est placé sur un chariot et promené parmi toutes les tribus qui, les unes après les autres lui font cortège. Enfin le convoi parvient au lieu de la sépulture. Le mort est descendu dans la fosse qui est ensuite recouverte de poutrelles et de claies. Avec le roi, on enterre une de ses concubines étranglée, un échanton, un cuisinier, un messager, des chevaux et une partie de ses bijoux et de ses armes (1), puis la fosse est comblée et recouverte d'un tertre d'une grande élévation. Un an après, dans une grande cérémonie, cinquante guerriers et cinquante beaux chevaux étaient étranglés sur la tombe royale. Les corps étaient vidés et embaumés, puis cadavres de chevaux et d'hommes fixés et maintenus droits au moyen de demi-roues et de pieux étaient rangés en cercle sur le tertre funéraire (2).

Et maintenant voici le compte rendu des fouilles exécutées en 1864, par René Galles dans le tumulus (3) :

« Le Mané-Lud est si original que j'aurais pu me croire transporté à un autre temps, chez un autre peuple que celui de nos mégalithes ordinaires. Je mettais au jour à chaque coup de pioche un ordre de faits tout nouveau. Je découvrais le théâtre d'antiques funérailles dont le sol conservait encore des traces sensibles. Le Mané-Lud, on le sait, forme une butte artificielle très allongée, 80 mètres de long sur 50 de large, et remarquablement basse, 5^m,50 d'élévation. J'en décrirai l'intérieur dans l'ordre de mes fouilles dont le point de départ était à l'extrémité orientale du tumulus. A 10 mètres, je rencontre un alignement curviligne de petits menhirs de 40 à 50 centimètres de hauteur et noyés à 4^m,50 au-dessous du sommet, dans les vases desséchées qui forment la tombelle. Cette ligne de pierres avait 12 mètres d'étendue. Sur chacune de cinq pierres debout formant l'extrémité nord, nous avons trouvé le squelette d'une tête de cheval. Une seconde rangée de pierres, parallèle à la première — cette rangée était à 3^m,50 de la première, — formait avec elle une sorte d'allée. Elle en différait en ce que ses éléments, au lieu de se toucher, étaient séparés

(1) Les funérailles des Jarls scandinaves étaient à peu près semblables. « Après la bataille, raconte la saga, le vainqueur Sigurd-Ring fit rechercher le corps de son oncle, le roi Hildetand. Le corps une fois retrouvé fut lavé, placé sur le char dans lequel le prince avait combattu, et transporté dans l'intérieur d'un tumulus que Sigurd fit élever. On tua le cheval du roi et on l'enterra à côté de son maître avec la selle de Ring, afin que le mort pût gagner le Walhalla soit à cheval, soit sur un char. Ring donna ensuite un grand festin funéraire et il invita tous les guerriers présents à jeter dans le tumulus des bijoux et des armes en l'honneur de Harald-Hildetand. Le monument fut alors recouvert avec soin. » (ENGELHARDT, *Guide du Musée de Copenhague*, p. 33.)

(2) A titre de renseignement ethnographique, nous signalons que les funérailles des rois du Dahomey, avant la conquête française, étaient identiques. Mêmes sacrifices, intervalle de dix-huit mois entre les deux cérémonies, même nombre de cinquante guerriers égorgés. (Voir VALDEZ, *Six years of a traveller's life in western Africa*.)

(3) *Mémoires de la Société polymathique du Morbihan*, 1864.

par des intervalles de 10 mètres environ. A partir de cet alignement, notre tranchée, en s'avancant vers l'ouest, a trouvé le sol naturel recouvert d'une couche de pierres sèches s'étendant avec une épaisseur de 40 centimètres dans toute l'étendue d'une surface à peu près ovale, longue de 40 mètres et ayant 18 mètres de largeur moyenne. Cette nappe de pierre nous paraît avoir eu particulièrement pour but de recouvrir le lieu où certaines pratiques funéraires se seraient accomplies, car nous avons trouvé en la soulevant, d'abord, à 8 mètres des menhirs intérieurs, un monceau de charbons de bois, puis plus loin, à 12 mètres de distance, une agglomération d'ossements d'animaux.

Précisément à partir de l'endroit où nous avons rencontré ces derniers débris, c'est-à-dire à une dizaine de mètres du centre du tumulus, la couche de pierre s'élève, puis se bombe en conchoïde, de manière à former un galgal semblable à tous ceux que nous connaissons, mais qui, circonstance exceptionnelle, se trouve ici englobé de toutes parts, dans l'énorme tombelle de vase dont il occupe à peu près le milieu.

Au centre du galgal qui, pour 10 mètres de rayon à sa base, présente une hauteur de 2^m,20, nous avons trouvé au milieu des terres amoncelées, une crypte longue d'un peu plus de 2 mètres, large de 1^m,25 et haute de 1^m,10. Les parois de ce caveau sont formées d'une grossière maçonnerie de pierres sèches. La voûte, au lieu de consister, comme d'ordinaire, en une ou deux tables de granit, est composée d'un grand nombre de dalles plates, non taillées, et retenues seulement par l'agencement des pierres du galgal, de telle façon que le dérangement d'une seule de ces pierres peut faire crouler tout ce fragile édifice. Cette crypte complètement fermée de toutes parts était une tombe. La position relative des ossements semble indiquer que les corps (il y avait deux têtes) avaient été repliés sur eux-mêmes. Vers le milieu de la chambre étaient un petit tas de charbon de bois et quelques fragments d'os calcinés. A l'autre extrémité un petit couteau en roche siliceuse du pays, puis quelques débris de poterie grossière et deux morceaux de silex pyromaque. Après avoir vidé la chambre qui était en partie remplie de terre, nous pûmes constater, au-dessous du lit de terre, un dallage irrégulier en pierres plates, épaisses de 5 à 6 centimètres et recouvertes, en dessus, d'une couche onctueuse couleur de rouille dans laquelle nous avons bientôt reconnu les restes d'un plancher de bois, dont plusieurs parcelles se sont trouvées suffisamment conservées. Au-dessous des dalles un lit de terre de 5 centimètres d'épaisseur reposait sur le sol naturel et ne contenait rien en particulier.

A l'ouest du galgal central, nous n'avons plus trouvé que la roche granitique; mais là, comme à l'est, la roche avait été aplanie, nous voulons dire dépouillée de l'enveloppe de terre naturelle qui la recouvrait. Les ouvriers avaient probablement reculé devant la difficulté de l'attaquer elle-même.

A l'extrémité du tumulus, au point de la plaine d'où l'on voit le soleil disparaître chaque soir dans l'océan, se dresse, vers le ravin, l'allée couverte mise à nu par nos devanciers. Nous n'avions plus à l'explorer; mais nous devons



Coupe du tumulus de Mané-Lud (Locmariaker).

nous rappeler que ses parois sont, en quelques endroits, couvertes de signes bizarres encore visibles, dont la patience de M. Samuel Fergusson a pu rétablir les contours.

En somme, qu'avons-nous trouvé? D'abord une plate-forme rocheuse préparée sur une étendue de plus de 80 mètres en longueur et de 50 en largeur. En-

suite, à l'extrémité occidentale de ce plateau, un beau dolmen à galerie et, à l'extrémité orientale, une avenue de pierres debout dont quelques-unes supportaient des têtes de cheval. Au milieu, un galgal formé de pierres sèches et recouvrant une crypte sépulcrale établie d'après un système de construction particulier et renfermant des ossements humains et quelques objets de l'âge de la pierre polie. Entre le galgal et les menhirs, une masse de pierres artificielles couvrant le sol naturel et qui, soulevée, laissa voir un monceau de charbons; plus loin, un tas d'ossements d'animaux. Enfin toutes ces choses noyées dans un monticule de vases desséchées, entassées à grand'peine et formant une masse imperméable de près de dix mille mètres cubes. Le tumulus allongé n'était pas destiné seulement à protéger les cryptes, mais à recouvrir le théâtre tout entier d'une scène funéraire imposante. Pour nous, Mané-Lud est une illustre tombe, et ces têtes équestres, ces restes de sacrifice, ces squelettes humains sont là pour accompagner la dépouille mortelle d'un grand chef. »

On retrouve donc à Mané-Lud les traces évidentes et formelles de pratiques semblables en tous points à celles que suivaient les Scythes pour l'enterrement de leurs rois. Et, soit dit encore, c'est une contribution de plus pour penser que les Néolithiques qui s'établirent dans l'Occident venaient bien des régions pontiques.

Les deux phases des funérailles scythiques, séparées par un intervalle d'un an, sont indiquées à Mané-Lud par les deux couches galgaliques; l'une qui recouvre directement la crypte et pave l'allée funéraire, et qui a été formée immédiatement au moment de la première cérémonie, et l'autre qui se montre à la surface du monument et qui a été amoncelée lors de l'accomplissement des rites définitifs. Nous rencontrons les ossements des chevaux sacrifiés montant la garde autour du caveau, nous retrouvons les vestiges des grands sacrifices. A côté du crâne du chef, dans la cella, nous en trouvons un second qui pourrait bien être celui d'une concubine étranglée comme en Scythie, ou celui d'un fidèle serviteur. Enfin, contribution ultime : *Mané-Lud*, en breton signifie « tertre des cendres ». Or, un grand tumulus mortuaire de la presqu'île de Kertsch porte le nom de *Koul-Oba* qui veut dire « colline des cendres ». Notons encore que la salle funéraire de ce grand monument ne contenait, comme à Locmariaker, que deux squelettes, celui d'un roi et d'une femme (1).

Le *galgal* est un dépôt de pierres constituant à lui seul la masse du monument comme à Mané-er-Hroeck, ou bien divisé en deux couches allongées et séparées par une couche de terre comme à Saint-Michel et au Moustoir. Au Mané-Lud la disposition est autre : le galgal inférieur forme un dôme qui englobe la cella cen-

(1) Elisée RECLUS, *Géo. univ.* tom. V, p. 828.

trale et il est lui-même noyé dans la masse des terres du monticule; le galgal supérieur, indépendant du premier, recouvre la surface du tertre.

A quelle nécessité répondait cette habitude d'amonceler des pierres sur les tombes des morts? « Après avoir caché le cadavre sous des feuilles, des herbes, des branches, on jeta sur ces branches des pierres, pour empêcher le vent, les animaux de proie de les disperser (1); on y jeta de la terre pour fixer le tout, fermer le chemin à la fois aux insectes et aux miasmes, mais surtout, peut-être, pour emprisonner le mort lui-même, l'empêcher de venir troubler les vivants. Le mode primitif de l'ensevelissement, le premier de tous les rites funéraires, était trouvé » (2). M^{me} Clémence Royer donne ainsi la raison d'être du galgal (3). Dans l'Afrique orientale, les Troglodytes Mugabares, au dire de Diodore de Sicile (4), lançaient des pierres sur le cadavre d'un mort, déposé sur un monticule, jusqu'à ce qu'il fût entièrement recouvert. Les Dinka du Nil Blanc, ainsi que les Songhoïs du Niger agissaient de même, et de nos jours encore, obéissant à une tradition ancestrale, les Juifs, toutes les fois qu'ils viennent visiter la tombe de leurs morts, y apportent un caillou.

Une légende du pays de Karnak vient encore prouver que c'était bien une coutume des Néolithiques de déposer des pierres sur la tombe des grands morts, c'est-à-dire de former un galgal, et même laisse soupçonner que tous les membres de la peuplade contribuaient à ce travail ou plutôt accomplissaient ce rite. Les pèlerins venant invoquer saint Cornély, patron de Karnak, dit cette légende (5), devaient passer au milieu des pierres levées des alignements, soldats romains qui avaient été changés en pierres alors qu'ils poursuivaient le saint fugitif. Les hommes devaient apporter des pierres, les femmes de la terre et les déposer sur une montagne proche de Karnak où, à la longue, ils formèrent ainsi la butte tumulaire de Saint-Michel (6).

(1) Dans l'Afrique occidentale, les Toucouleurs placent le cadavre dans une fosse étroite, qu'ils remplissent de terre fortement pilée, et recouvrent le tout d'un grand nombre de branches épineuses. (E. MAGE, *Voy. au Soudan occidental*.)

(2) Encore aujourd'hui en Corse et en Norvège la coutume veut que chaque passant dépose une pierre ou une branche verte sur le lieu où un homme a péri de mort violente.

(3) M^{me} Clémence ROYER, *Les rites funéraires aux époques préhistoriques*, pp. 10 et 11. (Extrait de la *Revue d'Anthr.* n° 3, 1876.)

(4) DIOD. DE SICILE; liv. III, par. 33.

(5) Z. LE ROUZIC, *Carnac et ses monuments*, p. 26.

(6) On retrouve un usage similaire en Afrique, dans une région où les monu-

Mais une remarque de la plus haute importance est à faire : alors que l'on trouve *toujours* un galgal dans le corps de la butte funéraire des tumuli contenant des cryptes sans galerie, *jamais*, du moins à notre connaissance, on n'en découvre dans les tertres qui recouvrent encore des dolmens à galerie. A notre avis, la conclusion à tirer de cette différence dans la composition des matériaux constituant la butte des tumuli et celle des dolmens, est facile à tirer. En accumulant des pierres sur un tumulus, on accomplissait un rite funéraire, tandis que l'on n'avait pas à agir de la sorte pour un monument destiné à servir d'habitation aux vivants et de sanctuaire à un dieu immortel.

Les tumuli présentent cette particularité bien définie et caractéristique que la cella sépulcrale où gisent les restes des personnages ensevelis *n'a pas de galerie* la faisant communiquer avec l'extérieur. La cella, qui était véritablement un caveau mortuaire, n'avait nul besoin d'être en relation avec le monde des vivants; bien au contraire, elle devait être close le plus hermétiquement possible, aussi bien pour assurer le repos inviolable du défunt que pour l'enfermer dans sa tombe afin de l'empêcher de venir troubler la tranquillité de ses proches, la crainte du retour des morts ayant toujours hanté l'esprit des peuples jeunes.

Mais alors, avec la thèse qui veut que les dolmens aient été des tombeaux, pourquoi ces dolmens possèdent-ils un couloir qui permettait l'accès et la sortie des chambres souterraines? Il y a ici une contradiction. Cette disposition, laissant les cellules librement ouvertes, cadre mal avec la grande vénération pour les morts que font supposer les grands tumuli et avec la crainte du retour de ces morts. Pourquoi cette facilité de pénétrer dans les chambres soi-disant funéraires des dolmens, alors que celles des tumuli étaient rigoureusement fermées? Les dolmens et les tumuli que nous venons d'étudier datent de la même époque; les uns et les autres ont été édifiés par les mêmes hommes. D'où vient donc la différence frappante qui se dévoile dans le dispositif de la construction? Les exemples sont trop nombreux, les particularités sont trop tranchées, les destinations sont trop prouvées par des détails symptomatiques pour qu'on puisse supposer qu'il y ait eu deux modes de distribution

ments mégalithiques abondent : En-Nacer, sultan de Bougie, exigeait que tout étranger venant visiter sa ville sainte *Mekka serira*, la « petite Mecque », apportât une pierre. C'était un rite des premiers temps qu'En-Nacer perpétuait par tradition confuse, sans en connaître l'origine.

intérieure pour des monuments édifiés dans un même but. Pourquoi ce qui était imposé par la coutume et le rite pour les tumuli, ne l'était-il pas pour les dolmens? Pourquoi, encore une fois, cette différence capitale? Encore un coup, parce que la crypte du tumulus, étant réellement un caveau funèbre, devait être close, tandis que les cellules des dolmens étaient des chambres d'habitation et devaient donc, naturellement, rester en communication avec l'extérieur.

Les peuples historiques ont copié la forme du tumulus celtique pour édifier leurs grands tombeaux. Les Étrusques construisirent la mystérieuse *Cucumella* qui, malgré des fouilles répétées, « garde encore le secret du grand Lucumon qu'elle renferme » (1); la vraie chambre sépulcrale est défendue par un mur impénétrable (2). En Lydie, le tombeau d'Alyattès, père de Crésus, était un tumulus à chambre centrale (3). « Les constructions cyclopéennes de la plaine d'Argos, dit M. Bertrand (4), ont le plus grand rapport avec celles que l'on trouve sur les côtes de Lycie et qui portent d'ordinaire le nom de « camp des Lélèges ». Le tombeau de Tantale en Phrygie et un certain nombre de monuments des contrées voisines présentent exactement les mêmes caractères de style et de construction que ceux de Mycènes. » Le prétendu trésor d'Atrée, à Mycènes, n'était qu'une crypte funéraire où un prince puissant avait été enseveli avec tous ses ornements précieux; de même pour les tombeaux pélasgiques d'Éleusis (5) et d'Orchomène (6). En Égypte, les Pharaons élevèrent les colossales pyramides et, pour assurer le secret de leur tombe, multiplièrent les obstacles dans les galeries d'accès, creusant des puits profonds, changeant brusquement la direction des couloirs, superposant les chambres afin de tromper la sagacité des violateurs futurs. La science moderne a été plus forte que leur ingéniosité; les chambres cachées où reposaient depuis tant de siècles les momies des souverains de l'antique Égypte ont été violées par des savants chercheurs tels que Mariette et de Morgan.

Une objection se présente. Toutes les chambres de ces tombeaux

(1) V. DURUY, *Hist. des Rom.*, Introd., Tome I, p. LXXV.

(2) PLINE (*Hist. natur.* XXXVI, 9) décrit le fameux tumulus-tombeau de Porsenna avec sa chambre souterraine.

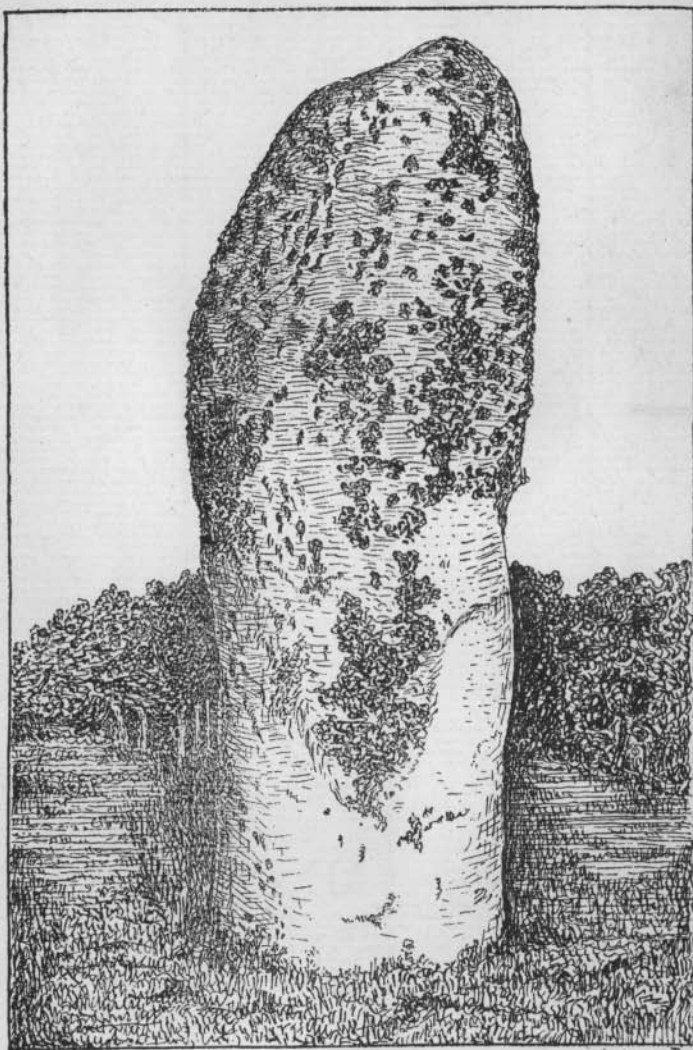
(3) HÉRODOTE, *Clio*, 93. — *Revue arch.* 1876, p. 76, fig. 12.

(4) BERTRAND, *Voy. d'Athènes à Argos*, pp. 226, 230.

(5) *Gazette archéol.*, VIII, 1883, pl. 42.

(6) V. DURUY, *Hist. des Grecs*, tome I, p. 58. « Les trésors de Minyas et d'Atrée, à Mycènes, semblent être un souvenir des édifices à moitié souterrains de la Phrygie. »

archaïques sont à galerie, donc, peut-on dire, les constructeurs ont imité non les tumuli celtiques qui n'offraient pas cette disposition, mais bien les dolmens qui présentaient toujours cette particularité, et il s'ensuit que ces derniers devaient être nécessairement des sépulcres comme les monuments subséquents auxquels ils auraient servi de modèles. Eh bien non, certainement ! Si les grands tombeaux élevés par les Étrusques, les Lyciens, les Pélasges-Hellènes, les Égyptiens, avaient des chambres à galerie, cela tenait tout simplement au mode de facture de leur édification. En effet, ces tumuli étaient bâtis, et bâtis complètement, en leur entier, *avant* les funérailles; il fallait donc, de toute nécessité, ménager une galerie de pénétration pour pouvoir aller déposer les corps dans la crypte intérieure. Pour les tumuli celtiques de la période néolithique il en était autrement. Sur une plate-forme égalisée, on établissait la chambre funéraire que l'on recouvrait de pierres et de terre après y avoir déposé la dépouille mortelle du défunt. Ici, pas besoin de couloir pour transporter le cadavre dans sa dernière demeure. Le monument funèbre était construit et élevé au fur et à mesure que le développement des rites funéraires s'accomplissait.



A de. 2

Menhir de Kerdef (Carnac).

LES MENHIRS

Les premiers dieux de l'enfance de l'humanité furent des fétiches. Le culte de ces entités, pour la plupart malfaisantes et redoutables, ne disparut toutefois pas complètement à un moment donné, et persista encore pendant bien longtemps dans les superstitions, et même on peut penser qu'il se répercute encore dans les pouvoirs surnaturels que le peuple attribue à certains objets, à certains arbres, à certains animaux qui furent les divinités fétichistes ou totémiques de l'aurore, ou leurs emblèmes.

Cependant, vint un instant psychologique où la raison humaine s'épurant peu à peu, la pensée s'élevant, le fétichisme ne donna plus satisfaction au besoin de religiosité de l'homme. Il porta ses regards vers les sphères célestes et interrogea le ciel radieux. Il ne put toutefois d'un seul coup abandonner la terreur divine qui avait produit l'adoration pour des entités malfaisantes et le principe de l'évolution religieuse qui lui fit adorer les corps célestes fut la peur. Le flamboiement des éclairs, les éclats de la foudre, les grondements des orages durent profondément émouvoir l'être humain, et, comme ces épouvantements de la nature se manifestaient dans les régions élevées de l'atmosphère, il en arriva par force à penser que le dieu auteur de ces bouleversements surnaturels pour lui, devait habiter les espaces sidéraux, et cette supposition allait bien avec l'image qu'il pouvait se faire d'un être tout-puissant placé au-dessus de lui. De tous les phénomènes météorologiques, l'orage, par ses fulgurations, devait frapper singulièrement l'esprit de l'homme. La rapidité foudroyante de l'éclair lui donna la compréhension d'une puissance

formidable, et un beau jour, lorsque ce feu céleste en tombant, eut embrasé un amas de broussailles sèches, apportant du coup, du sein des nuages, le plus grand des bienfaits pour les enfants de la terre, il fut dieu (1).

Cette nouvelle divinité était le feu de la foudre, l'éclair qui fend la nue et aussi le feu terrestre; elle était l'élément igné sous toutes ses formes. Puis, peu à peu, elle personnifia le ciel resplendissant tout entier et le soleil, mais cette conception consécutive ne vint qu'après l'idée principe qui fut celle du feu seul dans ses manifestations météorologiques et terrestres. Plus tard, les Aryens, fidèles gardiens de la pensée première, firent d'Agni le père d'Indra (2). Le feu était le géniteur universel, et sous cet aspect il était surtout le soleil dont les rayons brûlants venaient jeter des semences ardentes dans les flancs féconds de la terre; puis, comme pour les germinations il fallait l'eau des pluies, les cataractes des nuages, comme il était le ciel tout entier, il devint aussi le dispensateur des ondées bienfaisantes. Le ciel resplendissant de l'état solaire, le ciel pluvieux et le ciel constellé d'étoiles brillantes sont les trois aspects sous lesquels se présenta la divinité unique en son essence mais triple dans ses manifestations. Les ancêtres dravidiens avaient personnifié ces trois aspects du ciel par une trinité composée de trois patriarches mythiques, *Sêran*, *Sôran* et *Pandiyan* dont toutes les légendes du Malayâlam parlent constamment. *Sêr-an* signifie « ciel éclatant » éclairé par les radiations solaires ou stellaires du tamoul *sêr*, « briller » (3); *Sôr-an* veut dire « ciel pluvieux », du canarais et du toulou *sôr* « pleuvoir ». Quant à *Pandiyan*, qui devint la synthèse de *Sêran* et de *Sôran*, il représente les forces génitrices du ciel qui donne en même temps les pluies fécondantes et les rayons germinateurs, en un mot le soleil créateur igné suprême. *Pan* est la racine verbale tamoule *pan* qui signifie « créer » avec l'idée d'un mouvement qui ici doit être pris dans le sens de copulation. *Diyan* doit se décomposer en *dya-an*, la première partie répondant au védique *dyu* « briller »

(1) Au Siam, le feu sacré que les brahmanes entretiennent soigneusement aurait été, d'après les traditions, allumé par un coup de foudre. Ce feu sert aux cérémonies du culte et à embraser le bûcher sur lequel sont brûlés les cadavres des rois défunts.

(2) O Agni ! Feu divin ! Feu qui purifie ! Toi qui es renfermé au sein du bois et te déroules en flammes brillantes sur l'autel sacré, tu es le cœur du sacrifice, l'envolement de la prière, l'étincelle divine qui anime toutes les choses, tu es l'Âme radieuse du soleil. (*Hym. védique.*)

(3) *Sêr* a pour correspondant sansc. *sur*, contraction de *svâr* « ciel brillant ».

qui en sanscrit a le sens de « dieu brillant » ou du jour, et la seconde étant simplement la terminaison tamoule *an* qui marque le masculin singulier (1), comme dans *Sér-an* et *Sôr-an*. Le nom primitif est donc *Pan* que nous retrouvons chez les Bhil et les Gond changé en *Pen*, chez les Khond en *Pennu*; chez les Grecs le mot est resté pur Πάν, tandis que chez les Celtiques émigrés en Occident la forme *Pen* domine ayant servi à désigner les Alpes *Pennines*, les *Apennins*, les montagnes *Pennines* de la Grande Bretagne. Les Gaulois invoquaient le dieu *Pen* dans le chant de « l'airain du glaive » (2). Dans l'Armorique, les idoles phalliques de *Pen-marck* et de *Ker-pen-hir* et de nombreuses autres portent son nom.

Le souvenir de *Pandiyan* ne s'est jamais complètement perdu dans l'Inde, les traditions légendaires font presque toutes mention de lui. Les princes *parâkrama* de la Madura méridionale ainsi que le peuple qu'ils gouvernaient s'honoraient de porter le nom du dieu primitif. Insensiblement même, après l'introduction du brahmanisme, la fable de la divinité archaïque s'estompant de plus en plus dans les brumes du passé, son nom ne servit plus qu'à désigner les rois, ὁ Πανδέων, et le peuple de Mathura (3).

Séran, *Sôran* et *Pandiyan* formaient donc une trinité et bien réellement un seul dieu en trois personnes. Cette conception assez métaphysique dans son essence, mais cependant assez compréhensible pour des esprits neufs grâce aux phénomènes célestes qui l'expliquaient, devait se répercuter jusqu'à nos jours dans toutes les religions depuis la Trimourti indienne jusqu'à la Trinité chrétienne, en passant par la triade kénânéenne, les *Khaméphi* égyptiens, le triple Zeus roi du ciel, des enfers et des eaux, les trois têtes d'Hékate, les dieux tricéphales de la Gaule et tant d'autres exemples. Cette triade primitive devait faire partie de l'enseignement ésotérique et sans doute est-ce en elle qu'il faut chercher l'explication du groupement ternaire des divinités des mystères : *numero deus impare gaudet*. Mais dans cette association à trois, *Pandiyan* tenait la première place, il était le principe créateur, le générateur universel, suivant l'épithète que donnent les hymnes orphiques à son succé-

(1) CALDWEL, *Comp. gram.*, Introd., p. 94. Le savant anglais ne voit pas que la seconde partie du nom de *Pandiyan* est une adjonction sansc. greffée après coup. Il suppose le nom du dieu être *Pand*, d'après lui l'*i* est euphoniement placée après *nd*.— En sansc. *Pandiyan* est *Pandya-Deva*; *diyan* n'est qu'une transcription dravidienne du sansc; *dyu*.

(2) E. BOSCH et L. BONNEMÈRE, *Hist. nat. des Gaulois sous Vercingétorix*, p. 92.

(3) C^{el} YULE, *Marco Polo*.

dané grec Pan. Ses frères s'effacèrent devant lui, et lorsque la tradition dogmatique se transforma par suite de l'exode des prêtres indiens, il resta seul et seul il conquiert l'occident. Ce géniteur puissant, qui rendait ses oracles vénérés dans les dolmens de l'Inde, les « maisons de Pandiyan », vint emplir de sa voix prophétique les sanctuaires dolméniques que dressaient ses adorateurs et les cavernes sombres où ils le faisaient parler. Et plus tard, lorsque les pontifes réformateurs du monde aryen en formation dans les pays pontiques, eurent rejeté la thaumaturgie des samans primitifs, il devint un charlatan frénétique et vagabond comme ses pontifes nomades, fidèle compagnon divin des Kabires vaticinateurs; il fut alors le dieu des foules, celui que les prêtres proscrits et dépossédés de leurs antiques privilèges colportaient dans les campagnes et offraient à l'adoration des simples, tout en vendant les objets de leur commerce. Pan, dont le cortège se composait des nymphes femmes de ses pontifes primitifs avec lesquelles il dansait et chantait (1), ainsi que ces mêmes pontifes habitait les grottes dont sa voix sonore et prophétique faisait retentir les échos. Musicien, il disputait le prix de l'art musical à Éros et à Apollon auquel, suivant la fable, il enseigna la divination, ce qui en fait bien une divinité antérieure au fils de Latone. Comme ses prêtres étaient des guerriers redoutables, ainsi que le prouvent tous les attributs militaires des Kurètes et des Koribantes, il fut soldat lui-même et inventa, dit la fable, l'ordre des batailles. Pan synthétisait toutes les attributions des premiers sacerdotaux dont il était le principal dieu.

Dans son désir d'anthropomorphiser les conceptions de sa pensée, l'homme voulut donner une figure palpable au dieu qu'il avait enfanté. Comme il ne pouvait créer aucun être ou objet existant, et comme dans la nature entière il ne pouvait saisir les apparences du créateur supérieur, il se replia sur lui-même, interrogea son être, et, ignorant les mystères de la génération, crut avoir trouvé le principe énigmatique dans l'appareil de la reproduction. En effet, en engendrant il croyait créer; l'enfant issu de lui paraissait être sa créature et, comme il l'obtenait avec l'objet nécessaire à cette œuvre, qui est le membre viril, par une déduction très simple, naïve et forcée, il conçut la représentation de la divinité sous la forme du phallos. Cela est naturel et ne doit point surprendre, l'homme primitif a dû faire cette série de raisonnements. Ne pouvant encore découvrir le pour-

(1) ORPHÉE, *Hym.* XVIII.

quoi des choses il devait s'en tenir à la plus immédiate des causes apparentes, à celle dont il pouvait saisir les conséquences matériellement subséquentes et les manifestations tangibles, et en venir à donner à son idée naturaliste la forme du seul objet qui dans tout ce qu'il voyait lui fournissait la compréhension de la création. Cette conception grossière et brutale de la divinité n'est pas aryenne mais indienne, elle est l'œuvre de peuples réalistes à l'excès qui représentaient leurs dieux par des menhirs phalles et avaient donné à l'entité divine princeps le nom générique de Pan.

Les Indiens *souryavansi* avaient des rayons ardents dans l'âme. La vivacité de leur esprit voulait une réalisation immédiate et tangible pour toutes les conceptions idéales. Ils ne pouvaient comprendre une divinité sans forme, et cette disposition naturelle de leur tempérament ensoleillé en fit des naturalistes à outrance. Aussi donnèrent-ils à l'humanité sauvage les premières images de leurs dieux et les premières légendes, et enseignèrent-ils aux peuples qu'ils imprégnèrent de leur civilisation que la Terre nourrice et mère universelle devait être adorée comme la grande féconde et que le Soleil qui la réchauffait de ses baisers de feu et préparait les apothéoses de ses moissons en accumulant dans les nuages « vaches » les pluies régénératrices, était aussi digne de l'adoration des humains, étant le fécondateur par excellence, le taureau *Uxan* jetant sa semence d'or dans les vastes entrailles de son éternelle compagne la vache *Gó*.

Cette double adoration pour le Soleil et la Terre était si profonde et si intimement unie dans la pensée, qu'elle en arriva à produire une sorte de fusion entre les deux principes, et il en résulta une divinité androgyne, un dieu en deux personnes, dont cependant chacune gardait son individualité. Ouranos amoureux couvrant la Terre sacrée pour la féconder ne faisait plus qu'un avec son épouse divine; le Pan brillant embrasant de ses feux son amante tellurique se confondait avec elle. Et cependant Ouranos restait le ciel et Pan restait le soleil. L'image que donnait la nature de la théogamie des principes adorés, les germinations et les fruits qui en étaient les conséquences, formaient une série de représentations matérialistes qui firent que l'homme, également reconnaissant à la terre qui donnait ses produits et au soleil qui les faisait naître, les unit dans sa pensée, et fondit ces deux entités en un être divin réunissant aussi bien les pouvoirs de production que les pouvoirs de fécondation.

Dès les origines, les deux éléments divins, l'un fécondant l'autre fécondé, furent confondus dans une même pensée et dans un même simulacre. Ce fut là comme la genèse naïve de l'idée monothéiste

qui devait plus tard s'affirmer en Hom. Les religions issues des données primitives conservèrent le dogme connectif des deux entités et l'image qui le rendait sensible. Le lingam de Çiva (1) réunit les deux principes masculin et féminin. Le dieu est représenté souvent moitié homme, moitié femme. « Le lingam est une colonne cylindrique arrondie par le haut et reposant sur une sorte de cuvette munie d'un réservoir en forme de bec creusé d'une rigole pour l'écoulement de l'huile des onctions : c'est le phallus et le $\kappa\tau\epsilon\lambda\iota\varsigma$ réunis (2). » Brahma porte le nom d'*hiranyagarba* « dont la matrice est d'or ». Pendant les fêtes de Goury, la Cérés indienne, Ana-Pourana « la nourrice du genre humain », célébrées à Oudeypour, la statue de la déesse faite de terre est placée sur une plate-forme avec le lingam d'Ivara, son époux, chef de l'Olympe çaīva. La fête se termine par une cérémonie dont les hommes sont exclus comme aux fêtes de la Bonne Déesse à Rome (3). La dualité sexuelle du principe créateur se perpétua parmi les peuples dont la civilisation prit sa source



Aureus d'Uranius Antoninus montrant la pierre du dieu Élagabale drapée et ornée (agrandissement).

dans le fonds indien. La pierre du dieu étrange Élagabale d'Émèse a la forme d'un lingam et porte une *vulva* à sa base (4); sur un *aureus*

(1) Musée Guimet, *Fragment du char de Karikal*, n° 2365.

(2) L. DE MILLOUÉ, *Hist. des rel. de l'Inde*.

(3) L. ROUSSELET, *L'Inde des Rajahs*, Tour du monde, Tom. XXIII, p. 195.

(4) *Revue numismatique*, 1843, pl. XI, n° 4.

d'Uranus Antoninus la pierre est ornée et recouverte de draperies qui s'entrouvrent vers le bas pour laisser apercevoir le $\kappa\rho\epsilon\acute{\iota}\varsigma$. Les deux sexes étaient encore indiqués sur une pierre conique qui figurait à Séleucie le Zeus *Casios* ou *Céraunios* (1). Les Romains étaient loin d'être fixés sur le sexe de leurs divinités primitives, ou tout au moins confondaient les deux principes. Les dieux primordiaux, chez eux, n'avaient pas de sexe bien défini. Les formules invocatoires commençaient souvent par ces mots : *sive deus, sive dea* (2)... En Judée des pierres phalloïdes portant les parties secrètes de la femme se dressaient dans les campagnes (3). Il en était de même dans l'île de Sardaigne où l'on voit encore des pierres plantées de forme phallique avec des seins de femme.

P. Decharme (4) au sujet de la légende de Cybèle et d'Attis débute ainsi : « Pour comprendre les détails souvent étranges des mythes que nous allons exposer il est nécessaire de savoir que les traditions phrygiennes, comme celles des autres peuples de l'Asie, supposent l'existence originaire d'une grande divinité qui était complète dans son essence, qui réunissait en elle les deux sexes. Cet être d'abord androgyne s'est ensuite dédoublé : il s'est décomposé en une divinité féminine et une divinité mâle intimement associées l'une à l'autre. En Phrygie, l'androgyne et la divinité féminine s'appellent Agdistis, le dieu mâle est Attis aimé d'Agdistis qui n'est autre que Cybèle. » L'idée de l'être initial Pandiyan ne se perd pas, il reste toujours l'*initium*. Jupiter pendant son sommeil féconda la terre d'où avec le temps sortit un fruit divin hermaphrodite nommé Agdistis (5). Le couple originel phrygien de Cybèle Μήτηρ , la Mâ « productrice » lydienne et d'Attis *Pappas*, « Mère » et « Père » se retrouve en Assyrie en Mylitta et Bel, à Sidon en Astarté et Bâal, à Hiérapolis en Atargatis et Adad (6). Le principe cependant garde sa puissance de mâle géniteur : Attis est le dieu principal pour les initiés aux mystères de la Cybèle phrygienne (7), et plus tard, par une souvenance perdue et retrouvée du dieu météorologique Pandiyan et de ses frères Sôran et Sêran dont la trinité formait un tout parfait, Attis fut considéré comme un dieu-Soleil, maître du ciel, régent

(1) MIONNET, *Tom* V, p. 277, nos 891 et suiv.

(2) Alex. BERTRAND, *La rel. des Gaulois*, p. 99.

(3) HÉRODOTE, *Eulpe*, 106.

(4) *Dict. des ant. grec. et rom.*, p. 1681.

(5) PAUSANIAS, VII, 17, 10.

(6) Voir DE VOGUÉ, *Mélanges d'arch. orient.*, p. 56.

(7) FOUCARD, *Assoc. relig. chez les Grecs*, p. 95. — JULIAN. *imp. Oral.*, V.

des mois de l'année (1) : « le pasteur qui conduit le troupeau des astres resplendissants » (2). D'ailleurs le culte de Pan était intimement associé au culte de Cybèle par exemple à Thèbes, la ville des cérémonies orgiaques : « Pan est le compagnon de la Grande Mère, dit Pindare il est comme le *chien* qui la suit » (3).

L'idée primitive de la représentation obscène de la divinité se répercute dans toutes les religions antiques. Les autochtones de l'Inde, les Gond représentent leurs étranges divinités malfaisantes par des pierres phalliques plantées en terre qu'ils disposent en cercle autour d'un grand arbre et dont ils peignent, comme leurs congénères Bhil, le sommet en rouge (4). Avec le temps, l'idole obscène grandit et on la retrouve dans les *lâts*, colonnes colossales plantées devant les pagodes saintes. Les temples eux-mêmes sont quelquefois des phalles énormes comme ceux de Bhuvaneshwana. Le sanctuaire Ahom de Dinajpour, dans le Haut-Assam, dont on voit encore des ruines, n'était que des rangées d'énormes pierres sculptées affectant la forme positive du phalle (5). Et le culte devint général : « la secte des Jangams ou Lingadharis, dit Alf. Grandidier, adore le lingam de Çiva, *la plus ancienne idole de l'Inde* » (6). A Duttiah, à Buvaneshwana, à Madoura, le lingam est vénéré. Avec les émigrants de l'Inde primitive, le phalle idole avait envahi l'Occident; partout où on le trouve encore dressé on peut dire que l'invasion a passé, et les pierres plantées ou menhirs sont bien des jalons sur la route suivie. Le nom du menhir qui se dresse à l'extrémité de la presqu'île de Locmariaker vient pleinement confirmer cette manière de voir : *Kerpenhir*, *ker* est connu, *pen* en breton signifie « tête » mais doit être traduit en latin par *penis*, *hir* « long »; le mot complet veut donc dire « la demeure de Pen dressé » (7) ou la « demeure de Pen » représenté sous une forme brutale. Le phallus-dieu emplit l'antiquité. Son simulacre était dressé en Égypte sous la forme des obélisques;

(1) MACROBE, *Saturn.*, I, 21. — ARNOBE, V, 42.

(2) *Hym. à Attis*, chez Hyppol, *Refut.*, V, 9.

(3) PINDARE, *Pyth.* III, 77.

(4) L. ROUSSELET, *L'Inde des Rajahs*, Tour du monde, Tom. XXV, p. 185. — LUBBOCK, *Les origines de la civilisation*, p. 303.

(5) ELISÉE RECLUS, *Géo. univ.* Tom. VIII, p. 408, planche.

(6) ALF. GRANDIDIER, *Voyage dans les prov. mérid. de l'Inde*, Tour du monde, Tom. XIX, p. 63.

(7) *Penis* a certainement pour étymologie la racine dravidienne qui a produit le nom du dieu Pen ou Pan. Un mot analogue très caractéristique et très vieux existe aussi en français, mais il n'est pas possible de le transcrire. En anglais *pin* « pointe » est de la même famille.

deux colonnes phalliques se trouvaient devant le temple de Jérusalem (1), deux autres s'élevaient devant celui de Bacchus en Syrie d'après Lucien; on a découvert un phalle colossal dans les taillis du mont Sipyle en Asie Mineure. Sur la tombe d'Alyattès roi de Lydie se dressait un phalle-menhir gigantesque dont la tête existe encore; Schliemann en a découvert dans les ruines de Troie. Une fresque de Pompeï représente un phalle entouré par les replis d'un énorme serpent et adoré par deux personnages qui font des libations (2). C'est l'union du premier fétiche et du premier dieu (3).

On sait quel rôle jouait le phallus dans les cultes de Pan, d'Héraclès, d'Hermès, de Dionysios et l'emploi que l'on en faisait dans les cérémonies orgiastiques.

L'ithyphallisme primitif est donc hors de doute et les représentations des divinités primordiales ont été des pierres de forme impudique. « Une des formes primitives des cultes idolatriques, dit M. F. Lenormant (4), a été la litholatrie. » On la retrouve chez presque toutes les races humaines à l'état de barbarie (5). Pausanias affirme que les premiers simulacres des divinités grecques étaient des pierres qu'il nomme ἀργοί λίθοι. A Cyzique existait un menhir triangulaire (6); trente pierres dressées qui rappellent les rangées du Dekkan étaient adorées à Pharos (7) à proximité d'un Hermès-menhir. On rendait un culte aux pierres plantées dans les pays sémitiques, à Petra (8) et dans toute la Nabatène d'Arabie (9). D'après Clément d'Alexandrie (10), ces images des dieux consistaient en des pierres carrées fichées en terre auxquelles les Arabes donnaient le nom de *ançab*. Jacob consacre au Seigneur la pierre de Beith-El. En Occident, dans l'île écossaise de Skye, un menhir représente Grua-

(1) *Rois*, ch. VII, v. 15, 18. — *Chroniques*, ch. III, v. 17.

(2) *Herculanum et Pompeï*, Tom. II, pl. 57. — Une monnaie de Tauromenium représente un serpent enroulé autour d'un phalle. (V. DURUY, *Hist. des Rom.* Tom. I, p. 465.)

(3) Dans l'Afrique australe, à Zimbabie, les Anglais ont découvert des ruines très certainement d'origine phénicienne, où se trouvent de nombreux emblèmes phalliques.

(4) *Dict. des ant. grec. et rom.* p. 642.

(5) MAURY, *Hist. des rel. de la Grèce*, Tom. I, pp. 180 et suiv.

(6) *Anth. pal.* VI, 342.

(7) PAUSANIAS, VII, 22, 4.

(8) SUIDAS, Θεσσαλίας. — MAX. DE TYR, *Dissert.* VIII, 8.

(9) DE VOGUÉ, *Textes nabatéens*, n° 6.

(10) CLÉMENT D'ALEX, *Protrept.* IV, p. 46.

gach ou Apollon, dans chaque village une pierre dressée représente Gruagach ou le Soleil (1).

Dans l'Inde, la patrie d'origine, les indigènes vénèrent les *pan-dus*, pierres dressées (2). Les dieux des Khond de l'Orissa sont trois pierres (3). Chez les Gond les dieux sont représentés par des blocs de pierre disposés en cercle autour d'un arbre sacré (4). Les Sontâl des monts Rajmahâl dressent à l'entrée de leurs villages des idoles de bois peintes en rouge (5) qui sont de véritables phalles. Les Asaga de Mysore adorent Bluma-Devam, pierre informe (6).

Les dieux primitifs de la Grèce étaient représentés sous la forme ithyphallique : Hercule à Hyette en Béotie (7), Zeus Milichios à Sicyone (8); Zeus Téléios à Tégée avait pour image une pierre carrée (9). Apollon Agyieus à Ambracie (10) était une pierre. De même à Mégare, sous le nom de Karnios, un bloc taillé à grands coups, de forme allongée le figurait (11). Les trois Grâces étaient représentées à Orchomène par trois pierres que l'on disait tombées du ciel (12), peut-être des aérolithes. A Thiespies, Éros était une pierre (13); le galet d'Antibes qui a bien la forme allongée du phalle était le simulacre de Terpon, nom local d'Éros (14). A Argos, une colonne figurait Junon (15); une pierre longue symbolisait Diane Patroa à Sicyone (16). Sur les monnaies d'Ambracie, d'Apollonie, de Mégare, d'Orikos, de Byzance, Apollon a pour attribut un phalle. Vénus à Paphos était adorée sous la forme d'un cône (17). Oreste fut guéri de sa fureur après s'être assis sur la pierre de Zeus Καπώτας près de Gythium en Laconie (18). En

(1) Forbes LESLIE, *Early races of Scotland*, Tom. I, p. 257.

(2) *Journ. ethn. society*, Tom. VIII, p. 115.

(3) Forbes LESLIE, *Early races of Scotland*, Tom. II, p. 497.

(4) L. ROUSSELET, *L'Inde des Rajahs*, Tour du monde, Tom. XXV, p. 186.

(5) *Ibid.* Tom. XXVII, p. 141.

(6) *Buchanan journey*, Tom. I, p. 338.

(7) PAUSANIAS, IX, 24, 3.

(8) *Ibid.* II, 9, 6. — LUCIEN, *De Dea syr.* 16.

(9) PAUSANIAS, VIII, 48, 4.

(10) GERHARD, *Griech. Myth.* § 296.

(11) PAUSANIAS, I, 44, 2.

(12) PAUSANIAS, IX, 38, 1.

(13) PAUSANIAS, IX, 27, 1.

(14) V. DURUY, *Hist. des Romains*, Tom. III, p. 91. — HEUZÉY, *Mém. de la soc. des ant. de France*, Tom. XXXV, 1874.

(15) CLÉMENT D'ALEX., *Stromata*, I, 25, 164.

(16) PAUSANIAS, II, 9, 6.

(17) TACITE, *Hist.* II, 3. — SERVIUS, *ad Æneid*, I, 720.

(18) PAUSANIAS, III, 22, 1.

Syrie, le Bel-Samin du temple de Palmyre était un phalle (1). En Judée, des pierres phalloïdes portant les parties secrètes de la femme se dressaient dans les campagnes (2). Les Phéniciens donnaient le nom d'*abadir* à des pierres affectant la forme d'un cône et qui étaient les symboles de la divinité.

Et partout et toujours les mêmes rites. Les habitants de l'Inde méridionale barbouillent de couleur rouge, qui représente le sang des victimes qu'ils ne peuvent plus sacrifier, le sommet des *pandus* (3). Les Gond enduisent d'ocre rouge, remplaçant le sang, les idoles phalliques de Boural-Pen (4). Les Bhil agissent de même (5). Le lingam de Çiva est enduit de beurre ou d'huile; Jacob enduit aussi d'huile le menhir qu'il dresse au Seigneur à Beith-El; les auteurs musulmans en parlant des pierres de la Nabatène rapportent qu'elles étaient arrosées avec le sang des victimes; les Grecs et les Romains faisaient des libations sur les pierres ithyphalliques d'Hermès, d'Héraklès, de Pan et de Jupiter. Les dévots du paganisme en décadence versaient encore de l'huile sur les pierres dressées (6); à Delphes on oignait d'huile la pierre de Kronos (7). Enfin les Scots répandaient du lait sur les menhirs représentant Grugach ou le dieu aux cheveux d'or.

Les précurseurs néolithiques dressèrent partout où ils s'établirent l'idole phallique qui fut la représentation de leur divinité complexe. Cette idole est le menhir.

Men hir signifie le « brillant long » et ici on doit comprendre ce que veut dire le terme « long » sans qu'il soit utile d'insister. *Men* n'a plus besoin d'explication après celles que nous avons données plus haut en recherchant l'étymologie du mot *dolmen*. *Hir* est le mot celtique qui signifie « long ».

Et que l'on ne vienne pas encore soutenir que le mot *menhir* est un terme récent lorsque nous savons que l'idole wesphalienne des Saxons du Weser portait le nom d'*Irmensul*.

Les Romains vainqueurs des Germains trouvèrent donc sur les bords du Weser un énorme monolithe planté debout, l'*Irmensul*,

(1) DE VOGUÉ, *Syrie centrale, Inscrit. sémit*, p. 85.

(2) HÉRODOTE, *Euterpe*, p. 106.

(3) FORBES LESLIE, *Early races of Scotland*, Tom. II, p. 462.

(4) L. ROUSSELET, *L'Inde des Rajahs*, Tour du Monde, Tom. XXV, p. 186.

(5) ELISÉE RECLUS, *Géo. univ.* Tom. VIII, p. 284.

(6) LUCIEN, *Alexand.* 30. — ARNOBE, *Adv. gent.* I, 39. — DAMASCIUS, *Apud Photium*, p. 362. Ed. Bekker.

(7) PAUSANIAS, X, 24, 6.

qui était le dieu des anciens Saxons de Westphalie. Plus tard, cette pierre se personnifia en un dieu particulier qui eut son temple à Ehresbourg. Charlemagne s'efforça d'anéantir ce culte et fit renverser l'idole en 772.

Tout d'abord, il est difficile d'échapper à cette constatation que l'Irmensul était un menhir.

D'ailleurs son nom l'indique d'une manière très démonstrative : *irmen* est simplement le mot *menhir* renversé, complété et expliqué par la dernière syllabe *sul* que l'on a voulu traduire par « colonne » mais que nous traduisons, bien plus correctement, par « Soleil » le nom du Soleil étant *sul* en celtique. Il serait bizarre, en effet, que les deux premières syllabes, évidemment celtiques *ir* et *men* aient pu être accolées à une troisième d'une origine tout autre. Cette union philologique eût produit un mot trop hybride. Nous pensons donc que *Irmensul* a la signification de « le brillant soleil dressé ». Le dieu habitait son simulacre, la pierre était divine. Les anciens avaient l'idée que la divinité résidait dans l'idole matérielle qui la représentait ou symbolisait, témoin le *Jupiter-Lapis* des Latins qui, d'après l'affirmation de Cicéron, était bien réellement présent dans le bloc de pierre qui le figurait. La conclusion paraît simple : l'Irmensul, qui porte dans son nom inverti le vocable même du menhir et l'identification très nette du dieu qu'il représentait, qui, de plus, a été une idole adorée par les anciens Westphaliens, ayant été une pierre dressée absolument identique aux menhirs que l'on rencontre en Bretagne et dans tous les pays ayant subi l'influence de la culture celtique, il s'ensuit que ces menhirs devaient avoir la même destination religieuse. Enfin, comme les pierres plantées de toutes les religions archaïques avaient une signification ithyphallique que nous connaissons, il devient évident que le menhir néolithique, type initial, devait avoir cette même signification culturelle.

On doit tenir grand compte aussi de la profonde vénération que certaines populations ont encore conservée pour les antiques idoles de leurs pères, en notant avec soin que la presque totalité des pratiques superstitieuses qu'elle perpétue, ont une allure impudique bien déterminée. Malgré les prohibitions des conciles, malgré les édits de Charlemagne, malgré l'avancement de l'esprit humain, la vieille tradition ancestrale s'est continuée. Rien n'a pu la déraciner; et, même de nos jours, dans certaines contrées, les femmes stériles et les hommes impuissants vont en pèlerinage auprès des simulacres phalliques de pierre des divinités des premiers jours.

Il semble même possible de dégager le nom du dieu que figu-

rait le menhir. Il est un fait positif : c'est que le grand dieu primordial de l'Inde sauvage s'appelait Pan. Or, il est au moins surprenant de retrouver ce dieu dans tout l'Occident avec ses attributs initiaux et sa caractéristique ithyphallique. En Grèce, c'est Pan chthonien et lubrique, dont le culte s'affirma d'abord en Arcadie, la terre des prétendus autochthones, mangeurs de glands, et où il avait, à Acacesium, un temple dans lequel brûlait un feu perpétuel; n'est-ce pas là une réminiscence évidente du culte du Pan dravidien Soleil-feu? En Égypte, Pan, identifié avec le bouc du nôme de Mendès, qui s'accouplait publiquement avec une femme, au dire d'Hérodote, est un des plus anciens dieux, de ceux que l'on désignait comme les huit premiers. Or, les prêtres égyptiens étaient animés d'un esprit de conservantisme hiératique qui a été constaté par tous les écrits des anciens; donc ils devaient connaître mieux et plus que quiconque les origines divines.

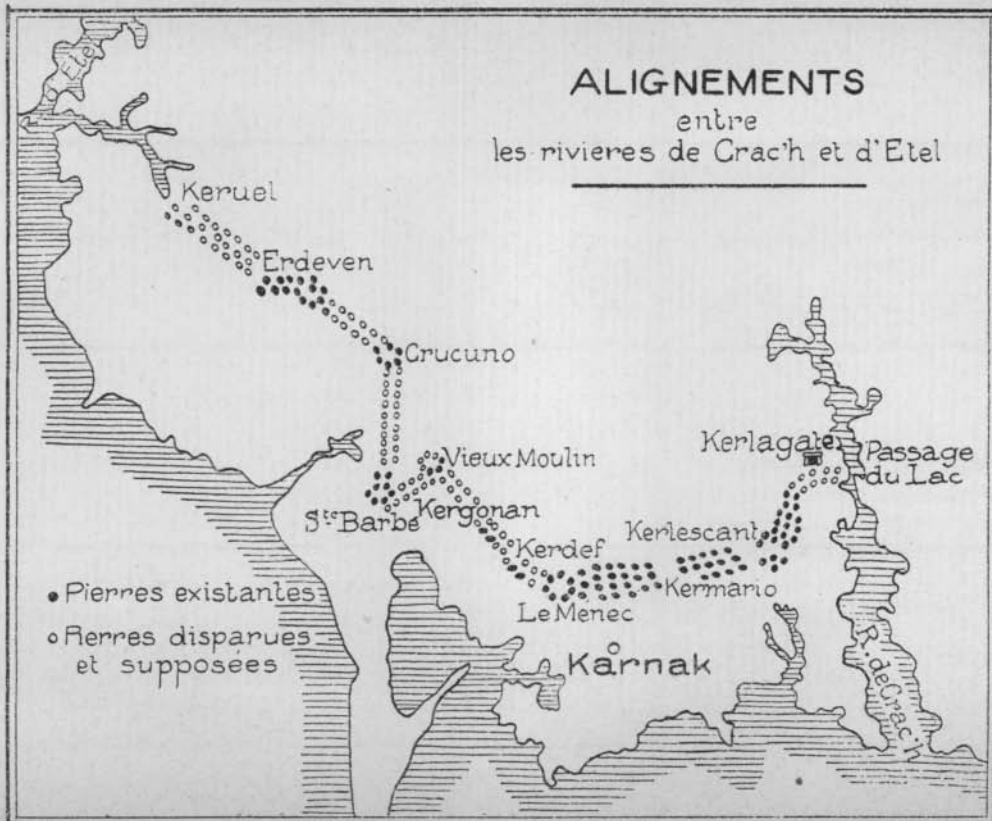
Pan, dans l'Inde, fut dénommé aussi Pen par les Gond et les Bhil et Pennu par les Khond; et c'est sous cette forme que l'on retrouve, dans l'Ouest de l'Europe, le nom d'un dieu qui lui est assimilable sous tous les rapports. N'est-ce pas ce vocable sacré qui a servi de fondement pour désigner les Alpes-Pennines, alors surtout que l'on sait que le dieu Penn était adoré par les anciens habitants du Valais? N'est-ce pas encore son nom que portent les Apennins dans le pays des Étrusques, qui fournissait à Rome les sorciers de haute marque? Enfin, dans l'île blanche d'Albion celtique, les montagnes Pennines n'ont-elle pas emprunté le nom du dieu des primitifs? Le culte lithique ithyphallique était intimement lié au culte des montagnes, considérées comme d'immenses phalli terrestres. On retrouve aussi Penn chez les Gaulois qui l'invoquaient dans le chant de « l'airain du glaive ».

On peut très bien supposer que c'est le nom de ce dieu qui se montre dans la désignation du menhir de Ker-*pen*-hir et dans celle du menhir de *Pen-mar'ch*. *Penn*, en breton, signifie « tête, extrémité ». Sans qu'il soit besoin d'insister, on voit tout de suite la parenté qui relie ce sens à celui de « créer » que nous avons indiqué pour la racine dravidienne *pan*, et pas n'est utile de recourir au latin qui possède un mot, bravant l'honnêteté, mais très symptomatique. Le breton *mar'ch* signifie « étalon ». Étant donné l'ithyphallisme du dieu, il est très rationnel de penser qu'il a pu être comparé à un étalon vigoureux, d'autant plus, point à noter, que le cheval était l'animal solaire pour les Celtes. Nous croyons donc être en droit de supposer que le mot *Pen-mar'ch* reproduit

exactement le nom du dieu des Néolithiques, dieu solaire créateur que représentait le menhir-idole. Il faut ajouter que le nom du menhir de Kerpenhir, dans la presqu'île de Locmariaker, ne peut que confirmer cette manière de voir, si on accepte de traduire *Kerpenhir* par « habitacle de Pen dressé en longueur » en conformité de l'idée fondamentale des primitifs, qui croyaient très fermement à la présence réelle de la divinité dans la pierre qui la figurait.

ALIGNEMENTS

entre
les rivières de Crac'h et d'Étel



LES ALIGNEMENTS

Lorsqu'on parcourt les alignements de Kerlescant, de Kermario, du Ménéac et de Kerzerho, on est frappé par la majesté que présente l'aspect de ces géants de pierre immobiles dans leur garde séculaire. Une sorte de vénération mystérieuse saisit l'âme en face de ces témoins de la plus antique des civilisations de notre France. Ils ont vu les hordes kymriques, les légions romaines, les escadrons des Francks et les pirates de la Scandinavie. Souvent le bruit des batailles a retenti autour d'eux et, toujours muets et impassibles, ils ont, pour ainsi dire, assisté au spectacle de toutes les invasions. On leur a demandé leur secret, mais jusqu'ici ils l'ont bien gardé, et lorsque le soleil se lève à l'horizon de l'Orient et vient dorer de ses rayons leur face de granit, fiers et droits comme des guerriers sous les armes, ils semblent attester au dieu dont ils protégeaient les premiers sanctuaires, qu'ils n'ont point abandonné leur faction éternelle et qu'ils sont toujours là, dans la tristesse des landes, gardiens pensifs et mornes d'une civilisation disparue dont ils sont les derniers débris.

On a échafaudé bien des hypothèses pour essayer d'expliquer leur destination. M. de Mortillet a supposé que c'étaient des archives (1), chaque pierre étant dressée en commémoration d'un fait, d'une date,

(1) DE MORTILLET, *Le Préhistorique*, p. 587. — Cette théorie n'est pas soutenable. D'ailleurs, le savant l'énonce simplement et ne va pas plus loin; il aurait été bien en peine pour fournir une démonstration. M. Félix Gaillard (*L'Astronomie préhistorique*, p. 7) dit que l'assertion *ex cathedra* de M. de Mortillet est paradoxale.

d'un chef. J. Fergusson incline à penser que c'était un champ de bataille, il aurait été long. On a voulu en faire un monument commémoratif; on comprendrait la plantation d'un menhir, la construction d'un dolmen dans ce but, mais un monument commémoratif s'étendant sur vingt kilomètres! Était-ce un cimetière? Les fouilles très consciencieuses de M. J. Miln ont fait justice de cette supposition. Enfin un archéologue anglais, brochant sur le tout, a imaginé que les alignements étaient un *draconium* ou « temple du serpent ». La supposition qui se rapproche le plus d'une partie de la vérité est celle qui en fait une série de monuments destinés à un culte météorologique. Elle a été indiquée par M. de Cleuziou, a été heureusement présentée par M. Z. Le Rouzic, conservateur du Musée de Karnak (1), et a été démontrée exacte sur certains points, dans un travail dû à M. Félix Gaillard (2). Sans aucun doute, les cromlec'h étaient orientés de façon à ce que d'un point de leur périphérie, relié par une ligne idéale à une pierre dressée en dehors des rangées des alignements, on pût découvrir le soleil à son lever dans les diverses positions qu'il occupe aux différentes époques de l'année. De là il découle que le dieu solaire, aux grands jours, recevait les adorations de ses prêtres et du peuple et que son culte était météorologique, ce qui semble certain (3), mais si cela explique en partie la destination des cromlec'h, cela ne donne en aucune façon la raison des alignements qui relient entre eux ces cromlec'h.

Pour protéger la région sainte de Karnak contre ceux qui, comme l'Héraklès grec, ne portaient pas le rameau d'or mystique, c'est-à-

(1) Z. LE ROUZIC, *Carnac et ses monuments*, p. 32.

(2) Félix GAILLARD, *L'Astronomie préhistorique*.

(3) « Presque toutes les fêtes de l'antiquité, les fêtes solennelles, auxquelles ont succédé la plupart des grandes fêtes chrétiennes, sont réglées par les périodes les plus frappantes du cours du soleil, les deux solstices et les deux équinoxes :

Solstice d'été : 21 juin;

Solstice d'hiver : 21 décembre;

Équinoxe de printemps : 21 mars;

Équinoxe d'automne : 24 septembre.

Les jeux olympiques se donnaient au solstice d'été. C'était au solstice d'été que commençaient les olympiades. Quand, sous l'Empire romain, on remplaça les olympiades par les indictions (périodes de quinze années), la première indiction fut fixée au 24 septembre, à l'équinoxe d'automne. Remarquons que les grands jeux de la Grèce sont presque tous des fêtes solaires, des fêtes en l'honneur du Soleil ou des dieux de l'Ether : Zeus à Olympie; Zeus, Apollon, Pan au Lycée (jeux Lycéens); Hercule à Némée (jeux Néméens); Apollon à Delphes (jeux Pythiens). (A. BERTRAND, *La rel. des Gaulois*, p. 104.)

dire les profanes ou ceux qui n'avaient pas acquitté le droit d'entrée pour venir consulter les oracles, pour empêcher aussi que le réduit sacerdotal ne fût exposé aux entreprises hardies pouvant venir du côté de la mer, il fallait une barrière inviolable dont les approches fussent défendues par une terreur religieuse puissante. Cet infranchissable obstacle, formidable et colossal fut créé : formidable par la crainte sacrée qu'il devait inspirer et le respect sans borne qu'il devait imposer à des populations fanatiques, colossal par la grandeur des matériaux employés (1). Les alignements constituaient une enceinte hiératique qui protégeait le domaine des prêtres du côté de la mer, seul côté par où pouvait se produire une agression étrangère, car au nord et dans tout le reste de l'Armorique résidaient les Celtes, adorateurs soumis des divinités de Karnak. Peut-être en cas de danger, la barrière était-elle mise en état de défense effective au moyen d'arbres abattus et disposés entre les rangées des pierres plantées? Ce fut la disposition adoptée par Bacchus pour le mur de protection qu'il éleva entre le lac Oxien et les steppes kirghis : « Les bornes de Bacchus étaient marquées par de grandes pierres, rangées près-à-près et par de grands troncs d'arbres », dit Quinte-Curce. Par une survivance traditionnelle enracinée dans l'âme celtique, plusieurs villes bretonnes ont eu pour principe des enclos circonscrits par des enceintes, dont la destination religieuse et défensive doit, à notre avis, être assimilée à celle qui a amené l'érection des alignements de Karnak. Élisée Reclus nous indique que « plusieurs villes de la côte bretonne, Tréguier, Saint-Pol-de-Léon, Saint-Brieuc, Saint-Malo ont été fondées par des colons de la Grande-Bretagne : un monastère entouré d'un cercle sacré, ou *minihi*, d'une ou deux lieues, dont les populations avaient l'abbé pour maître absolu, fut l'origine de ces nouvelles cités ». On pourrait encore trouver des points de concordance évidents avec les cités koribantides antiques de l'Asie-Mineure et avec les monastères lamasiques du Thibet.

En étudiant le tracé des alignements, on s'aperçoit bien vite qu'il a été fait en vue d'enceindre la presque totalité des dolmens dressés sur le territoire de Karnak et, si quelques-uns ont été laissés en dehors, tels que Kerkado, Kervilor, Kermaker, Kerallan, Karnak, Kervagat, Kérok, Rondosse, tous disséminés sur la périphérie

(1) Les Seythes avaient consacré au dieu Apollon une énorme enceinte, dit Diodore de Sicile. (Liv. III, par. 47.)

des alignements, on doit bien penser qu'ils étaient construits avant l'édification de ces alignements. Comme il est très apparent que les constructeurs ont eu le souci de suivre une ligne de faite bien définie, ils furent contraints de laisser en dehors de la barrière sacrée un certain nombre de monuments déjà édifiés, que leur situation plaçait tout à fait à l'extérieur du tracé adopté, lequel a une tendance marquée à se tenir, sur presque tout son parcours, à une distance égale du littoral extrême de la mer.

Dans les alignements, on remarque que les grandes pierres les plus rapprochées des cromlec'h sont plantées par leur bout le plus petit et que de la sorte elles affectent la forme d'énormes celtoë frustes. Notons encore qu'elles sont dressées de façon à ce que le plat soit tourné du côté de l'extérieur, comme pour arrêter les pas de l'audacieux qui aurait voulu transgresser l'interdiction sacrée, en lui offrant l'image redoutable de la hache, figuration de la divinité.

La hache elle-même était une idole adorée, comme le prouve le menhir-celta de Penmarch (Finistère) (1). Toutes les pierres n'ont pas cette forme précise; mais on voit bien facilement que l'on s'est efforcé de les disposer de manière à ce qu'elles la présentassent le mieux possible, grandes et petites. Ces pierres ont été fournies par les champs pierreux où elles sont dressées, on s'est contenté de placer les plus grandes aux abords des cromlec'h par suite d'une disposition voulue par le rite traditionnel. En effet, l'observateur placé au sud et regardant le nord peut constater que les plus grandes pierres sont à la droite d'un cromlec'h et qu'elles vont toujours en diminuant jusqu'à ce que le voisinage d'un cromlec'h suivant fasse augmenter le volume des celtoë gardiennes. C'est identiquement la disposition adoptée pour les rangées de pierres levées sur plusieurs rangs que l'on voit en avant des dolmens découverts dans le Dekkan. C'est là une constatation très importante. Elle prouve que cet arrangement était rituel dans les religions primitives de l'Inde dont les cérémonies ont précédé l'invasion des Aryens et par contre-coup que le peuple qui, à une distance consi-

(1) Un autre menhir, celui de Kernuz, découvert à Kervadel-en-Plobannalec (Finistère) par M. du Chatellier, présente la forme bien définie d'une colossale celta. Cette pierre porte des sculptures gallo-romaines exécutées bien postérieurement : Mercure avec le caducée, Hercule avec la massue, Ésus (Jupiter) avec la foudre, deux autres figures, l'une masculine, l'autre féminine, difficiles à identifier avec certitude, enfin un petit génie.

dérable, construisit la barrière sacrée de Karnak d'après les mêmes errements traditionnels, avait par force la même culture religieuse. Dans l'extrême sud de la péninsule indoustannique, des rangées lithiques analogues à celles de Karnak s'étendent depuis les derniers contreforts méridionaux du massif du Moundraghiri jusqu'au cap Komorin, formées par des séries interrompues de gros blocs de granit sur une longueur de 50 à 60 kilomètres (1). La tradition en attribue la construction aux prêtres primitifs qui élevèrent les « maisons de Pandiyan », soit les dolmens des montagnes du Côorg, du Maïsour et du Nil ghiri. Cette ligne de défense continuant le rempart naturel de la montagne des Cardamomes était destinée à combler la brèche entre elle et le cap qui forme l'extrême pointe méridionale de l'Inde. D'autres murs semblables, que les indigènes nomment *kaddineg*, traversent la contrée dans tous les sens. Dans le Côorg seulement, on évalue leur développement à 180 kilomètres.

Une énorme muraille partant de Derbent sur la Caspienne, dont M. Moynet (2) a pu constater les vestiges sur une longueur de 27 verstes à l'occident de cette ville, suivait, a-t-on prétendu, toute la chaîne caucasique, depuis la Caspienne jusqu'à l'Euxin, défendant ainsi aux peuplades sauvages européennes et altaïques l'accès par le nord des riches campagnes de la Transcaucasie. Cette muraille légendaire, dont la construction remonterait à une époque inconnue, attribuée par les uns à Iskender ou Alexandre le Grand, peut-être à Bacchus, par les autres à Chosroès ou à Nouchirvan, rappelle, à n'en pas douter, les murailles antéhistoriques du sud de l'Inde et les grandes enceintes scythiques placées sous la protection d'Apolon. N'était-elle pas une formidable barrière hiératique défendant les approches du territoire sacré des « blancs » Albani où se trouvaient les sanctuaires du Feu éternel? A ce compte, elle aurait été au début une fortification religieuse analogue aux alignements de Karnak. Certainement la barrière primitive dolménique a peu à peu été remplacée par des séries de murailles plus récentes qui, par suite des besoins toujours existants de la défense, ont été établies suivant des modes de plus en plus différents, jusqu'au temps où on la réédifia sur le modèle que l'on voit aujourd'hui, consistant en un mur flanqué de tours. Cependant ce dernier mur est encore fort vieux,

(1) ELISÉE RECLUS *Géo. univ.*, Tome VIII, pp. 525, 541.

(2) MOYNET, *Voy. à la mer Caspienne et à la mer Noire*, Tour du Monde, Tome I, p. 123, 126.

car ses constructeurs ne connaissaient pas l'arceau; on ne le rencontre pas dans toute l'étendue des ruines, de même qu'il est introuvable dans les pyramides d'Égypte et dans les antiques tombeaux de la Lydie et de Tyrinthe.

N'était-ce pas un véritable système d'alignements que les murailles qui se dressaient autour du domaine sacré d'Ætès, père de la magicienne Médée, roi de la Colchide, pays des sorciers dans l'antiquité? « Devant le fleuve qui était fortifié, dit Orphée, s'élevait un grand enclos environné de tours redoutables et de sept murailles. » A Karnak, le fleuve est remplacé par la mer, les tours sont les cromlech, les sept murailles sont les rangées. La terreur défendait l'entrée du territoire des sorciers colchidiens : « De triples portes immenses et, plus loin encore, un mur élevé, protégeaient le réduit central. Sur le seuil de l'entrée était placée la statue formidable de la *Reine*, qui lance des traits de feu. Les Colches l'adoraient sous le nom de Diane Janitrice, déesse redoutable pour tous les hommes qui auraient tenté de s'approcher des demeures sacrées sans avoir fait les expiations prescrites; sur le territoire que garde la déesse marchant environnée de chiens furieux, croissent les herbes des enchantements et les plantes au poison subtil. » Eh bien, on retrouve cette terrible déesse en pleine France. Dans une légende relative à une martyre chrétienne, mais qui, bien certainement, ne fait que reproduire une très vieille tradition celtique, nous voyons la *Reine*, qui lance des traits de feu. A. Delacroix, dans son travail : *Alaise à la barre de l'Institut*, reproduit plusieurs traits de la légende de sainte *Reine*. « Sainte Reine, dit-il, dont l'image se tenait jadis à l'entrée de la Chénée, du côté de Savra, défend l'approche du lieu en lançant des feux et des chiens non moins redoutables. Elle inspire aux profanes la *terreur Sainte-Reine*, un mal qui mène dans les précipices du Lison. » On ne peut que constater la connexité des légendes, donc l'initium religieux qui les a enfantées aux deux extrémités opposées de l'Europe était commun aux deux groupes humains qui les ont retenues.

La barrière sacrée armoricaine s'étendait depuis la rivière de Crach jusqu'à celle de l'Étel, barrant toute la largeur de la péninsule au sud entre ces deux rivières, avec un développement d'au moins vingt kilomètres. Les principaux débris que l'on en voit sont placés sur une ligne brisée qui réunit les deux points extrêmes : en partant de l'est, Kerlescant, Kermario, le Ménec, Sainte-Barbe, Erdeven, mais entre ces grandes ruines, des restes clairsemés indiquent

encore le tracé primitif. Sur la rivière de Crach les alignements commençaient sur la rive à hauteur du dolmen de Kerlagate dans une anse du bras de mer, sans doute celle qui aujourd'hui porte le nom du passage du Lac, endroit où la rivière est étroite et profonde et près duquel des vestiges indiquant l'existence d'un alignement sur ce point peuvent être constatés. Les dernières pierres de Kerlescant indiquent cette direction. La barrière s'étendait tout d'abord du nord-est au sud-ouest puis, parvenue un peu en avant de la route actuelle d'Auray à la Trinité, elle prenait la direction du nord-nord-est à l'ouest et courait jusqu'au grand cromlec'h qui termine cette première section à l'occident. On doit remarquer que tous les grands changements de direction sont marqués par un énorme cromlec'h. Celui de Kerlescant est parallélogrammatique avec des coins arrondis, sa face nord est occupée par un tertre dolménique allongé avec son menhir haut de quatre mètres. Entre Kerlescant et Kermario se trouve une lacune de 393 mètres. Il faudra malheureusement en constater bien d'autres; les pierres ont été enlevées soit pour bâtir l'église et les maisons de Karnak ainsi que les habitations et les murs (*venvouers*) avoisinants, soit pour fournir des matériaux pour l'empierrement des routes. Après Kerlescant, l'orientation change, Kermario va du nord-est à l'ouest mais avec une différence sensible vers le sud. Ces différences de direction tiennent à ce que les constructeurs, tout en voulant suivre une ligne de faite qui rehaussait la majesté grandiose d'alignements placés sur une série d'élévations, étaient tenus d'observer certains tracés pour arriver à placer les cromlec'h terminaux dans des endroits favorables aux cérémonies météorologiques.

Entre Kermario et le Ménec, nouvelle brèche de 340 mètres. Là était, sans doute, une entrée, peut-être l'unique, permettant de pénétrer sur le territoire sacerdotal. Quatre énormes pierres pareilles, moins hautes que les grandes des alignements, de véritables bornes gigantesques circonscrivent, par les lignes idéales passant par leur axe que l'on peut tirer entre elles, un emplacement formant un parallélogramme légèrement trapézoïdal, mais si peu, que la différence des côtés échappe à l'œil. La forme des pierres, leur disposition symétrique, l'absence de tout débris de rangée sur le terrain qu'elles délimitent, tout porte à penser que c'est bien là que se trouvait la brèche de pénétration, au milieu de la barrière de Kermario qui se continuait pour aller aboutir au cromlec'h dont on retrouve les traces à l'est du Ménec. Peut-être, sur le seuil de cette porte immense, se dressait le formidable simulacre de pierre de la terrible Janitrix, gardienne

des sanctuaires; peut-être, sur ce seuil sacré, les pontifes hurleurs faisaient-ils retentir les échos de la lande de leurs cris furieux, comme les chiens enragés de la Diane Colchidienne, pour interdire l'accès du domaine sacré aux profanes qui n'avaient pas rempli les obligations rituelles et fait, surtout, les offrandes prescrites.

L'orientation des alignements du Ménec est à peu près la même que pour ceux de Kermario, seulement leur point de départ est situé un peu plus au nord. La ligne se poursuit jusqu'au village du Ménec où se dresse un nouveau cromlec'h. Là les pierres disparaissent complètement. Toutefois un peu plus loin, à Kerdef, on en découvre couchées dans l'herbe et M. Cayot-Délandre a rapporté avoir vu, en 1847, des restes d'alignements derrière le vieux château de Kergonan. Jusqu'à ce dernier point, on peut donc reconstituer les anneaux de la chaîne brisée dans une direction qui n'est pas le moins du monde celle dans laquelle on peut viser les restes ruinés de Sainte-Barbe. Il faut chercher ailleurs. En prolongeant dans la même orientation la ligne établie par les deux points, Kerdef et Kergonan, on arrive au vieux moulin de Rémor à côté duquel trois larges pierres plantées et serrées les unes contre les autres par leurs faces latérales indiquent qu'un cromlec'h s'est élevé en cet endroit, marquant un changement de direction.

Il semble qu'alors la ligne aurait dû se continuer pour aller tomber à Erdeven. Il n'en a rien été; elle serait venue couper à angle droit les alignements que l'on voit sur ce point. Le barrage fit un coude brusque pour rejoindre Sainte-Barbe. A cela il y avait une raison, il importait de mettre sous la protection de la fortification sacrée toute la région de Rémor où les dolmens abondent. Les constructeurs paraissent avoir compris que les points faibles de leur ligne de défense se trouvaient de ce côté; ils édifièrent vers Saint-Pierre de Quiberon une avancée qui barrait toute la largeur de la presqu'île dans l'endroit, alors le plus étroit, avant les envahissements progressifs de la mer, mais encore plus étendu qu'aujourd'hui puisque la base d'un certain nombre de pierres plonge dans l'eau de l'Océan.

A la tête de Sainte-Barbe un autre cromlec'h, donc nouveau changement dans la direction. Pourquoi? La barrière ne pouvait-elle atteindre facilement la mer peu éloignée? La côte était trop praticable pour les bateaux suspects, il fallait aller aboutir plus au nord en un point où la navigation devenait impossible pour les grosses nefes chargées de pillards. D'autre part, on ne pouvait remonter directement au nord-ouest pour aller rejoindre Kerzerho à cause

des marais qui barraient la route et encore avait-on le souci de suivre toujours la ligne faitière des collines. Il est aussi certain que la côte n'avait pas la même conformation que de nos jours, et que toute la partie comprise entre Sainte-Barbe et l'entrée de la rivière d'Étel était occupée par la mer sur une bande d'une profondeur de un à deux kilomètres, et l'on a de bonnes raisons pour penser que la rivière d'Étel elle-même avait une embouchure à l'endroit où se déverse actuellement le ruisseau de l'Étang. En suivant la ligne Étel-Pénester-Loperhet, on rencontre une série d'étangs successifs qui se trouvent dans une vallée assez profonde, en dedans des dunes, surtout aux environs des villages de Kérouriec, Kerhillio et Kergouet, ce qui est naturel si ces régions sont vraiment, comme l'examen topographique tend à le démontrer, l'ancien emplacement de l'estuaire de l'Étel. Aussi l'alignement, faisant une inflexion en angle obtus, se dirigea sur Crucuno, où nous trouvons un autre cromlec'h; puis, reprenant sa direction vers le nord-ouest, aboutit à l'extrémité orientale des rangées d'Erdeven où un grand dolmen entouré d'un cromlec'h, dolmen similaire à celui qui forme la face nord du cromlec'h de Kerlescant, indiquait encore une nouvelle direction vers l'Occident. A partir de ce point, les jalons manquant tout à fait, nous nous bornerons à dire que vraisemblablement, après une dernière inflexion vers le nord-ouest, la longue barrière protectrice venait aboutir à la mer, sans doute vers Kéruel.

Pour ajouter à la terreur religieuse que les prêtres voulaient que la barrière qu'ils avaient élevée inspirât à tous les profanes, pour bien marquer son caractère sacré, aussi pour adorer leur dieu aux grandes fêtes des équinoxes et des solstices, ils célébraient dans les énormes cromlec'h placés de distance en distance des cérémonies imposantes où toutes les populations de la contrée se rendaient et qui ont été sans doute l'origine des pèlerinages à saint Cornély, saint qui n'a jamais existé et que l'on a été forcé, pour justifier la vénération dont il est l'objet, d'identifier avec saint Corneille pape, qui n'a jamais mis les pieds en Bretagne. Pendant ces solennités dédiées à la divinité solaire créatrice, les adorateurs étaient admis dans les rangées de la terrible barrière, et c'est peut-être la raison pour laquelle ces rangées de pierres divines sont séparées par de larges allées.

Ici je laisse la parole à M. Z. Le Rouzic qui a compris une grande partie de la vérité touchant les alignements. « Je crois que ce sont les restes, dit-il, des monuments religieux où on s'assemblait pour les fêtes et où se célébraient les cérémonies. Le peuple se plaçait dans les allées et les prêtres dans le cromlec'h qui était le sanc-

tuaire. Et si les orientations signalées par MM. H. de Cleuziou et F. Gaillard sont réelles, c'est-à-dire si, en se plaçant au centre du cromlec'h, on aperçoit le soleil se lever au-dessus des menhirs placés en travers dans les allées des alignements, nous avons la certitude que ces champs avaient chacun leur destination. Au Ménéac se célébraient les fêtes du solstice d'été, à Kermario les fêtes des équinoxes et à Kerlescant les fêtes du solstice d'hiver. Exactement comme l'Église chrétienne célèbre les fêtes des quatre grandes époques de l'année et dont la Saint-Jean est la plus caractéristique. »
Nil novum sub sole!



TABLE DES MATIERES

PRÉFACE	VII
INTRODUCTION.	IX
Les Dolmens	1
Les Tumuli	53
Les Menhirs.	67
Les Alignements	81

ÉDITIONS DE DOCUMENTS D'HISTOIRE, 13, rue Lacépède, PARIS
Paul CATIN, Administrateur

COLLECTION DE " MÉDITERRANÉE "

Vol. I.

Vient de paraître :

ESSAI

sur l'Ordre des Hospitaliers de Saint-Jean-de-Jérusalem
et son Gouvernement Civil et Militaire
à

MALTE

au commencement du XVIII^e Siècle
d'après des documents inédits de l'époque
par

L. HÉRITTE

Consul de France

Magnifique volume 28/38 cm., avec 17 hors texte, dont 9 planches en phototypie reproduisant des cartes manuscrites inédites. — Il a été tiré de cet ouvrage :

10 exemplaires sur papier Van Gelder, numérotés de 00 à 09 (réservés).

100 exemplaires sur papier Van Gelder, numérotés de 1 à 100.
Chaque exemplaire..... 60 fr.

250 exemplaires sur papier vergé à barbes. Chaque exemplaire 20 fr.

Il a été établi, pour cet ouvrage, une reliure spéciale en parchemin plein, plats et dos illustrés à la main, les motifs d'illustration étant donnés par le souscripteur, par le maître relieur G. LEVITSKY.

Prix, en sus, de cette reliure, avec étui..... 60 fr.

La Revue trimestrielle

DOCUMENTS D'HISTOIRE

(FONDÉE EN 1910)

ne publie que des documents inédits ou peu connus,
complets et sans commentaires

Directeur : Eugène GRISSELLE

Docteur ès lettres, Lauréat de l'Académie française
(Prix Juteau-Duvigneau, 1902 ; prix Saintour, 1911)

ABONNEMENT :

FRANCE..... 10 fr. | ÉTRANGER..... 12 fr.
Le numéro de 160 pages, 2 fr. 50.

Cette Revue doit être dans toutes les bibliothèques universitaires, scolaires et municipales. Elle met à la disposition de tous ceux qui travaillent (Professeurs, Elèves, Publicistes) les incalculables richesses, non encore explorées, des bibliothèques de Paris et de certaines bibliothèques de Province. Les documents publiés intéressent l'histoire politique, religieuse et diplomatique de la France, depuis Henri IV jusqu'à la fin du XIX^e siècle.

Chaque année forme un volume de format 22/14 cm., de près de 700 pages, avec table chronologique et index alphabétique (contenant, en tout, près de 6.000 noms de personnages ou de pays).

Prix, brochée 10 fr.

Tous nos abonnés recevront, à titre gracieux :

La « REVUE HENRI IV », Tomes I et II

Directeur : Albert CHAMBERLAND

Professeur agrégé au Lycée de Reims, membre de l'Académie nationale de Reims.

Un troisième tome, formé de 5 fascicules, dont 4 sont déjà imprimés, complètera cette série de documents.

La collection complète de la « Revue Henri IV » (tomes I, II et III) est mise en vente aux bureaux de « Documents d'Histoire » au prix de 24 fr.

Il n'est pas vendu de fascicules séparés. A titre tout à fait exceptionnel, les seuls abonnés à « Documents d'Histoire » pourront recevoir le tome III contre un mandat postal de 10 fr., adressé à l'Administrateur de Documents d'Histoire, 13, rue Lacépède, Paris.

La Revue Henri IV suspend sa publication, et les documents très intéressants, qu'elle avait réunis, seront publiés, sous la signature de son directeur, M. Albert Chamberland, dans Documents d'Histoire.